

54e année, No 11

Montréal, 8 août 1942

PER
S-400
EX. 2

a-c. Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS



Photo ARMOUR LANDRY

TROIS-RIVIÈRES, ville française

NOS GARS DE LA MARINE

"Une partie de votre monnaie
en Timbres d'Épargne de
guerre, madame!"



TOUTES les Canadiennes répondront : "Certainement!" La première tâche d'une ménagère, en temps de guerre, c'est de surveiller ses achats, d'économiser à la cuisine, et de faire durer le linge, dans le but d'acheter des Timbres d'Épargne.

L'épargne est l'arme efficace que les femmes emploient pour protéger leurs foyers et contribuer à équiper nos combattants. L'épargne prévient aussi la hausse des prix et elle leur permet de faire une petite réserve qui aidera leurs familles durant la période de rajustement économique qui suivra la guerre.

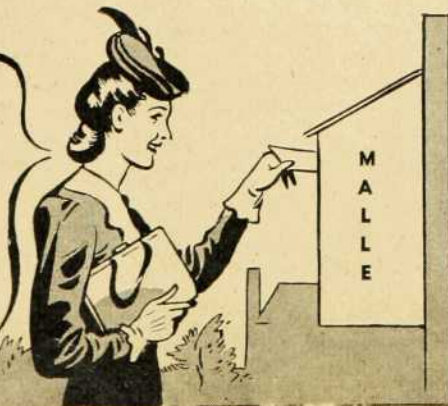
Épargner, c'est le devoir de tout Canadien, homme, femme et enfant, en temps de guerre. Protégez-vous maintenant en achetant des Timbres d'Épargne et faites de bons petits placements de \$4 qui vaudront \$5 chacun à l'échéance.

Que l'épargne soit votre mot d'ordre. Épargnez un peu chaque jour et placez vos économies dans les Timbres d'Épargne. Achetez des Timbres d'Épargne de guerre dans les banques, les bureaux de poste ou du téléphone, les pharmacies, les épicerie et autres magasins.



En surveillant vos achats, en vous servant des recettes de guerre et en évitant tout gaspillage à la cuisine, vous économiserez des vingt-cinq sous qui serviront à acheter des Timbres d'Épargne. Commencez dès aujourd'hui à épargner dans votre propre intérêt et dans celui du Pays.

JE NE ME FAIS JAMAIS PRIER
POUR ACCEPTER UNE PARTIE
DE MA MONNAIE EN TIMBRES
D'ÉPARGNE. VOUS VOYEZ, J'EX-
PÉDIE ENCORE \$4 À OTTAWA
QUI VAUDRONT \$5 DANS SEPT
ANS ET DEMI.



LE COMITÉ NATIONAL DES FINANCES DE GUERRE

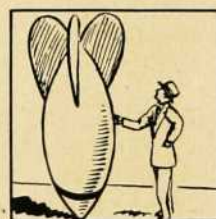
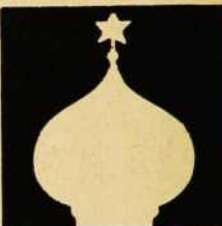
CETTE SEMAINE, IL Y A UN AN

2 Août. — Le mécontentement et les troubles qui agitent les régions de l'Europe Centrale et Orientale, dominées par les Allemands, ont des échos jusqu'en Turquie où les diplomates et les voyageurs renseignent les correspondants. On dit que l'agitation est particulièrement grave en Roumanie où l'on a appris que les troupes roumaines ont été décimées en combattant les troupes russes, et en Bulgarie où les paysans pro-russes continuent d'en vouloir aux Nazis d'avoir attaqué la Russie. On estime qu'en Roumanie, 8,600 Juifs ont été tués parce qu'ils étaient pro-russes avant la guerre.



3 Août. — Malcolm McDonald, haut-commissaire britannique au Canada, a déclaré que le Canada consacrait plus de 40 pour cent de son revenu national à la poursuite de la guerre, et qu'environ seize pour cent de cette somme était employé à payer du matériel et des vivres à la Grande-Bretagne. M. McDonald a fondé ses commentaires sur une tournée de trois mois qu'il a faite récemment au Canada. « Le budget de guerre du pays, a-t-il dit, est comparable à celui des États-Unis, toutes proportions gardées. »

4 Août. — Les États-Unis accordent à la Russie « toute l'assistance économique possible pour renforcer la résistance soviétique contre l'Allemagne. » Dans un échange de notes diplomatiques, à l'occasion du renouvellement annuel de l'entente commerciale russo-américaine, Washington a informé Moscou de ses intentions de lui faciliter sa tâche énorme. La nouvelle entente commerciale a été dépassée en importance par l'échange de notes diplomatiques entre le sous-secrétaire d'État Sumner Welles et l'ambassadeur soviétique, Constantine Oumansky.



5 Août. — On apprend de source autorisée que la Grande-Bretagne a donné à la Russie la formule d'une « super-bombe » qui, selon les experts militaires, est l'engin de guerre le plus terrible qu'on ait encore fabriqué. Cette bombe a été employée, pour la première fois, à la fin de mai et au commencement de juin, cette année, mais aucun renseignement officiel n'a été donné, si ce n'est les déclarations des pilotes, sur les dommages causés par l'explosion. Cet engin de guerre peut éventrer des rues entières et font d'énormes dégâts.

6 Août. — Le ministre des affaires extérieures annonce la rupture des relations diplomatiques entre les gouvernements canadien et finlandais. Dans la brève déclaration que le ministère a remise aux journalistes, on lit : « Le gouvernement canadien a décidé de fermer le consulat général de Finlande, à Montréal, et, aussi, les consulats honoraires et les vice-consulats de la Finlande dans tout le Canada. La décision du gouvernement canadien est la conséquence de l'entrée en guerre de la Finlande aux côtés de l'Allemagne. »



7 Août. — M. Hector McKinnon, président de la commission des prix et du commerce en temps de guerre, donne une note plus rassurante au sujet de la livraison du pain à domicile. Il ne peut pas dire jusqu'à quel point la guerre exigera des restrictions et des sacrifices, mais, pour le moment, il n'y aura pas suspension de la livraison du pain, et il n'entrevoit pas rien en ce sens pour un avenir assez éloigné. Suspendre la livraison du pain à domicile concernait un personnel considérable et des capitaux énormes engagés dans cette industrie.

8 Août. — Le Commission de l'assurance-chômage a annoncé, ce soir, que plus de 2,400,000 ouvriers sont maintenant assurés en vertu du plan fédéral. Cette loi est en vigueur et les employeurs et les employés payent leurs primes à la Commission depuis juillet. Les rapports des bureaux régionaux démontrent que 116,725 patrons se sont enregistrés à travers le Canada, et qu'ils ont demandé 2,402,422 livrets d'assurance. On souligne le fait qu'il y a encore de petits employeurs qui ne se sont pas encore conformés à la loi de l'assurance-chômage.



CARNET
EDITORIAL

LE COQUEFREDUILLE

V

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Président :
FRED POIRIER
Vice-président :
GEORGES POIRIER
Surintendant :
ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef :
FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique :
HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif :
OSCAR MAJOR
Gérant de la circulation :
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, S.-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an..... \$3.50
Six mois..... 2.00
Trois mois..... 1.00

ETATS-UNIS

Un an..... \$5.00
Six mois..... 2.50
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.

ENCORE un nouveau mot et une nouvelle chose, allez-vous dire. Nullement ; la chose est à peu près aussi vieille que le monde et le mot remonte presque au moyen âge, ce qui lui donne quelques bons siècles. Vous le trouverez d'ailleurs dans tout dictionnaire suffisamment farci de termes antiques ou en toc.

Le coquefredouille ou la coquefredouille, car les deux genres existent, est un homme ou une femme qui débite des coquecigrues. Ce n'est pas très clair ? Je vais préciser : Quand vous allez vous faire dire la bonne aventure, vous vous adressez à un ou à une coquefredouille qui vous raconte des balivernes et autres foutaises variées, lesquelles sont des coquecigrues. Vous y êtes maintenant ? Bien.

Pour plus de précision encore, je pourrais peut-être mentionner le dindon, celui-ci étant la personne qui se fait dire la bonne aventure.

Les dindons sont, eux aussi, vieux comme le monde ; ceux qui ont recours aux coquefredouilles sont de trois espèces : les joyeux, les sérieux et les mystérieux. La première catégorie se compose des bons bougres ou des aimables jouvencelles qui vont chez la tireuse de cartes comme ils iraient au cinéma, par plaisir ou par simple désœuvrement ; ce sont les dindons consentants, ne gobant ce qu'on leur raconte qu'après avoir secoué généreusement la salière dessus. Ce ne sont pas des bêtes, mais tout de même des dindons pour gaspiller ainsi leur argent.

Les sérieux, comme le mot l'indique, s'imaginent que l'avenir est vraiment contenu dans une poignée de bouts de carton et dans le toupet de la bonne femme qui les manipule ; ils ne croient peut-être pas aux enseignements positifs de la chimie, de la mathématique ou de l'astronomie, mais ils placent au rang des vérités premières et indiscutables l'avertissement donné par les cartes de se méfier d'une femme — ou d'un homme — de taille moyenne, au visage ordinaire, aux cheveux bruns mais qui sont peut-être teints, à la démarche nonchalante ou vive par instants, bref, au signalement pouvant s'adapter au premier venu des bipèdes verticaux constituant l'espèce humaine. Ce renseignement, fort peu sybillin mais très coquefredouillard leur coûte cinquante cents ou même une piastre, donc il est infailible. On dit que les dindons de cette espèce-là sont nombreux ; pour le bon renom de l'humanité pensante et dépensante, je veux croire le contraire.

Les mystérieux se recrutent dans un public restreint qui n'a pas forcément de la bedaine, mais presque toujours de la surface sociale. Ils ont un petit sourire de supériorité qui leur va très bien quand on parle de tireuses de cartes devant eux et ils se moquent gentiment des deux autres espèces de dindons ; cela ne les empêche pas de consulter les coquefredouilles ; dans la plus stricte intimité toutefois, car ils craignent le ridicule. Si quelque indiscrétion dévoile le fait aux curieux, cela ne porte aucune atteinte à leur sérénité professionnelle, naturelle ou artificielle ; d'un air détaché ils vous débitent une explication très quelconque comme justification et il faut vous en contenter. "J'espère bien, ajoutent-ils, que vous ne voyez-là qu'une simple plaisanterie."

Avec la tripoteuse de cartes ils ont une tout autre contenance ; ils la questionnent et la transquestionnent, boivent ses paroles, s'épanouissent ou allongent le visage, enfin se comportent comme les plus crédules des autres dindons. Je pourrais citer plus d'un nom de grands personnages qui sont tombés dans ce travers-là.

Il n'y a pas que des coquefredouilles tireuses de cartes ; anciennement, le mot servait à désigner des individus dont la cervelle était un peu moisie et encore ceux qui pratiquaient la petite sorcellerie à l'usage d'une clientèle de naïfs ou de curieux voulant tout savoir. De nos jours le mot est abandonné mais on peut le reprendre avec opportunité car il va comme un gant aux bonshommes qui ont

la prétention de voir plus clair que les autres dans la marche des événements actuels. Ces gens-là connaissent des choses qui ne sont jamais arrivées et ils en prédisent d'autres qui n'arriveront jamais ; ils sont, selon les circonstances et l'état de leur digestion, affirmatifs, équivoques, doux ou tranchants. Il leur arrive de se contredire mais c'est dans l'ordre naturel des choses puisque le temps lui-même se comporte de la même façon ; il pleut un jour et fait beau le lendemain.

Ils expliquent la marche de la guerre telle qu'ils la conçoivent et mettent les stratèges militaires dans leur poche ; ils critiquent, insinuent, écorniflent ou y vont carrément des deux pieds dans le plat. Qu'un événement se produise auquel ils n'avaient même point pensé et ils affirment, avec un toupet de première grandeur : Je l'avais bien dit !

Ce sont les coquefredouilles modernes, spécialisés dans l'actualité.

Ces fabricants de coquecigrues déforment les nouvelles par bêtise ou par calcul ; ils les inventent au besoin pour n'en point manquer et, naturellement, trouvent toujours des dindons pour les écouter.

Il y a aussi les coquefredouilles sans le savoir.

Cette dernière espèce fleurit surtout en temps de guerre ; c'est une fleur des champs de bataille transplantée en des officines où l'on croit avoir la science infuse alors qu'on n'en a qu'une pauvre petite infusion de camélot ; quand un coquefredouillard de ces officines arrive à se glisser dans une salle de rédaction il y met en œuvre tout son savoir-faire ; il y sert aux lecteurs les platitudes ou les énormités avec le même calme désinvolte ; il vous apprend un jour que la terre, autrefois ronde, est maintenant pointue et c'est pourquoi l'on ne peut plus s'asseoir commodément dessus ; le lendemain, il vous parle d'un nouvel engin de guerre fonctionnant à la manière du sous-marin et qui s'appelle le souterrain.

C'est un spécialiste de la nouvelle piteuse ou détériorée ; il la couve, l'enjolive et l'étale ensuite bien en vue. Par contre, il consacre tout juste trois lignes à ce qui pourrait être une chose d'importance mais il ne l'a pas comprise, alors il la pousse dans un petit coin du journal comme avec un balai.

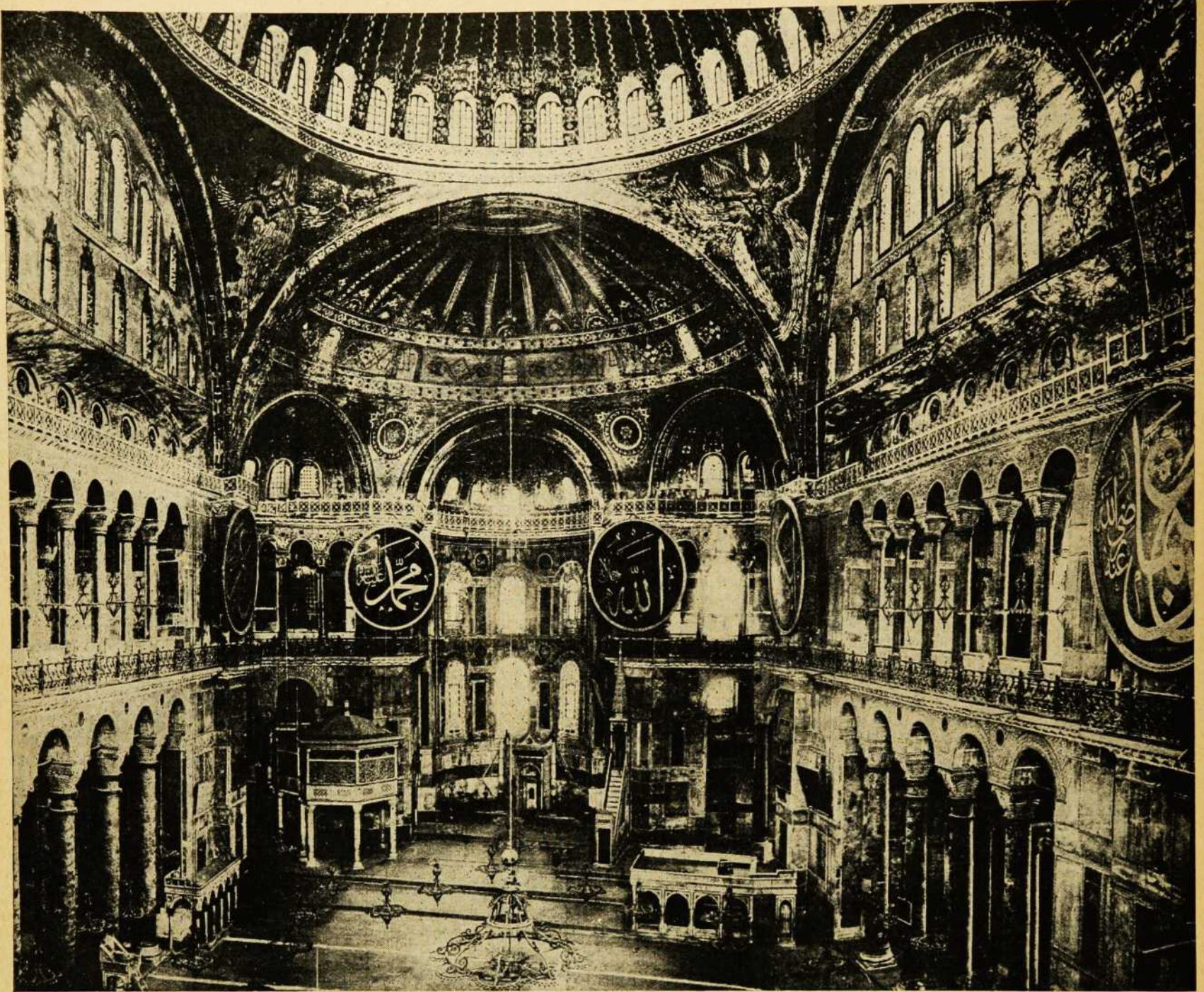
Il est coquefredouille par goût et par tempérament, mais surtout par ignorance. Il confond, par exemple, le mot troupe avec celui de troupière, celui de secteur avec celui de section et les événements d'il y a six mois avec ceux de la veille. Le public lecteur devient ce qu'il peut dans cette salade-là.

Il y a le coquefredouille larmoyant qui a peur de tout, même de son ombre ; à l'en croire, le monde entier serait dans le pétrin jusqu'à la consommation des siècles ; il vous prédit, celui-ci, des choses qui seraient terrifiantes si elles étaient terribles. Il vous dit, vous inculque et vous vrille dans la caboche que la Société va dégringoler les pattes en l'air et qu'elle ne pourra pas se relever si les coquefredouilles ne l'y aident pas ; il vous prédit des tremblements de terre, de mer et d'air et il en a lui-même dans la voix quand il en parle. Ce n'est même plus un coquefredouille, c'est une guenille.

Quant au coquefredouille sachant et plus ou moins organisé, c'est un vilain individu sachant fort bien ce qu'il fait, c'est-à-dire le mal, mais présentant la chose comme des conseils dont il serait prudent de tenir compte. Il a, celui-ci, le cerveau non seulement moisi mais pourri ; c'est le colonnard.

Vous voyez que si le mot coquefredouille est rajuni, l'homme qu'il désigne n'est pas nouveau, que ce soit dans un rôle ou dans un autre ; la meilleure chose à faire, en conséquence, est donc de n'en être pas les dindons.

F. de Verneuil



CONSTANTINOPE

CHRONIQUE DOCUMENTAIRE
Par Louis Roland

CETTE guerre aura eu, pour un de ses résultats, d'apprendre la géographie à beaucoup de gens qui l'ignoraient plus ou moins auparavant. Actuellement il est beaucoup question de ce que l'on appelle le Moyen Orient que les armées axistes s'efforcent d'envahir et, dans ce Moyen Orient, il est une ville au nom célèbre, où règne encore la paix mais où l'on se prépare certainement à toute éventualité. C'est Constantinople.

Cette grande ville, ancienne capitale de la Turquie, est à la fois européenne et asiatique ; elle est en quelque sorte à cheval sur le détroit du Bosphore. Elle comprend trois quartiers : Scutari, qui est entièrement turc, Stamboul, qui l'est presque autant mais comporte une minorité de Grecs et de Juifs, Galata-Péra, où l'on trouve des Grecs, des Italiens, des Osmanlis et des Européens d'un peu partout.

La partie européenne est divisée en deux sections par la fameuse « Corne d'Or », laquelle est une sorte de golfe allongé pénétrant dans les terres ; sa largeur moyenne est de quinze cents pieds et sa profondeur atteint souvent cent cinquante pieds ; des ponts très bien construits franchissent la Corne d'Or en divers points.

Le quartier de Stamboul offre de nombreuses curiosités aux touristes ; en temps de paix, naturellement ; c'est le plus ancien d'aspect. De violents incendies l'ont ravagé périodiquement, à la suite desquels on reconstruisait en alignant un peu mieux les rues mais, en temps ordinaire, tout restait sans changement. C'est dans ce quartier que s'élève le

Sérail, palais où furent vécues des heures tragiques sous les anciens sultans. C'est l'endroit exact où existait l'antique Byzance, et c'est assurément un des plus beaux sites du monde entier.

Toujours dans ce quartier est la célèbre église byzantine Sainte-Sophie, construite par l'empereur Justinien, et devenue ensuite l'immense mosquée qu'elle est restée de nos jours. Bâtie il y a exactement quatorze cent dix ans, cette église fut primitivement dédiée à la sagesse ; elle est l'œuvre des architectes Anthémios de Tralles et Isidore de Milet.

C'est une merveille de solidité et de hardiesse dans la construction, et la pureté de ses lignes n'est comparable qu'à l'éclat de ses couleurs. L'énorme coupole de cet édifice a cent deux pieds de diamètre et domine la nef centrale à plus de cent quatre-vingts pieds de hauteur.

L'intérieur de l'édifice est d'une richesse inouïe de décoration avec ses revêtements de marbre, ses mosaïques, ses colonnes et de multiples travaux d'orfèvrerie ; ce serait évidemment une cible de choix pour les boches qui ont une manière, à eux, toute spéciale de comprendre l'art et surtout de le respecter.

Cette somptueuse et immense église est devenue mosquée, en 1453, et des minarets furent ajoutés à l'ensemble de l'édifice.

L'intérieur de la célèbre église Sainte-Sophie, devenue mosquée, à Constantinople. Cette photo, qui donne une idée des merveilles artistiques de l'édifice, a été prise sous la grande coupole dominant la nef à plus de 180 pieds de hauteur.

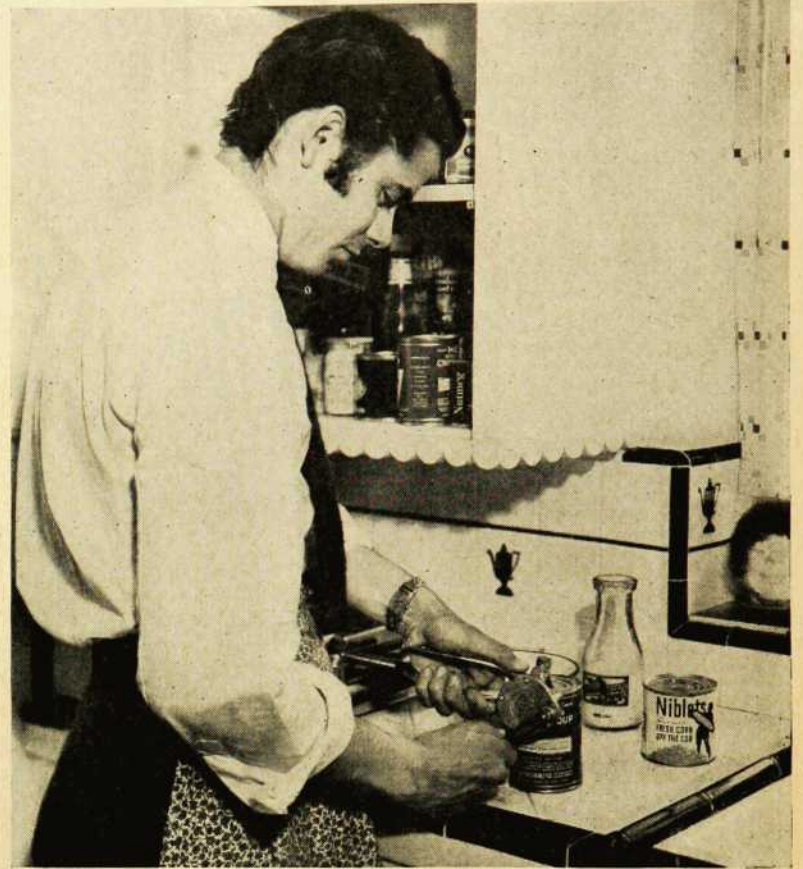
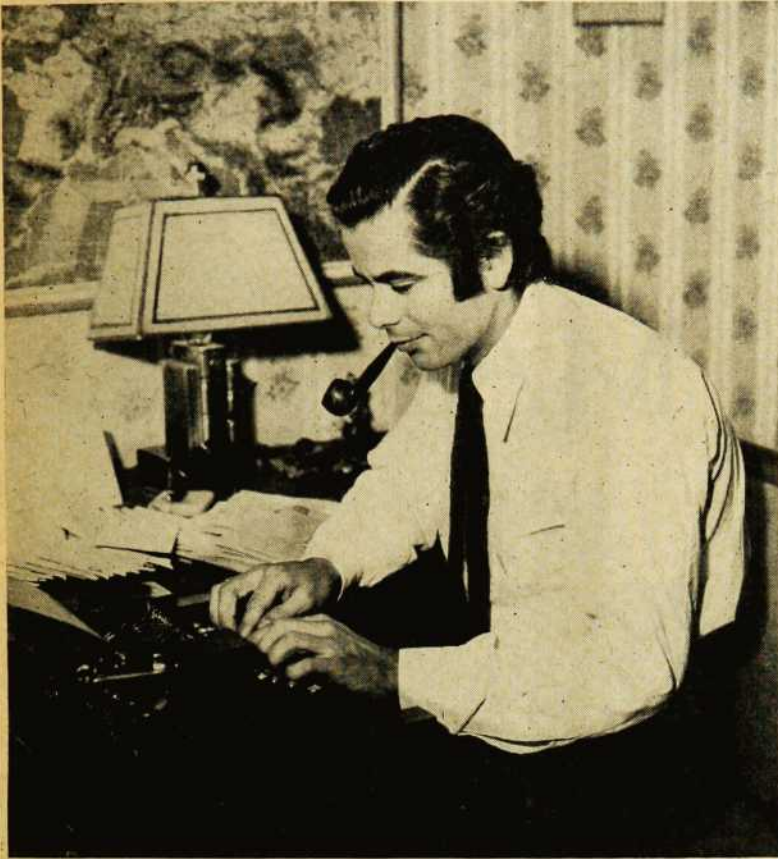
C'est encore dans le quartier de Stamboul qu'il y a la « Sublime-Porte », laquelle n'est pas une porte mais un vaste et magnifique palais où siègent le grand vizir, le ministre de l'Intérieur et celui des Affaires Etrangères. On y voit également la « Séraskiérat », qui est le ministère de la Guerre, mais tous ces services n'existent plus que de nom dans ces beaux édifices ; ils ont été transportés, de fait, en la nouvelle capitale Ankara.

La ville de Constantinople n'est pas industrielle, ou, du moins, il n'y a qu'une industrie restreinte, elle est surtout commerçante, mais alors elle l'est dans la plus large mesure ; d'autre part, sa situation géographique en fait un point d'extrême importance, et ce n'est pas d'aujourd'hui que les boches rêvent de conquérir cette ville pour s'y installer à demeure. Ce rêve a toujours été frustré, et il faut souhaiter qu'il le soit une fois de plus.

Au cours de son histoire, Constantinople — primitivement Byzance — eut à soutenir de nombreux sièges qui furent, pour la plupart, très meurtriers ; le premier date de l'an 559, et fut entrepris par le chef bulgare Zabergan ; il n'y avait alors, dans Byzance, que fort peu de soldats, et c'est la population de la ville, ayant à sa tête Bélisaire, qui repoussa victorieusement l'ennemi.

Depuis ce temps, la célèbre ville dut subir bien d'autres avatars, mais elle a traversé toutes ces épreuves comme si nulle puissance au monde ne pouvait rien contre elle. Il en sera très probablement encore ainsi dans le présent conflit, et ce sera tant mieux pour les merveilles artistiques réunies là, et qui ne se remplaceraient certainement pas.

Deux Vedettes Bien Sages, à domicile



GLENN FORD, dont le prochain film Columbia ("Texas") l'associera à Bill Holden, consacre tous les jours une heure au moins à son volumineux courrier. Il tape lui-même toutes ses lettres à la machine. Glenn Ford est aussi bon cuisinier que secrétaire. Le voici préparant un de ses plats favoris, une simple soupe au blé-d'Inde : maïs en conserve, beurre, sel et lait. Ce n'est pas très compliqué, et plus d'un lecteur profitera de ce "tuyau" pendant ses vacances au camp.

CLAIRE TREVOR, artiste Columbia comme Glenn Ford, tiendra également un rôle dans "Texas". Son passe-temps : les statuettes de porcelaine. Sa collection comprend quelques figurines délicieuses des célèbres ateliers de Dresde. La vie que mène Claire Trevor, à l'exemple de toutes les vedettes de Hollywood, depuis Pearl Harbour, se partage entre le travail aux studios de propagande de guerre et le repos chez soi. Sa collection de peinture est d'un goût très sûr.





Rien n'est plus beau que de voir sauter une charge de profondeur en haute mer. Sa puissance d'action est telle que des tonnes d'eau sont projetées en l'air et le vaisseau qui la lance vibre dans tous ses membres. La photo du haut a été prise d'un dragueur de mines de la Marine royale du Canada, au moment où une charge de profondeur éclatait à une centaine de pieds sous la surface de l'eau. On peut se faire une idée de la pression exercée sur un sous-marin ennemi quand trois ou quatre charges sautent en même temps autour de lui. Il n'a qu'une alternative, monter à la surface ou périr. C'est pourquoi les submersibles allemands évitent autant que possible de se trouver dans les parages de nos navires de guerre.



On trouve des Canadiens français à bord de tous les navires de la marine royale canadienne. Cette photo a été prise dans la timonerie d'un de nos vaisseaux de guerre. A la roue, on remarque le matelot breveté C.-L. Corribeau, de Montréal, et ensuite de gauche à droite : Le maître d'équipage Louis Bastien, de Québec, le skipper J.-B. Biggs, R.C.N.R., et le chief-skipper R. A. Doucet, de Yarmouth, N.-E.

Ces matelots en train de donner le "M..." dans "Alouette" sont tous Canadiens français : de gauche à droite : J.-L.-E. Saint-Jean, de Notre-Dame des Laurentides ; J.-E. Gagnon, de Loretteville ; J.-G. Chassé, de Kamouraska ; Georges Clark, de Québec ; E. Vaillancourt, de Saint-Fabien de Rimouski ; Jean-Paul Vaudreuil, G. Breton, Victor Harvey et C.-H. Giguère, tous de Québec ; et R. Barrette, de Montréal. →

NOS GARS DE LA MARINE

(Photos de l'Information navale)



Les marins préfèrent la plupart du temps les bains de soleil aux bains de mer. Ces derniers, ils en prennent souvent sur le pont même de leur navire quand la vague lave la grandeur du vaisseau. Ci-haut, trois marins de la marine royale du Canada qui font la sieste après le dîner. Ce sont, de gauche à droite : Alphonse Marchand, de Louisdale, Cap Breton ; Roland Mainville, de Québec, dans la marine depuis trois ans ; et Lucien Germain, de Québec. A bord du même navire se trouve un autre Canadien français, c'est Joseph Bilodeau, de Montréal, qui n'apparaît pas sur cette photo.





Le loch est un des nombreux instruments avec lesquels les marins de la Marine royale du Canada doivent se familiariser. Comme on le voit sur cette photo, c'est un appareil placé à la poupe du navire. Par son mécanisme cet instrument enrégistre en nœuds la distance parcourue par le vaisseau.



Prendre le thé dans l'après-midi est une tradition bien anglaise que l'on conservera longtemps dans la marine royale canadienne, si l'on en juge par le sourire de satisfaction du matelot breveté Lucien-Julien Chalifour, de Verdun, préposé à l'atelier d'imprimerie à la base navale de Halifax, N.-E.



Il manquerait quelque chose à un vrai marin qui sent le varech et qui marche en branlant sur le terrain solide s'il n'était pas tatoué. C'est comme sa marque de commerce. Georges Therriault, chauffeur à bord de la corvette H.M.C.S. " Ville de Québec " ne semble manquer de rien, ni de muscles ni de tatouages.



C'est un pilote de la marine royale du Canada qui descend les navires de guerre de Québec à la Pointe-au-Père. Ce pilote est le patron en chef Lucien Bédard, R. C. N. R. Il appartenait à la réserve de la marine avant la guerre et pilotait nombre de vaisseaux marchands dans le Bas Saint-Laurent.

Dans le Monde Sportif

NOTRE COURRIER

M. C. Lemire, Montréal.

Non, monsieur, ce n'est pas à tous les ans que, dans les grandes ligues, on puisse compter plusieurs lanceurs qui aient remporté 20 victoires et plus, en une saison. En 1920, toutefois, il y eut 17 lanceurs qui réussirent cette performance. Ce furent : Bagby, Cleveland, 31; Carl Mays, New-York Yankees, 26; Kerr, Chicago White Sox, 21; Eddie Cicotte, Chicago White Sox, 21; Caldwell, Cleveland, 24; Williams, Chicago White Sox, 22; Bob Shawkey, New-York Yankees, 20. Ceux de la Ligue Nationale furent : G. C. Alexander, Chicago Cubs, 27; Burleigh Grimes, 24; Doak, St-Louis Cardinals, 20; Brooklyn, 23; Cooper, Pittsburgh, Barnes, New-York Giants, 20; Toney, New-York Giants, 21 et Art. Nehf, New-York Giants, 21.

M. L. Beaudoin, Montréal

R. 1° — Non, monsieur, le lanceur Paul Calvert n'a pas officié pour le club Trois-Rivières, mais bien pour le Sherbrooke, de la Ligue Provinciale. Paul, qui a gagné jusqu'ici 12 joutes et perdu 2 parties pour l'équipe Wilkes-Barre, de la Ligue de l'Est, appartenant aux Indiens de Cleveland, ne peut pas jouer pour Montréal, à moins que ce dernier ne l'achète du Cleveland, qui ne le vendrait pas moins de \$5,000 à \$6,000, croyons-nous. Il aura un essai avec Cleveland dans un avenir rapproché. Lorsqu'il porta l'uniforme du Montréal, il gagna une joute et en perdit une autre, contre les Red Wings de Rochester, si la mémoire nous est fidèle, en 1938.

2° — La direction du club Trois-Rivières aurait pu obtenir les services de Paul Calvert pour la modique somme de \$100 par mois, en 1937. Certains directeurs du club trifluvien, tous gentils garçons, hommes d'affaires éclairés et honnêtes, l'ont refusé parce que, n'étant pas assez avertis des choses du baseball, ils ne le croyaient pas de taille à bien figurer dans la Ligue Provinciale. Ils ont préféré écouter, à ce sujet, les conseils de mauvais bergers, gauchers on ne peut mieux. Que voulez-vous? Nul n'est prophète en son pays!

3° — Assurément, Clyde Sukeforth, gérant actuel du Montréal, l'aurait mis sous contrat, sans hésiter, si Paul avait été dans les parages, depuis 1940. Il aurait, certes, convaincu la direction des Royaux que Calvert valait le prix qu'il demandait alors, soit \$300 par mois. Précisément, c'est le salaire que le Rochester verse au jeune Jean-Pierre Roy.

M. L. P. Hurtubise, Montréal

R. 1° — La majorité des agents recruteurs des ligues majeures tendent leurs efforts à signer de jeunes lanceurs robustes, de haute taille et possédant une balle très rapide. Il leur est alors facile d'enseigner à ces jeunes comment lancer des courbes et autres balles décevantes, comment obtenir un bon contrôle, c'est-à-dire de pouvoir lancer des balles basses ou hautes, au coin intérieur ou extérieur du marbre, selon la faiblesse de chacun des frappeurs.

2° — Vous êtes surpris que le gérant du Rochester ne fasse pas lancer Jean-Pierre Roy plus souvent?

Ne le soyez pas. Ray Hayworth agit très bien. Il prend les bons moyens pour améliorer les connaissances de ce jeune joueur canadien-français. Il lui donne la chance d'apprendre les ruses et les finesses du jeu avant de l'envoyer au feu avec les autres lanceurs, à tour de rôle. De plus, le jeune Roy fut inactif, récemment, à cause d'une hernie, qui le tint forcément au repos, durant une quinzaine de jours.

3° — Nous sommes convaincu que si le gérant Clyde Sukeforth, du Montréal, avait en mains l'équipe du Toronto, les Leafs termineraient la saison en première place.

M. H. Laliberté, Montréal

R. 1° — Alphonse Thomas, ancien lanceur des ligues majeures, aujourd'hui gérant des Orioles de Baltimore,

est né à Baltimore. Son père et sa mère, canadiens-français, sont nés à Sabrevoie, près d'Iberville. Tout jeune, il savait quelques mots en français. Il a tout oublié, depuis 40 ans, comme vous avez oublié la trigonométrie rectiligne.

2° — Larry Carmel, l'ancienne étoile du baseball semi-pro local, est inspecteur à l'usine de guerre de Ste-Thérèse... Ubald Rose a eu 48 ans, il y a quelques mois. Votre serviteur les aura, le 12 août

CHOSSES ET AUTRES

■ Clark Gable, l'acteur du cinéma américain, pourrait devenir un boxeur qui serait capable de faire voir des chandelles à plusieurs gros « jambons » de l'arène. Voici à la suite de quels éléments Clark Gable a décidé de croiser les gants, dans un gymnase de Hollywood, deux ou trois fois par semaine. Il s'était entraîné en vue d'un film, dans lequel il remplissait un rôle de boxeur professionnel. Peu à peu, il acquit une technique qui émerveilla ses amis. Cet étonnement atteignit son paroxysme, lorsque, il y a quelques semaines, il mit son professeur hors de combat d'un terrible crochet à la mâchoire. Cela suffira-t-il pour décider une vocation nouvelle? Le contraire est à souhaiter... Léo Larose, l'un de nos plus rapides joueurs de baseball semi-professionnels, est à parfaire son entraînement au camp de Saint-Jérôme, avant de se joindre à celui des officiers de Brockville... Après une longue marche de 33 jours, rendue particulièrement pénible par suite de l'épaisseur de neige tombée, durant tout le mois de juin, sur le glacier de Baltoro, des alpinistes français, escortés de 500 coolies porteurs, sont arrivés en parfaite santé et avec tous les bagages intacts au camp de base, à 16,250 pieds d'altitude, au pied même du Hidden Peak, dont ils veulent tenter d'escalader en organisant des camps successifs.

■ Les aumôniers au Canada travaillent ferme. Ils ont fort à faire même quand leurs hommes sont à l'entraînement. Ils les accompagnent dans leurs longues marches et dans les manœuvres, car ils doivent être eux aussi en bonne condition physique pour la besogne qui les attend au front. La plupart des aumôniers sont âgés de 30 à 40 ans. Ils sont tous bilingues, un tiers étant Canadiens français. Il y a aussi un prêtre ukrainien, trois d'origine polonaise et huit d'origine allemande. Un d'entre eux réclame l'Irlande comme sa patrie bien qu'il ait passé dix ans en Chine. Un autre a vécu plusieurs années au Japon. Les aumôniers viennent de 46 diocèses et de 17 ordres religieux.

ALEXIS SMITH, jolie blonde du cinéma américain, tiendra le principal rôle féminin, avec Errol Flynn dans le rôle titre du film présentement en préparation : GENTLEMAN JIM CORBETT. La Compagnie Warner Brothers porte à l'écran la vie de Jim Corbett, ex-champion du monde des boxeurs poids lourds, de 1892 à 1897. Ward Bond personnifiera John L. Sullivan, autre ancien As de l'art pugilistique, le premier champion mondial des poings gantés, à qui Corbett enleva le titre. La jeune artiste Alexis Smith excelle à la bicyclette, à la natation, au tennis et autres sports sans compétition.





Et ma première robe de bal ! Les plus chics modèles, que je pouvais découvrir dans les cahiers de modes, passaient et repassaient devant mes yeux.

MON PREMIER BAL

Nouvelle d'amour
par

* JEHANNE de GEN

J'AVAIS dix-sept ans ! J'étais jeune, jolie, pleine de vie et d'illusions ! Orpheline de mère dès mon jeune âge, mon père s'était efforcé, par un redoublement de tendresse, de remplacer la disparue et ne savait qu'inventer pour me faire plaisir. Heureusement pour moi, ayant été douée d'un bon caractère, je ne pris pas avantage de cette disposition d'esprit de mon cher père, car j'eusse pu devenir un monstre d'égoïsme. Je me contentais simplement de jouir de la vie comme elle m'était faite, comme d'une chose toute naturelle, ne supposant pas que les peines et les malheurs puissent m'atteindre jamais.

Et puis, ce fut le grand jour ! Mon premier bal !

Combien de nuits n'en ai-je pas dormi ? Combien de rêves faits tout éveillé dans l'obscurité de ma chambrette, alors que le sommeil s'obstinait à fuir mes paupières ! Quels beaux jours que ceux-là ; alors qu'on croit que la vie va vous présenter sur un plat d'argent, au cours d'un bal, tout le bonheur qu'elle tient en réserve pour vous.

Et ma première robe de bal ! Mon père, de complicité avec ma coutu-

rière, avait tenu à m'en faire la surprise. Confiante dans son goût inné en fait d'élégance, je ne doutais pas que cette toilette ne fut ravissante, mais quels tourments furent les miens ! Les plus chics modèles que je pouvais découvrir dans les cahiers de modes, passaient et repassaient devant mes yeux. Je les aimais tous et ne pouvais me décider pour aucun.

Enfin le grand jour arriva !

Je le trouvai d'abord long à mourir, et puis soudain l'heure du dîner sonna, et tout de suite après je commençai à m'habiller.

Toujours pour me tenir en alerte, mon cher papa avait exigé que je ne vois cette fameuse robe de bal qu'au moment de la passer. Et maintenant que ce moment était arrivé, mon cœur se serrait comme si soudain je pré-

voyais que cette robe de bal allait changer tout le cours de ma vie.

Lentement, religieusement, je défis le ruban entourant le carton, et mes mains tremblantes soulevèrent le couvercle !... Et puis, un seul mot s'échappa de mes lèvres... « Oh ! », mais ce « Oh ! » était un cri d'admiration si expressif qu'aucun autre mot n'avait besoin de venir l'amplifier.

Là, sous mes yeux, reposait une ravissante toilette rose dont le corsage de brocart, argenté, recouvert de tulle d'une teinte rosée, avait des reflets de lune. D'un geste vif, je sortis cette merveille du carton pour l'admirer tout à mon aise. Des mètres et des mètres de tulle rose formaient la jupe sur un fourreau de satin rose. Des ruches de tulle ser-

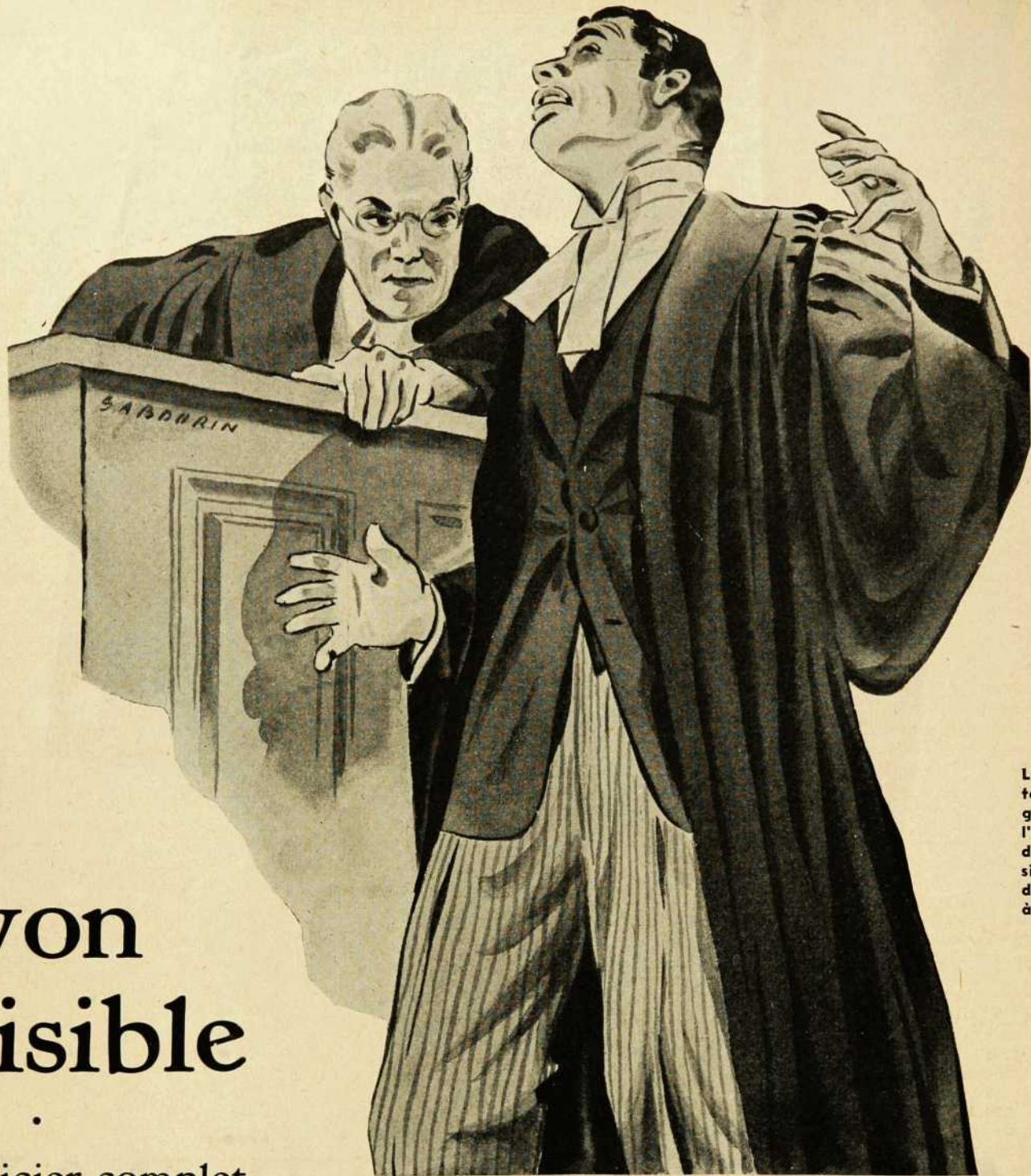
vaient d'épaulettes et recouvraient l'épaule. Tout était rose, flou, vaporeux, presque irréel. Une étroite ceinture d'argent marquait la taille.

Vivement je passai ma robe. Je ne tenais plus d'impatience — ce qui amenait un sourire sur les lèvres de la bonne venue pour m'aider à m'habiller.

Lorsqu'enfin, après de pénibles efforts de la part de ma bonne, cette robe fut attachée et bien en place, je me regardai dans la glace et ne me reconnus pas dans la jeune personne dont l'image s'y reflétait !

J'y voyais une grande jeune fille brune mais au teint très blanc, au visage d'un oval très pur, aux yeux noirs, tout brillants d'excitation en ce moment, aux cheveux ondulés dont les boucles retombaient sur la nuque et dont la couleur d'ébène était rehaussée par une épingle en brillants sous forme de papillon aux ailes déployées. Une bouche écarlate servant d'écrin à une dentition d'une blancheur étincelante. Habituellement, j'étais plutôt pâle mais en ce moment mes joues rivalisaient de couleur avec ma toilette. Des escarpins

(Lire la suite page 19)



Le président du tribunal, toujours très calme, prit grand intérêt à suivre l'avocat du plaignant dans son argumentation si serrée. L'appréhension du danger aurait suffi à en abattre d'autres !

Le Rayon Invisible

Récit policier complet
par
RENÉ SCHWAEBLÉ

LE SIXIÈME

C'EST LE MATIN-LÀ, le soleil se leva radieux, un vrai soleil de printemps, dans un ciel d'azur que des hirondelles traversaient, en poussant de petits cris.

C'était jour de marché comme toutes les semaines, et, en outre, jour de la foire trimestrielle qui amenait les paysans des environs.

Des ouvriers, dont les pas résonnaient lourdement sur le pavé, vinrent à passer, se rendant au travail, dans les usines, aux moulins, et aux scieries. La ville s'anima. Grinçant dans un bruit de ferraille, des carioles arrivaient, derrière lesquelles étaient attachés de jeunes chevaux, se faisant tirer. Gravement, des bœufs, appareillés sous le joug commun, défilaient avec la solennité d'animaux sacrés. Des moutons affolés, mordus par les chiens, s'élançaient, bêtement, au hasard. Des porcs, grognant, se bousculant, en-

vahissaient les trottoirs. C'était l'invasion coutumière.

Où, la ville vivait, et, pourtant, les gens demeuraient silencieux, ils agissaient sans bruit, parlaient à voix basse, sous l'empire d'une terreur secrète, d'un

mystère qui les oppressait, et n'osaient se regarder en face. Le marché et la foire qui, toujours, assourdisaient la ville entière, se déroulaient dans le calme, contrairement à l'habitude, et cafetiers aussi bien que marchands se désolaient de la perte d'une recette qu'ils escomptaient depuis longtemps. Ainsi que dans les tragédies antiques, la fatalité s'acharnait sur la cité — une fatalité point aveugle, puisqu'elle ne visait et n'atteignait qu'une certaine catégorie. Mais, le drame si ténébreux se renouvelait avec tant de régularité, avec tant de similitude que chacun demeurerait atterré, implorant Dieu, se confessant, se repentant, donnant aux pauvres, dissimulant mal sa peur.

Rue de la République — la rue commerçante — des groupes se formaient, hochant la tête, muets, uniquement rapprochés par la crainte. De temps en temps, quand un nou-

veau voisin se présentait on murmurait, seulement :

— Il est mort, cette nuit...

Et dans les avenues modernes, dans les ruelles antiques, sur les quais de la rivière, parmi les ateliers, chez les riches, chez les pauvres, ces mêmes mots étaient murmurés, lugubres.

C'était la sixième personne qui trépassait ainsi, succombant à la même mort... incompréhensible, inexplicable, défiant la science.

Le sixième président du tribunal... Un président siégeait : le lendemain, il mourait. Celui qui lui succédait siégeait, dans le même fauteuil : le lendemain, il décédait. L'un disparaissait, un autre survenait, la justice devant suivre son cours.

La foire qui, les trimestres précédents, retentissait de bruits multiples jusqu'au coucher du soleil, offrit, à midi, le spectacle d'un désert — d'une vaste place abandonnée.

Les gens des alentours ne tenaient pas à s'attarder dans la ville maudite. Quant aux habitants de la cité, leurs affaires et leurs courses expédiées à la hâte, ils se cloîtrèrent chez eux. Bientôt, les boutiques, ne voyant personne, baissèrent les rideaux de fer, les tramways circulèrent à vide, le théâtre et le café-concert annoncèrent : « Relâche ».

Dame... ça faisait le sixième président du tribunal qui mourait...

... La ville se réveilla à l'occasion de l'enterrement de ce dernier magistrat, trois jours après. Tous les habitants avaient tenu à apporter le témoignage de leur craintive sympathie, se solidarissant pour faire face à l'ennemi. Un interminable cortège accompagna le char funèbre, tandis que les cloches, lourdement, égrenaient leurs plaintes.

II

DES SOURIRES PARMIS LES PLEURS

DÉSERT, aussi, le « cours », jadis si animé. Maintenant, l'on n'y entendait et ne voyait plus que les moineaux étourdis. Et si quelqu'un devait le traverser, il hâtait le pas, honteux d'y être rencontré.

Il faut être amoureux pour braver l'opinion publique, et conserver, malgré tout, l'espérance, la confiance. C'était, apparemment, parce qu'ils s'aimaient que, ce matin-là, Alice Faustin et André Mortier se promenaient, paisiblement, sur le cours, effarouchant les oiseaux, déjà déshabitués des humains. Ils parlaient de choses fort importantes, c'est-à-dire de leur amour, s'abaissant, quelquefois, à entamer des sujets plus pratiques — le choix de l'appartement qu'ils habiteraient, ce-

lui du mobilier qui le garnirait, la date de leur prochain mariage, le pays qu'ils visiteraient pour leur voyage de noces.

Machinalement, ils s'assirent sur un banc de pierre, ravis de la fraîcheur qui tombait des marronniers touffus. Ils étaient près l'un de l'autre, et, bientôt, leurs mains se rencontrèrent, leurs doigts s'entrelaçèrent...

Il fallut qu'un fâcheux vint les déranger et les forçât à s'écarter légèrement l'un de l'autre — le greffier du tribunal qui marchait à grands pas, et les salua respectueusement.

Car, André Mortier était le fils unique de M. Mortier, juge au tribunal, qui venait d'en être nommé président, à la mort de son infortuné collègue.

La vue du greffier leur rappela les tristes événements, chassa leurs rêves ailés.

— Comment se porte votre père ? demanda Alice, au bout d'un certain temps.

— Bien. Comme d'habitude, il travaille beaucoup : il est, constamment plongé dans l'étude de ses dossiers et la rédaction, soigneusement motivée, de ses « attendus ».

— Alors... ça va être son tour de... siéger ?

— Sans doute...

— Et il siègera ?

— Lui, abandonner son poste ! vous ne le connaissez pas !

Ils se turent. Des nuages cachaient le soleil, c'était presque la nuit sous les marronniers, une demi-obscurité blafarde, froide : les oiseaux, frissonnants, se terraient, muets. André voulut dissiper ce cauchemar :

— Et votre père, interrogea-t-il, l'illustre docteur Faustin ? toujours aussi original ?

— Il ne change pas ! Il reste des semaines sans paraître à table, il se nourrit de pain et de viandes froides dans son laboratoire, il y couche sur un petit lit de camp. Au reste, je le soupçonne de ne pas dormir énormément, je l'entends, la nuit entière, aller et venir.

— Et vous ne vous doutez pas de la nature de ses travaux, de ses recherches ?

— Ma foi, non ! Deux ou trois fois, j'ai pu passer la tête par la porte entrouverte du laboratoire, et j'y ai aperçu tous les instruments de physique possibles et imaginables, et des milliers de flacons pleins de je ne sais quelles poudres et quels liquides ! Ce qui lui a, je crois, tourné, un peu, la tête, ajouta-t-elle, malicieuse, c'est de s'appeler Faustin ! vous comprenez Faustin, ça ressemble à Faust ! Ça, et le procès qu'il a perdu, il y a quelques années ! il ne peut l'oublier, et en veut à toute la magistrature française ! Et puis, la mort de ma pauvre mère, l'a vivement frappé... C'est un excellent homme, un cœur d'or. Voyez : il déteste les magistrats, et, pourtant, quand je lui ai dit que je vous aimais, et que je désirais vous épouser, il m'a répondu, pour ne pas me faire de peine : « Épouse-le, bien qu'il soit le fils d'un juge ! A une condition : je ne verrai pas son père ! » Or, je suis absolument sûre que, si je le lui demande gentiment, il consentira à tendre la main à votre père !

Cette aimable perspective ramena la gaieté dans le cœur des amoureux.

III

LES ENQUÊTES

Ce matin-là, sur la place Gambetta, le docteur Lelongt aperçut, de loin, le docteur Le Gentil. Ils ne se parlaient ni se saluaient

depuis une vingtaine d'années, se traitant, réciproquement, de charlatans. Chose assez naturelle, ils étaient d'opinions politiques différentes, l'un ne soignant que les bons chrétiens, l'autre uniquement les libres penseurs.

Le docteur Le Gentil aperçut, de loin, aussi, son confrère, et, par un singulier phénomène, les deux ennemis ne cherchèrent pas à s'éviter. Ils se dirigèrent l'un vers l'autre, et, séparés de quelques pas seulement, se saluèrent ! Il y eut encore une courte hésitation, puis ils se tendirent la main, et le docteur Le Gentil, avec un hochement de tête, se décida à aborder le sujet d'actualité que tous deux avaient discuté différemment dans les feuilles locales, d'opinions opposées.

— C'est vous qui avez raison, convint-il à regret, il ne faut pas exiger de la médecine une explication. Ces six morts démontrent l'existence d'une volonté qui a voulu atteindre six présidents du tribunal, et pas d'autre personne. Oui, c'est vous qui avez raison, nous nous trouvons en présence d'un principe surhumain, d'une force surnaturelle, à laquelle, je ne croyais pas jusqu'à présent.

accompagnés de photographes tant, dans les petits villages, on discutait le mystère. La ville devenait célèbre, et, si le commerce chômait, les hôteliers se frottaient les mains à voir leurs établissements remplis d'étrangers.

Disons, immédiatement, que de ces nombreuses recherches, rien, absolument rien d'intéressant n'était sorti.

Et, pourtant, que de suppositions ! que d'imagination ! Les commères, surtout, s'en payaient ! la plupart parlaient de sorciers, d'envoûtement, de sort. A les entendre, rien n'était plus facile qu'« envoûter », c'est-à-dire tuer à distance, sans la moindre arme.

Et elles citaient, gravement, *Le petit Albert*, *Le grand Albert*, *La Poule Noire*, *Le Dragon Rouge*, *L'Enchiridion*, *La Clavicule de Salomon*. Elles indiquaient même les recettes, d'après les livres de magie.

Dans les milieux plus intellectuels on avait employé d'autres méthodes, on avait commencé par chercher à quelles personnes les crimes pouvaient profiter, et l'on était arrivé à cette conclusion absurde : à celui qui succédait au mort... pour mourir lui-même, quelques jours après !

résidus de la combustion. L'on perdit à ces opérations un temps d'autant plus précieux que l'huissier fit remarquer que le calorifère n'était pas allumé lors de la mort des deux derniers présidents ! Quant à supposer qu'il eût servi de canal entre le foyer où l'assassin aurait déversé le gaz jusqu'à la bouche de chaleur située près du fauteuil maudit, impossible : la porte de la cave était constamment fermée à clé — une grosse clé de prison.

Le gaz toxique introduit dans la salle par un tube extrêmement mince dissimulé dans la muraille ? impossible ! les murailles étaient peintes, et non boisées ou tendues d'étoffe ou de papier. Une minuscule ampoule de verre, contenant du bromure d'éthyle, placée près du fauteuil du président, qui l'aurait écrasée, infailliblement, en arrivant ? impossible, encore : seul, l'huissier, un vieux serviteur qui ne présentait nul signe de dérangement cérébral, pénétrait dans la salle avant les magistrats.

L'on ne s'arrêta pas là. La salle fut entièrement débarrassée, les planches du parquet enlevées une à une, le sol fouillé, les murs sondés, les lustres descendus et visités. Puis, les objets qui garnissaient le tribunal, principalement l'écrivoire dont les godets eussent pu être remplis de mélanges toxiques. Et la poudre à sécher.

Un chimiste crut avoir trouvé : n'aurait-on pas planté, dans le cuir du fauteuil, une petite aiguille, dont la pointe enduite de toxine tétanique et dépassant de un ou deux millimètres, eût parfaitement tué le président qui s'y serait piqué, sans, d'ailleurs, attacher plus d'importance à cette mince douleur ? Le fauteuil fut démonté, le cuir examiné à la loupe : pas de trou.

Un jour, l'émotion étreignit les cœurs, on cria victoire ! la science triomphait ! les efforts étaient récompensés ! Et nos gens pensaient : « Il a fallu que nous arrivions pour découvrir la vérité ! nos confrères ne sont que des ânes ! » Sous le tapis vert, à l'endroit où s'accoudait le président, ils venaient d'apercevoir d'infinitésimales taches brunes, des œufs d'insectes ! les insectes pardi ! qui foudroyaient les malheureux !

Hélas... ils déchantèrent... L'huissier haussa les épaules, en déclarant :

— Ça ce sont des œufs de punaises ! Ah dame ! ce ne sont pas des punaises qui manquent ici !

Alors ? devait-on écarter l'hypothèse du poison ?

Pour la vingtième fois, l'on relut, attentivement, en pesant chaque mot, les rapports des médecins : les six présidents, avant le jour de l'audience fatale, ne présentaient aucun symptôme d'indisposition, de malaise, de gêne, de douleur, voire de contrariété morale. Tous les six s'étaient rendus au tribunal, après avoir jeûné comme d'habitude, ni plus ni moins (l'on avait, même, reconstitué le menu de chacun). Jusqu'à trois heures, environ, rien d'anormal. A trois heures, c'est-à-dire à la reprise de l'audience, chaque président, tranquille sur son siège, avait, soudain, tressailli, légèrement pâli, porté, machinalement la main à son dos. Mais, immédiatement, il avait retrouvé et ses couleurs et sa lucidité. Seulement, en rentrant chez lui, vers six heures, il avait dû s'aliter, pris de fièvre, se plaignant de violentes courbatures. La température montait rapidement, la paralysie envahissait les extrémités, et, bientôt, les membres ; le délire survenait, et, vers cinq heures du matin, la mort fauchait la victime.

(Lire la suite page 13)

SOIR

Dans la pâle clarté dont se meurt le couchant,
L'horizon, dépouillé de sa splendeur de fêtes,
Est tendu sur le ciel comme un immense écran
Où vont se projeter les monts en silhouettes.

La nuit sur les coteaux de l'ombre qui descend
Fait un sarreau tout noir pour les forêts muettes,
Et la brise amollit ce sombre vêtement
Que semblent boutonner les yeux ronds des chouettes.

C'est l'heure où les lointains sentent déjà les loups,
Où les étangs ridés de vent sont des mystères,
Les fontaines des pleurs et les ravins des trous.

C'est l'heure où, s'enivrant d'un clocher en prières,
L'astre des fins de jour dont le pâtre est épris,
Perce d'un stylet d'or le calme du soir gris.

LEON ADOUE

— Hélas ! mon cher confrère, répliqua le docteur Lelongt, n'adoptez pas mes opinions — mes anciennes opinions — conservez les vôtres ! Je me refuse à croire qu'un principe intelligent, un Dieu s'abattraît si lourdement, si régulièrement sur des innocents ! Seule, la main de l'homme, de l'homme malin, cruel, peut commettre de tels crimes ! Vous êtes dans la bonne voie, fouillez la chimie et la microbiologie, là est la vérité. Au lieu de séparer nos efforts, voulez-vous les réunir, voulez-vous que nous refassions ensemble l'enquête, qu'ensemble nous examinions minutieusement le lieu du drame ?

— Volontiers, mais, je crains que... Tant de docteurs, tant d'ingénieurs, tant de chimistes, tant de savants de toutes les branches sont déjà passés !

En effet, non seulement les médecins de la ville et de la région s'étaient occupés de l'affaire, mais, encore, des experts commis par la justice, des délégations envoyées par les académies de sciences et de médecine, sans compter les curieux. Les journaux entretenaient l'affolement, publiaient, chaque jour, de nouveaux détails ; les reporters accouraient, en foule, des quatre coins du monde,

Une seule hypothèse demeurerait debout : on se trouvait en présence d'un fou — d'un fou possesseur d'un redoutable secret.

Dès la mort du deuxième président, un juge d'instruction avait été commis pour ouvrir une enquête contre « inconnu ».

Mais, procédons par ordre, et suivons son enquête :

Primo : la question des poisons. Les présidents avaient-ils pu être empoisonnés ?

A l'aide de poisons distribués dans leurs aliments, cela paraissait difficile, impossible : il aurait fallu quelqu'un ayant ses grandes et petites entrées chez les six présidents. Quelqu'un du tribunal, un juge, un substitut, un avocat ? allons donc ! Au reste, l'on examina l'hypothèse, et l'on ne trouva personne remplissant ces conditions. Leurs cuisinières soudoyées par le fou ? toutes étaient de vieilles servantes faisant partie des familles.

Empoisonnés à l'aide de gaz ? plutôt. Et les efforts s'étaient portés de ce côté. Le calorifère du palais de justice avait été démonté de fond en comble, sans que l'on découvrit quelque chose d'anormal. L'on avait analysé, minutieusement, les divers



Le signaleur **DONAT PAQUIN**, de Saint-Jérôme, en service actif outre-mer. Envoi de son amie, Mlle Andrée Desbiens, 3970, rue Masson, Montréal, P. Q.



Le soldat **JEAN NOLIN**, de Saint-Théodore d'Acton, en service actif outre-mer. Envoi de sa marraine, Mlle Marguerite Pedneault, Kénogami, P. Q.



Le soldat **ROGER BOUCHARD**, de Saint-Éleuthère, en service actif au pays.



Le soldat **SIMON FORTIN**, de Val d'Or, en service actif dans l'ouest du pays. Envoi de sa tante, Mme Jos. C. Fortin, Val d'Or, Abitibi, P. Q.



Le lance-caporal **ROGER NOLET**, en service actif au pays. Envoi de sa mère, Mme Joseph Nolet, 4, Ruelle Lemieux, Lévis, P. Q.



Le soldat **ALIDA LESCORBEAU**, en service actif au pays. Envoi de M. Elie Lescorbeau, Connaught, Ont.



Le soldat **HENRI LALONDE**, de Hull, en service actif outre-mer. Envoi de Mlle Delvina Fauvelle, 137, rue Laval, Hull, P. Q.



JOS. LAURIER NADEAU, de l'aviation américaine, fils de M. et Mme Joseph Nadeau, de Roxton Falls, P. Q. Envoi de sa sœur, Mme Paul Leyese, Sanford, Maine, U. S. A.



Le soldat **MAGELLA DAIGLE**, en service actif outre-mer. Envoi de son épouse, Mme Magella Daigle, 12ième Avenue, Notre-Dame-de-la-Recouvrance, Québec, P. Q.



Le soldat **LEOPOLD LABELLE**, en service actif outre-mer. Envoi de Mme Léopold Labelle, 4528, rue Mentana, Montréal, P. Q.

NOS MILITAIRES

C'est à titre purement gratuit que LE SAMEDI publie, sous la rubrique : "NOS MILITAIRES", les photos de soldats, marins ou aviateurs qu'on veut bien nous faire parvenir. Mais, toutefois, comme beaucoup de nos lecteurs semblent oublier ou ignorer les conditions à remplir, à cet effet, la direction du SAMEDI croit devoir leur rappeler comment procéder exactement pour que tout désappointement soit évité.

1. Nous acceptons toutes les photos, y compris les instantanés, à condition qu'elles soient bonnes et de dimensions pas trop restreintes.
2. Il est inutile d'envoyer des films négatifs.
3. Aucun civil ne doit être représenté sur la photo, en compagnie d'un militaire.
4. Ecrire le plus lisiblement possible, au verso, les noms, endroit d'origine ainsi que le lieu du service militaire.
5. Pour qu'une photo soit retournée, il faut que les noms et adresse du destinataire soient également indiqués au verso de la photo. De plus, et ceci est important, il faut que chaque photo soit accompagnée d'une enveloppe de retour adressée et affranchie.
6. On est prié d'être patient. Vu le grand nombre de photos que nous recevons régulièrement, il s'ensuit que la publication de bon nombre d'entre elles soit retardée, parfois même pendant plusieurs mois. Il est donc inutile de nous écrire ou de nous téléphoner pour nous hâter.

LA DIRECTION

LE RAYON INVISIBLE

(Suite de la page 11)

L'autopsie n'avait fourni aucune indication.

Un point retint l'attention de quelques-uns : l'heure fatidique, trois heures. Pourquoi trois heures ? pourquoi pas deux ou quatre ? Cette heure, annoncée d'avance, prévue, connue, ne faisait-elle pas partie d'un système de suggestion, d'hypnotisme employé par un individu qui, assistant à l'audience, ordonnait au président de mourir ? Mais, pour les médecins sérieux et consciencieux, l'hypnotisme ne relève que du charlatanisme, il n'existe pas.

Pourtant... pourtant... ces six morts n'étaient pas l'effet du hasard ! A la même heure ! dans les mêmes conditions ! au même endroit ! A la mort du deuxième président, tout le monde s'était écrié :

— Quel hasard tragique ! quelle coïncidence épouvantable !

A la mort du troisième, on avait hoché la tête, en murmurant :

— Ce n'est pas le hasard !

Très crânement, les médecins et chimistes experts avaient occupé, à tour de rôle, le fauteuil fatal, une après-midi entière, observant la plus grande immobilité, guettant la plus petite douleur, le plus léger picotement, défilant la mort, l'appelant, l'excitant, la provoquant. Absolument en vain : la mort ne s'attaquait qu'aux présidents du tribunal !

... Ce qui n'empêchait pas messieurs les membres des académies envoyés pour étudier le problème, gens infailibles et omniscients, de rédiger de copieuses mémoires, dans lesquels ils expliquaient les causes du drame en termes... parfaitement obscurs.

IV

LES SOUPÇONS SE PROMÈNENT

MOINS complaisants que les Parisiens lisant ces savantes pages et s'émerveillant, les habitants de la ville, plus intéressés, aussi, il est vrai, dans l'affaire, commencèrent à s'indigner contre les chimistes et les médecins qui, en somme, n'y comprenaient rien. Beaucoup de docteurs perdirent leur clientèle, laquelle s'adressa à des charlatans et à des rebouteurs.

Il fallait, à tout prix, désigner un coupable pour que la confiance, la tranquillité réapparussent : un coupable désigné, même à tort, cela rassure, on respire, on s'illusionne, ou s'auto-suggestionne, on se monte le coup.

Or, après avoir longtemps flotté, la renommée, c'est-à-dire le concert des commères et des vieilles filles, se décida pour le docteur Faustin. Elles lui en voulaient uniquement parce qu'il ne contentait pas leur curiosité, parce qu'elles ignoraient ce qu'il faisait, qu'elles ne le voyaient pas aller et venir par les rues, parce que, les rares fois qu'elles avaient eu l'occasion de l'approcher, il n'avait pas daigné leur répondre. Naturellement, ces mauvaises langues ne s'occupaient pas des moyens qu'aurait employés le pauvre docteur Faustin, il leur suffisait de salir, de calomnier quelqu'un.

Les paroles vont vite. Le lundi, l'on murmurait :

— Eh... eh... le docteur Faustin...

Le mardi, l'on déclarait :

— Oui ! le docteur Faustin !

Le mercredi, l'on affirmait :

— C'est le docteur Faustin ! l'on en est absolument sûr !

Tant qu'au bout de quelques jours tous les habitants de la cité — sauf

l'intéressé et sa fille — connaissaient, enfin, le coupable, et que, déjà, certains s'étonnaient qu'on ne le dénonçât pas à la justice ! Excellente aubaine pour les journaux qui publièrent des échos perfides sur les médecins « qui travaillent dans l'ombre, et se désintéressent vraiment trop de certains problèmes angoissants ».

La paix revint dans les foyers, on osa se regarder en face, parler haut, jouer du piano, s'inviter à dîner, aller au café. Le « cours » reprit son animation, avec les officiers chevauchant, fièrement, le monocle à l'œil, avec les amazones s'exhibant au grand scandale des vieilles filles, avec les retraités et rentiers agitant les destinées de l'Europe, avec les soldats accompagnant leurs payses, avec les mamans attendries regardant leurs enfants s'ébattre.

Pendant ce temps, au-dessus de l'orage, enfermé dans son laboratoire, le docteur Faustin se livrait à ses recherches sur « l'invisibilité de la matière organique », s'efforçant de la rendre entièrement transparente, grâce à sa découverte d'un liquide annihilant l'angle de réfraction. Découverte qu'il gardait précieusement pour lui, et prétendait, même, entermer avec lui, jugeant inutile de travailler pour les autres — qui ne travaillaient pas pour lui.

Il se cloîtrait de plus en plus hermétiquement, poussant la manie, la folie jusqu'à hisser, par la fenêtre, à l'aide d'une poulie, le panier que la bonne remplissait de provisions ! Il ne changeait plus de linge, il ne recevait ni journaux ni lettres, véritable sauvage complètement séparé du monde, et à peu près de sa fille unique. Celle-ci, en effet, avait pris le parti de le laisser tranquille, se contentant de s'informer de ses nouvelles quand elle l'apercevait par la fenêtre. Depuis longtemps, il lui avait totalement abandonné la direction du ménage, et, même, celle de sa fortune, de sorte qu'elle n'avait pas besoin de lui.

Elle-même faisait les provisions, emmenant, quelquefois, la bonne, et tous les fournisseurs l'aimaient pour sa douceur et sa modestie.

Ce matin-là, elle entra, d'abord, chez l'épicier, demandant une livre de sucre, une livre de café et un pot de moutarde. Au bout de quelques minutes, comme on ne la servait pas, elle crut qu'on n'avait pas entendu sa commande, et elle la répéta.

— Non, mais vous êtes bien pressée ! cria le patron, grossièrement. Vous ne pouvez pas attendre votre tour ! En voilà des manières ! Si vous n'êtes pas contente, allez autre part ! Est-ce parce que vous êtes la fille du docteur Faustin que vous devez passer avant tout le monde ?

Alice se tut, très étonnée, et, enfin servie, se rendit chez le pharmacien.

— Je voudrais, demanda-t-elle fort poliment, deux bouteilles d'eau de Vichy et six cachets d'aspirine.

— Il ne vous faudrait pas, aussi, du poison ? grommela, entre ses dents, l'apothicaire. Je ne tiens pas à être mêlé à ces histoires.

— Vous dites ?

— C'est bon ! c'est bon ! on vous sert... encore cette fois. Je ne suis pas le seul pharmacien dans la ville !

Ah ça ! qu'avaient-ils donc tous contre elle, ce matin ? La pauvre Alice sortit, tête basse, les yeux pleins de larmes, et s'en alla chez la fruitière, laquelle, depuis vingt ans, fournissait les Faustin.

ROSALIND RUSSELL DIT :

(TYPE MAURESQUE)



ROSALIND RUSSELL, NOW STARRING IN "TAKE A LETTER, DARLING," A PARAMOUNT PICTURE

"Mon teint a son Affinité"

"JADIS JE ME FAISAIS FAIRE une poudre spéciale. Puis j'ai vu que la Poudre à Ton Contrôlé Woodbury s'adapte à ravir à tous les divers types de beauté.

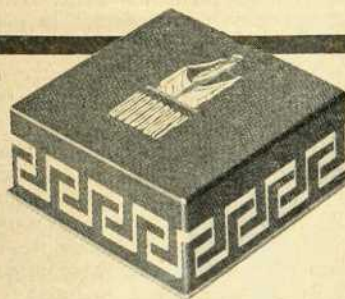
"Ainsi la nuance Brune m'offre la véritable jumelle de mon teint : vous devriez voir comme elle en avive le ton mat !"

Eh, oui, Rosalind ! ce nouveau procédé Woodbury "Ton Contrôlé" donne à chacune la nuance voulue pour aviver sa beauté. Car les directeurs de

Hollywood classent la beauté en 5 types selon le teint (Vous appartenez à l'un de ces types). Et nous créons pour chaque type la nuance de son style. Plus fine, plus adhérente.

Essayez donc cette nouvelle Poudre Woodbury parfumée. Une carte y est jointe qui révèle votre type et la nuance voulue.

Pour son effet romanesque, poudrez-vous avec l'étonnante "affinité" de votre teint.



WOODBURY

poudre à ton contrôlé

GRATIS

6 NUANCES NOUVELLES, MODE D'EMPLOI

Collez ce coupon sur une carte postale. Nous vous enverrons les 6 nuances de Poudre Woodbury à Ton Contrôlé. Et une carte en couleur pour vous aider à trouver votre type. Adressez John H. Woodbury, Ltd., Dépt. 8830, Perth, Ontario.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____

(FABRICATION CANADIENNE)

— Bonjour, madame. Aujourd'hui, il me faudrait une belle salade, des radis, une livre de petits pois, et une livre de fraises.

— Je n'ai rien de tout ça !

— Comment ! votre devanure en est pleine !

— C'est retenu ! et, puisque je vous dis que je n'en ai pas, c'est inutile d'insister !

La jeune fille se retira, et, cette fois, dans la rue, elle ne put s'empêcher de pleurer. Qu'avait-elle fait ? quel crime avait-elle commis ? Elle soupçonna, d'abord, qu'on répandait de méchants bruits sur la nature de ses rapports avec son fiancé, cela la rendit toute rouge, et la révolta. Mais non ! on la savait honnête, et les langues de vipère ne se seraient pas attaquées à sa vertu. Avait-elle prononcé une parole fâcheuse ? Ou bien, était-ce André qui avait blessé quelqu'un ?

Marchant à pas lents, essayant ses larmes, elle revenait, machinalement, vers son domicile, quand un gamin, pas plus haut qu'une pomme, pieds nus, la culotte déchirée, cria :

— Ohé ! ohé ! voilà la fille du sordier ! voilà la fille de l'assassin !

Alors, elle comprit... On accusait son père du meurtre des six magistrats ! Perdant la tête, elle rebroussa chemin, et courut chez André Mortier, où elle arriva tellement essoufflée, tellement émue qu'elle ne pouvait parler.

— On dit... dans la ville... que papa... est l'assassin...

— Je le sais ! pourquoi attacher de l'importance à de pareilles inepties ?

— Tout le monde me tourne le dos ! tout le monde m'injurie ! tout le monde me chasse !

— Je me charge de corriger ceux qui vous ont insultée !

— Ne bougez pas, de grâce ! le scandale serait plus grand ! Pauvre papa... lui ! dans sa solitude !

Le jeune homme se rapprocha d'elle, lui prit doucement la main, disant :

— Ayez confiance en moi. Bientôt, la vérité éclatera ! J'arracherai mon père à la mort qui le guette ! Nuit et jour, je ne cesse d'y songer. Selon moi, l'on est parti d'un faux principe : ce n'est pas pendant l'audience que les présidents ont été frappés, c'est avant. Je m'attache donc à rechercher quelles mêmes personnes tous les six auraient vues entre la porte de leur domicile et celle de la salle du tribunal. Or, je n'en ai trouvé qu'une : le concierge du palais de justice.

— Le concierge du palais de justice !

— Oui ! Avant de pénétrer dans le palais, les six présidents sont venus dans sa loge prendre leur courrier. Aux six il a souhaité la bienvenue, en affirmant qu'il était content d'être le premier à les appeler : « Monsieur le président », et, sans façons, il leur a demandé de vouloir bien trinquer avec lui en l'honneur de leur nouvelle dignité. Ce qu'ils ont accepté. Que leur a-t-il donné à boire ? Je ne sais. De l'excellent marc qu'il avait reçu de sa famille, prétend-il. Du marc, peut-être, mais du marc additionné de quelques gouttes d'une drogue dont les effets ont commencé à se faire sentir trois heures après !

— Quel intérêt cet humble fonctionnaire aurait-il retiré de ces crimes ?

— Oh ! pas grand'chose ! Il est d'usage que chaque nouveau président lui donne une gratification qui, selon la générosité des magistrats, varie de cinquante à cent francs.

— Voyons, André, il n'aurait pas tué un homme pour cinquante francs !

— Il est dans la misère noire, habitant, avec sa femme et quatre enfants, un minuscule logement, touchant des appointements dérisoires qu'on n'a jamais voulu — ou pu — augmenter. Sa femme fait des ménages en ville. Et lui, le malheureux ! dès qu'il reçoit de l'argent, il le risque aux courses, et le perd, naturellement. De sorte qu'ils n'ont rien à manger. Mais, venez, sortons, allons prendre l'air, cela nous calmera, vous en avez besoin !

Ils se dirigèrent vers le cours.

— Non, dit la jeune fille, quittons la villa, promenons-nous dans la campagne, cela me changera les idées.

Ils passèrent les remparts, longèrent les dernières villas et guinguettes. Bientôt, ils n'eurent plus devant eux que le ciel bleu et les champs verts. Dans le ciel, des tourterelles volaient, se becquetant, presque immobiles, portées par l'amour ; des hirondelles filaient rapidement, rebroussant, subitement, chemin ; des papillons zigzaguaient lourdement. Des mésanges, des coucous, des bouvreuils chantaient dans les haies fleuries d'aubépines et de roses sauvages. La brise tiède caressait. Au loin, la rivière, serpentant parmi les prairies épaisses où les bœufs couchés ruminait gravement, étincelait, par instants, de facettes aveuglantes que soulevaient les poissons. Sous l'herbe, de gros insectes se glissaient, affairés. Il régnait, à la fois, un profond silence et un vaste bruit — la grande voix de la nature constamment minée par le sourd travail de la fermentation, de la vie.

Ils marchaient, lentement, dans un sentier bordé de coquelicots et de bleuets, se sentant de plus en plus heureux et légers à mesure qu'ils avançaient au milieu de cette paix honnête, gagnés à l'harmonie qu'on sentait jusque dans les plus petites bêtes, dans les plus petites plantes. Ils s'assirent, à l'ombre d'un arbre immense, sur des coussins de mousse, enivrés de verdure et de parfums, respirant, à grandes gorgées, l'air pur.

— Que c'est beau ! soupira Alice. Demeurer éternellement ici... parmi les oiseaux et les fleurs... loin de la ville... quel rêve !

— Allons ! ne vous laissez pas aller ainsi ! il faut, au contraire, lutter avec acharnement ! le temps presse ! c'est dans quelques jours que mon père siège comme président ! Doit-il mourir ? et le vôtre doit-il être accusé d'un nouveau crime ? Notre devoir, d'abord ! Les larmes ne terniront pas notre amour, nous nous marierons dans la gaieté et le soleil ! A ces drames, il n'y a pas de cause surnaturelle, il n'y a qu'une cause parfaitement naturelle, exclusivement physique, et nous la dénichons !

— Vous avez raison... notre devoir, d'abord... Hélas ! à quoi puis-je servir ?

— Installez-vous, dès aujourd'hui, chez mon père. Surveillez la maison, surveillez la cuisinière et la femme de chambre, surveillez les personnes qui entrent et celles qui sortent, surveillez tout et tous. Que mon père ne boive et mange que ce que vous-même lui présenterez de vos mains, qu'il ne s'habille que des vêtements que vous aurez visités. Depuis la mort de ma pauvre mère, c'est la femme de chambre qui dirige notre intérieur ; c'est vous, dorénavant, qui le mènerez. Pendant que vous demeurerez chez nous, moi, je poursuivrai mes recherches dehors, j'en finirai avec le concierge du palais de justice, je me lancerai sur certaines pistes.

— J'accepte bien volontiers. Mon absence ne privera guère papa...

— Alors, en route ! Encore une fois, nous n'avons pas de temps à perdre !

Ils se levèrent, non sans oublier qu'ils étaient fiancés, c'est-à-dire qu'ils s'aimaient, c'est-à-dire qu'il leur fallait... s'embrasser...

Le soir même, M. Mortier y ayant consenti, la jeune fille s'installait chez lui, au grand émoi des deux bonnes qui, déjà, parlaient de rendre leurs tabliers, mais qui, bientôt, apprécieraient sa douceur et son tact, et, même, lui furent reconnaissantes de ce qu'elle faisait pour leur patron.

... André avait appris que le concierge ne détestait pas les petits verres, qu'il en usait et abusait.

— Un homme qui se grise, pensait-il, est un homme perdu ; il ne peut conserver un secret.

Il pénétra dans la loge, se présentant :

— Je suis André Mortier, le fils du président, et je voudrais vous parler. Mais, pas ici — les murs ont des oreilles. Allons dans un café.

— Je vous suis. Tenez, allons en face, les consommations sont bonnes, et l'on y est tranquille.

Ils y allèrent.

— Que prenez-vous ! demanda le jeune homme.

— Du marc.

— C'est vrai, vous aimez le marc ! et c'est la liqueur que vous offrez aux présidents, le jour de leur mort !

— Ah ! vous savez ça ? répondit l'autre, nullement embarrassé, sur un ton fort naturel.

— L'on dit, même, que c'est dans ce marc que vous versez le poison fatal !

Le concierge bondit, se dressant, rouge d'indignation, hurlant :

— Qui dit ça ? qui dit ça ? si je le connaissais ! il passerait un mauvais moment ! Alors, ce n'est pas assez de vivre dans la misère, de recevoir quelques francs pour tout salaire, il faut, encore, qu'on vous traite d'assassin ! Ah ! les canailles !

La conviction d'André était faite : le concierge innocent !

Il le calma de son mieux, et le quitta, après lui avoir glissé un billet de vingt francs.

V

AUTRES SOUPÇONS

ANDRÉ revint un peu découragé chez lui, et raconta à Alice pourquoi il devait abandonner cette piste.

— Et je n'en vois pas d'autre... ajouta-t-il, tristement.

— Votre père, lui annonça-t-elle, est en train de recevoir une députation du tribunal : ils sont une dizaine, juges, substituts, avocats.

— Ils viennent, sans doute, le supplier de siéger, lundi, dans une autre chambre. Il n'y consentira jamais !

Le président Mortier, en effet, debout dans son cabinet, ne voulait pas se rendre aux excellentes raisons qu'on lui exposait :

— Non, messieurs, je ne siégerai pas dans une autre chambre ! Le ministre de la Justice, dites-vous, vient d'en télégraphier l'ordre : et depuis quand le ministre de la Justice peut-il donner des ordres à un magistrat ? depuis quand les magistrats relèvent-ils d'autre chose que de leur conscience ? Singulière mentalité, en vérité ! Demain, il nous dictera nos arrêts ! Messieurs, que j'obéis au ministre : que dira-t-on de moi ? Il a peur ! Un président de tribunal redouterait des bandits ténébreux, il s'inclinerait devant leur puissance occulte ! Allons donc ! ce serait la fin de la justice ! Lundi, je siégerai

dans la chambre et dans le fauteuil où ont siégé mes six malheureux prédécesseurs, j'y suis fermement résolu, et je sais, messieurs, qu'en votre conscience vous m'approuvez !

Tous laissèrent échapper un murmure d'admiration, quelques-uns, néanmoins, continuèrent de penser que c'était là une sorte de bravade parfaitement inutile, et se retirèrent, silencieusement.

... Le lendemain, pendant le déjeuner, André se montra préoccupé. Le repas terminé, il dit à la jeune fille :

— Je suis une nouvelle piste. Une personne qui a vu les six présidents, une demi-heure avant l'audience. Le greffier du tribunal ! oui : le greffier du tribunal ! Encore un qui se trouve dans la misère, qui reçoit des appointements insignifiants, et qui, malgré ses demandes répétées, n'a jamais pu obtenir une gratification. Par-dessus le marché, un homme, paraît-il, louche et hypocrite. J'ai pu établir qu'il s'était rendu, le jour des audiences fatales, chez les six présidents, pendant leur déjeuner, et avait remis à chacun un petit paquet contenant... probablement des gâteaux ou des fruits empoisonnés.

— Songez que les présidents en auraient offert à leurs femmes et à leurs enfants, que ceux-ci auraient dû périr, aussi !

— Evidemment... Je me suis déjà fait cette réflexion. Mais il devient de plus en plus difficile d'obtenir des renseignements : les gens se dérobent, pris d'une peur mystérieuse, redoutant la vengeance anonyme de celui qui frappe dans l'ombre. A la vérité, la terreur recommence à l'approche du... jour fatal. Le danger éloigné, l'on bavarde ; quand il revient, l'on se tait.

— Quel intérêt le greffier aurait-il retiré de ses crimes ?

— Pas grand'chose. Il est d'usage, au tribunal de notre ville, de remettre une somme de cinq cents francs au greffier chaque fois qu'un nouveau président entre en fonction.

— On ne tue pas un homme pour cinq cents francs !

— Six fois cinq cents francs, cela fait, déjà, trois mille francs !

— N'oubliez pas qu'on a fait l'autopsie des six présidents, et que, s'il y avait eu poison, on l'aurait retrouvé !

— Les chimistes ne sont pas infaillibles ! D'ailleurs, au point où nous en sommes, il nous faut compter avec l'hypothèse d'un poison qu'ils ne connaîtraient pas, ou dont ils ne pourraient relever les traces. Croyant tout connaître, les médecins ne recherchent que ce qui leur est familier. Au reste, peu m'importe la drogue, si j'en pince le porteur ! En attendant, je veux voir ce greffier, j'irai chez lui, ce soir, sous un prétexte quelconque. Et vous, vous n'avez aperçu rien d'anormal ?

— Absolument rien. Et je puis vous assurer que la femme de chambre et la cuisinière sont absolument dévouées à votre père.

— Continuez de veiller. Et que lundi, malgré la confiance que les deux bonnes vous inspirent, mon père ne mange que ce que vous aurez préparé !

Après le dîner, il se rendit chez le greffier, et le trouva dans un petit logement, où une femme, vêtue d'un mauvais peignoir, lavait la vaisselle, et des enfants, presque en loques, se disputaient. Immédiatement, avec stupefaction, il vit, sur un fourneau, des cornues, des fioles, des flacons contenant des liquides inquiétants, des creusets, des balances, des mortiers ! Que pouvait faire de cet arsenal de chimie un greffier ! André touchait-il à la solution ?

S'étant présenté, il continua :

— C'est lundi, vous le savez, que mon père doit siéger, pour la première fois, comme président. Et je viens vous demander — à vous, comme à tout le monde — si vous ne voyez pas pour lui une possibilité d'échapper au drame.

— J'ai beaucoup réfléchi, à ces morts mystérieuses, et je n'y comprends rien...

— Et, pourtant, je vois que vous vous occupez de chimie...

— Ah! vous faites bien d'en parler! hurla sa femme, d'une voix de crécelle. Dès qu'il touche dix sous, c'est pour acheter des poudres et des drogues — de quoi empoisonner le quartier! Nous n'avons seulement pas de pain! Il nous ruine, et il nous asphyxie! Demandez-lui donc ce qu'il fabrique! ça vous amusera! Maintenant, vous n'êtes pas forcé de le croire!

— Que fabriquez-vous donc?

Cette fois, le greffier rougit, et apparut visiblement embarrassé. Il bafouilla, enfin :

— Oh! une bêtise! une folie, je sais! mais, j'ai confiance, je suis sûr de la réussite! On se moque de moi, aujourd'hui; bientôt, l'on ne saura comment me remercier, quand je serai... millionnaire! archimillionnaire!

— Voilà! dit la femme. Il répète ça toute la journée! N'est-ce pas malheureux! Et, pendant ce temps-là, rien à se mettre sous la dent, l'argent s'en va en fumée!

— Patience! J'ai, déjà, confectionné le soufre philosophique et le mercure philosophique; il ne me reste qu'à obtenir le sel philosophique, et j'aurai la pierre philosophale, laquelle convertit le plomb en argent et en or!

André le regardait fixement: il paraissait parler sincèrement. Mais, ses paroles dénonçaient une telle extravagance... Au reste, il ne s'arrêta plus, perdu dans sa chimère, illuminé, expliquant que le fer se change, naturellement, en plomb, le plomb en cuivre, le cuivre en mercure, le mercure en argent, l'argent en or, que, grâce à l'athanor ou fourneau philosophique, on arrivait, artificiellement, au même résultat...

Le jeune homme s'en alla, pensant :

— Cet homme joue merveilleusement la comédie, il faut le surveiller étroitement! Il devrait chercher un prétexte moins idiot que la pierre philosophale!

VI

L'HONNEUR ET LE DEVOIR

Le président, son fils et Alice passèrent un dimanche horriblement triste — qui ressembla à une veillée mortuaire. Pendant le déjeuner, chacun, à son tour, essaya de faire aller la conversation; les rires sonnaient faux, et de longs silences, glacés, coupaient les phrases. Ils mangeaient à peine. André, seul, buvait un peu plus que d'habitude, pour se donner du courage.

Le repas terminé, le magistrat leur dit amicalement au revoir, et s'enferma dans son cabinet.

Cet homme, qui allait mourir le lendemain, n'était nullement ému, il ne pensait qu'au devoir. Et, puisque mourir était le devoir, il mourrait sans hésitation, avec une certaine satisfaction, même. Un homme qui se sent la conscience tranquille ne regrette rien — il répétait, souvent, cet aphorisme. Il appartenait à cette vieille race de magistrats ignorant les intrigues, ne brigant ni les décorations ni l'avancement, ne connaissant ni parents ni amis quand ils siègent, le cou, matin et soir, immuablement cravaté de blanc. Egoïstes, évidem-

ment, prisonniers qu'ils sont du code qui leur interdit la pitié, les éloigne de toute considération de famille ou d'amitié, qui ne laisse dans leur cœur qu'une neutralité impartiale, mais, aussi, caractères d'une beauté cornélienne, malheureusement trop rares à notre époque de mercantilisme.

Il se promena de long en large dans son cabinet, réfléchissant.

— Commençons par l'étude du dossier, murmura-t-il.

Et, avec un calme extraordinaire, une liberté d'esprit incroyable, il s'assit devant son bureau, développa un volumineux dossier, celui de l'affaire qu'il devait juger le lendemain, et le compulsait minutieusement, n'omettant aucune pièce, désireux de le posséder pleinement pour saisir les finesses de l'argumentation des avocats qui joueraient devant lui. Il prenait des notes lorsque certains points lui apparaissaient particulièrement intéressants, ou marquait des croix en marge, se réservant de demander des explications. Il pesa le pour et le contre, se défendant, souvent, d'un mouvement de sympathie pour tel motif, s'acharnant à demeurer froid.

Cela le mena jusqu'au dîner, plutôt jusqu'au moment où André vint frapper à sa porte, lui annonçant que sept heures sonnaient. Il descendit dans la salle à manger, toujours très calme, la voix nette.

— Je n'ai pas perdu mon temps, fit-il, j'ai approfondi le dossier qui doit se plaider demain. Beau procès, ma foi! Joli controverse que les avocats mènent fort savamment. Ils m'ont obligé à consulter mon Dalloz une dizaine de fois! J'attends le substitut! S'il croit qu'il pourra se lancer dans une de ces éloquentes improvisations qu'admirent les élégantes habituées! Je l'entends d'ici, le malheureux: «A huitaine, s'il vous plaît, monsieur le président, pour mes conclusions!»

— De quoi s'agit-il? interrogea le jeune homme.

— Chut!... Secret professionnel!

— Bah! je le saurai demain!

— Tu viendras donc à l'audience?

Le président, absorbé par le procès, ne pensait pas à la mort qui le guettait!

Le dîner passa assez rapidement, chacun s'efforçant d'entretenir la conversation sur cette justice qui le passionnait tant. Quand il fut terminé, M. Mortier se leva, embrassa tendrement les fiancés, disant :

— Je vous souhaite une bonne nuit, dormez tranquilles.

Et il les quitta, les laissant stupéfiés de son sang-froid.

Il rentra dans son cabinet, s'enferma à clef. Il avait décidé de fouiller ses meubles, de lire papier par papier, lettre par lettre, de brûler ce qui n'intéressait pas directement son fils. Toute sa vie! tous ses souvenirs! tous ses parents! tous ses amis.

Dans ce meuble, les lettres et papiers d'affaires, accumulés à l'occasion de ses fonctions, notes relatives à certains points de droit, commentaires de certains articles du code, articles de journaux de droit, correspondance professionnelle avec des magistrats et des avocats, circulaires ministérielles, numéros de l'Officiel. Il en déchira beaucoup, fit du reste un paquet qu'il ficela, et sur lequel il écrivit, en gros caractères: *Pour mon successeur*. Il y joignit deux dossiers qui traînaient sur son bureau.

Puis, il se dirigea vers un secrétaire du plus pur Empire, et le considéra religieusement: ce meuble renfermait sa vie intime, c'était un peu son âme, son cœur. Il l'ouvrit respectueusement, presque craintive-



EXPOSEZ-VOUS au bienfaisant soleil, mais faites en sorte que ses brûlants rayons ne détériorent pas l'apparence de votre chevelure. Car le chaud soleil d'été peut brûler vos cheveux — les rendre secs et cassants — leur donner un aspect d'inélégante sécheresse.

Le Soleil d'Eté et l'Eau peuvent Endommager votre Chevelure



EMPLOYEZ VITALIS

et faites le fameux "Exercice 60-Secondes"



50 Secondes pour la Friction — Vous sentez ce stimulant "picotement" alors que la circulation du cuir chevelu se ravive — la sécrétion des huiles nécessaires s'améliore. La chevelure est avantagée.



10 Secondes pour le Brosage — Vos cheveux restent propres et en place — acquièrent un lustre mais n'ont aucun indice de cet air "plaqué" dont on se moque.



Une douche rafraîchissante après vos exercices vous fait voir la vie "en rose". Mais l'eau abondante chasse les huiles du cuir chevelu — rend vos cheveux sans lustre et sans vie. Alors, employez Vitalis et faites le fameux "Exercice 60-Secondes". Votre chevelure a besoin de ce précieux apport pour contrecarrer les effets dommageables du soleil et de l'eau cet été.



Où que vous alliez et quoique vous fassiez cet été — ayez une chevelure bien entretenue — ce genre de chevelure qui constitue un atout dans votre apparence. Faites de Vitalis et de l'"Exercice 60-Secondes" une routine habituelle. Voyez comment il conservera vos cheveux propres et beaux — un avantage pour vous à chaque occasion cet été! Procurez-vous Vitalis aujourd'hui même!

Vitalis est un Produit de Bristol-Myers — Fabrication canadienne

EMPLOYEZ VITALIS ET FAITES L'"EXERCICE 60-SECONDES"

Faites-la Chez Vous

Délicieuse Crème glacée domestique — "Freezing Mix Junket" avec lait et crème — pas de brasage.



FREEZING MIX "JUNKET"
MARQUE DE FABRIQUE
VANILLINE • CHOCOLAT • ÉRABLE
FRAISE

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants:

Le Samedi La Revue Populaire Le Film

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

LA REVUE POPULAIRE

VOUS aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens. PROFITEZ de notre abonnement spécial :

En Août :

L'AMOUR BALANCE

par

Concordia Merrel

\$2.00 pour 2 ans

(24 numéros)

Au lieu de \$1.50 par année.

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, Limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P.Q.

Ci-joint veuillez trouver \$2 pour un abonnement de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE (Pour le Canada seulement).

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

Mes Recettes de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

HORS-O'ŒUVRE VARIES

Oeufs durs farcis : — Faire cuire 3 œufs durs, les séparer en deux, retirer le jaune, l'écraser finement, l'assaisonner avec un peu de moutarde, du sel et du poivre et remplir de nouveau. Ces œufs pourront être joliment découpés.

Carottes au fromage et au piment : — Trancher bien minces des carottes en rouelles, beurrer de fromage à la crème auquel on aura mêlé un peu d'échalotes hachées, et garnir d'une petite touche de piment rouge.

Rouleaux au céleri : — Tailler très mince du saucisson, badigeonner légèrement de moutarde et enrouler autour d'un petit cornichon de deux pouces et demi de longueur.

Canapé aux tomates : — Couvrir une mince rondelle de pain rôti de pâte de sardines. Y placer au-dessus une rondelle de tomate de même dimension, saupoudrer de fromage râpé et faire griller au four.

Laitue farcie : — Fouetter un quart de tasse de crème, ajouter 1 cuillerée à table d'olives hachées finement et 1 cuillerée à thé de jus de citron. Y incorporer 1 cuillerée à table de persil haché finement, déposer sur petites feuilles de laitue ou d'endive. Servir très froid.

GIGOT D'AGNEAU ROTI

Essuyer soigneusement la viande et la saupoudrer légèrement de farine. Couper une gousse d'ail en minces filets, faire quelques incisions dans le gigot et y insérer l'ail. Mettre sur un gril dans une lèche-frite, saler et saupoudrer 1 cuillerée à thé de sucre au fond. Faire cuire au four de 300° F. trois heures. Une heure avant la fin de la cuisson, ajouter 1 tasse d'eau chaude, quelques tranches de carottes et d'oignon, des feuilles de céleri, si l'on en a, et continuer la cuisson. On pourra également mettre dans la lèche-frite des pommes de terre préalablement cuites dans leur pelure et épluchées pour les faire dorer.

CAROTTES GLACEES AUX PETITS POIS

Prendre des grosses carottes et les tailler en tronçons de trois pouces. Les faire cuire jusqu'à ce qu'elles soient tendres, mais bien fermes, dans l'eau bouillante salée. Les séparer en deux sur la longueur et les creuser, c'est-à-dire enlever le cœur. Remplir de petits pois verts sautés au beurre.

SHORT-CAKE AUX POMMES

Defaire en crème un quart de tasse de végétaline. Y ajouter une demi-tasse de sucre et brasser pour obtenir un mélange qui soit bien crémeux. Ajouter un œuf et bien battre. Tamiser de la farine et en mesurer une tasse et demie. Ajouter deux cuillerées et demie de poudre à pâte, un quart de cuillerée à thé de sel et tamiser de nouveau. Ajouter au premier mélange alternant avec une demi-tasse de lait. Aromatiser avec une cuillerée à thé de vanille. Verser la pâte dans deux assiettes à gâteaux beurrées et cuire à 375° F. 20 à 25 minutes. Démouler, refroidir et garnir de beurre de pommes.

BEURRE DE POMMES

Laver et couper en morceaux 8 à 10 pommes. Cuire avec une demi-tasse d'eau jusqu'à ce que tendres. Passer en purée. Remettre sur le feu avec une demi-tasse de sucre et cuire jusqu'à ce que ce soit épais. Laisser refroidir, et mettre entre le gâteau. Garnir le dessus de crème fouettée et de beurre de pommes.

CHOWDER AUX TOMATES

Mettre dans une casserole 2 cuillerées à table de végétaline et y faire bouillir un oignon finement haché. Ajouter 1 boîte de tomates, 1 pinte d'eau chaude, 1 tasse de pois verts, 1 tasse de fèves en gousse coupées en bouts d'un pouce puis 1 tasse de pommes de terre coupées en cubes. Faire bouillir le tout une demi-heure et servir bien chaud.

CROQUETTES DE LEGUMINEUSES

Ecraser en purée 2 tasses de fèves cuites. Bien mêler avec 1 oignon moyen haché très finement, sel et poivre. Etendre à l'épaisseur d'un demi-pouce dans une lèche-frite beurrée et laisser reposer au froid. Couper en carrés, passer dans un œuf battu avec 1 cuillerée à table de lait dans de la fine chapelure et faire cuire à la poêle dans de la graisse bien chaude ou dans la grande friture à 375° F. Servir avec une sauce persillade.

SAUCE PERSILLADE

Mettre fondre dans une casserole 2 cuillerées à table de beurre, y ajouter 3 cuillerées à table de farine, brasser pour obtenir un mélange crémeux, puis délayer avec une tasse et demie de lait, et laisser cuire en brassant jusqu'à ce que la sauce soit bien lisse. Saler, poivrer et y incorporer 2 cuillerées à table de persil frais et 1 cuillerée à table d'échalotes finement hachées.



Pour la SAVEUR, la MOUTARDE l'emporte toujours!

Vous êtes fière du petit pot de moutarde que vous préparez vous-même pour votre table. Car une saveur agréable plaît, et la Moutarde est savoureuse — elle a une saveur piquante et relevée qui rehausse n'importe quelle viande — chaude ou froide — et sa belle couleur dorée est appétissante. Les sandwiches aussi sont plus alléchants quand on y ajoute ce condiment piquant que n'importe qui peut faire en un instant avec la Moutarde Keen bien connue. En vente chez tous les épiciers.



Délaissez peu à peu à l'eau FROIDE jusqu'à consistance de crème très épaisse, en remuant bien et en écrasant les grumeaux. C'est simple! Facile! Délicieux!

F3575



FAITE AVEC DE LA GRAINE DE MOUTARDE PURE

lorsque le tocsin t'a appelé sous les armes? as-tu déserté, lorsque tu as entendu le canon? qu'aurais-tu pensé de moi, si, à ce moment, je t'avais demandé: « André, abandonne ton poste! » Si un autre que moi te l'avait demandé, tu l'aurais giflé! Ne pas siéger serait me déshonorer, te déshonorer, nous forcer de quitter la ville, de nous réfugier très loin. Mes six prédécesseurs ont accompli leur tâche jusqu'au bout, j'accomplirai la mienne.

« Ce qui m'irrite, surtout, c'est la pensée que j'aurais l'air de craindre l'inexplicable, l'inconnu, comme un bébé, comme une vieille commère! La justice plane sur la superstition, les peurs mondaines, les émois terrestres; elle ne reconnaît que ce que la science officielle lui désigne, elle ne s'occupe pas des histoires de sorciers et de bonnes femmes, la justice domine tout et tous. Ce mystère qui effraie tant m'attire, au contraire! Ainsi qu'au monstre de l'antiquité, il lui faut des victimes, mais il sera percé! Il faudra sept, huit, neuf présidents, mais l'un, enfin, en triomphera!

« Eh! quoi! placerez-vous l'amour de la famille, amour matériel, au-dessus de la justice, ce principe spirituel, divin, sur lequel repose la patrie française? Pleurez-vous votre père qui sera tombé pour le droit? Vous devrez simplement en éprouver de la fierté, et donner sa vie en exemple à vos enfants. André n'a pas voulu être magistrat; si vous avez un fils, qu'il le soit. Les carrières de la magistrature et de l'armée sont les plus belles, les plus nobles.

« Et, maintenant, embrassez-moi et allons déjeuner! Il est onze heures, il ne s'agit pas de me mettre en retard! »

VII

LE SEPTIÈME PRÉSIDENT

ALICE ne s'assit pas, servant elle-même au président ce qu'elle-même avait préparé.

— Vous êtes une merveilleuse cuisinière, lui déclarait celui-là à chaque plat, et vous voyez que je fais honneur à vos confections!

Il mangeait, en effet, de bon appétit, cependant qu'André, de plus en plus nerveux, se contentait de le regarder.

— Monsieur, annonça la femme de chambre, c'est le greffier du tribunal qui voudrait parler à Monsieur. Il dit qu'il a un petit paquet à lui remettre.

— Je vais le recevoir! s'écria André.

— Pourquoi? Qu'il entre! ordonna le président.

Le greffier se présenta, tenant, en effet, un petit paquet, sur lequel le jeune homme était fermement résolu à se précipiter au cas où il aurait contenu des gâteaux ou des fruits, et qu'il ne quitta pas des yeux.

— Quel bon vent vous amène? interrogea M. Mortier.

— Alors, monsieur le président, vous êtes décidé à siéger?

— Certes, mon brave!

— Eh bien! je viens vous apporter la clef du pupitre présidentiel: c'est une vieille coutume, toujours en usage à notre tribunal.

Disant cela, il tendait le paquet. André le lui arracha des mains, et l'ouvrit: il ne contenait qu'une clef, une petite clef. Il la retourna dans tous les sens, tant que l'autre finit par dire, en souriant:

— Oh! vous savez, elle n'est pas truquée!

— Les vieilles coutumes sont charmantes, et vous avez raison de les perpétuer. Prenez un verre et trinquons: trinquer est aussi une vieille coutume française!

UN RAYON INVISIBLE

(Suite de la page 16)

Le greffier leva son verre, but quelques gouttes, remercia, et s'en alla.

La dernière piste s'était envolée. Le président acheva tranquillement son café et, ayant consulté sa montre, déclara:

— C'est l'heure de partir!

Tous les trois s'apprêtèrent et quittèrent la maison. André, portant la serviette de son père, se tenait à sa gauche. Alice marchait à sa droite. Mais comme ils passaient devant la demeure du docteur Faustin, la jeune fille leur dit:

— Je vous demande la permission de vous abandonner cinq minutes, je vais prendre des nouvelles de papa.

Devant le palais de justice, la foule se pressait, se bousculait, assiégeant les grilles, qu'un service d'ordre défendait péniblement. Quand elle aperçut le président Mortier, elle s'écarta respectueusement, les hommes se découvrant, silencieusement, les femmes s'inclinant. Cela ressemblait au passage du condamné à mort... Des voix murmurèrent:

— Bravo!

Le président et son fils durent s'arrêter: des photographes et cinématographes leur barraient le chemin; M. Mortier les contenta de bonne grâce, et, même, il sourit et fit semblant de prononcer un discours.

— Je ne sais s'il « crâne », disait-on, mais, assurément, il n'a pas l'air d'avoir peur! il est admirable!

Il put enfin franchir la grille et pénétrer dans la loge du concierge, qui lui remit un monceau de lettres et télégrammes, et, soudain, rougit:

— Monsieur le président, bégaya-t-il, à cause de ce que m'a rapporté M. votre fils, je vous souhaite la bienvenue comme nouveau président, mais je vous la souhaite sans... rien vous offrir!

— Offrez! offrez! riposta André. Offrez à mon père un petit verre de votre fameux marc et vous m'en offrirez un aussi!

Ils burent et, non sans peine, le président et son fils atteignirent l'escalier menant à la salle d'audience et au cabinet précédent celle-ci.

Jamais cette salle n'avait regorgé d'un monde semblable, d'une assistance aussi tassée, aussi énervée, aussi inconvenante: désœuvrés, journalistes, reporters, médecins, chimistes, savants, demi-mondaines, femmes et hommes de toutes les conditions, attirés par une curiosité malsaine, par la perspective du danger, par le voisinage de la mort, comme par une course de taureaux ou un exercice acrobatique périlleux. Les bas instincts de notre triste humanité qui redoute la souffrance pour elle-même, mais en aime le spectacle! Certains, malgré la solennité du lieu, ne craignaient pas d'engager des paris.

« Mourra! mourra pas! »

Il n'était plus question de justice ni de procès, il ne s'agissait plus que d'une sorte de duel qui s'engageait dans des conditions mal définies; il s'agissait, uniquement, d'assister à la mort d'un homme sans défense! Ajoutez une collection d'inspecteurs de la Sûreté dévisageant et surveillant chacun. Au reste, tous se méfiaient, s'entre-regardaient discrètement: le voisin n'était-il pas le coupable? il avait l'air méchant, hypocrite: une tête d'assassin!

Les femmes, surtout, se montraient terribles de cruauté.

— Mon cœur bat comme à un beau drame! dit l'une, à haute voix.

— L'audience ne commencera donc pas? quelle heure est-il? midi moins

cinq minutes! que c'est long! C'est égal, nous avons eu de la chance de trouver deux places! et si près du tribunal! nous verrons tout!

— Moi, j'ai ma lorgnette et je vous réponds que je ne le quitterai pas des yeux, j'aperçois la plus petite contraction du visage.

Passant par la petite porte réservée aux magistrats et aux avocats, André vint s'installer au premier rang. Presque au même instant, passée par le même chemin, Alice venait le rejoindre. Il lui trouva un sourire singulier et allait l'interroger, quand la porte du fond s'ouvrit et l'huissier annonça, gravement:

— Le tribunal!

Tous se levèrent. Le président Mortier, suivi de ses assesseurs et du substitut, se dirigeait vers son fauteuil et s'asseyait tranquillement.

— L'audience est ouverte! déclara-t-il. Greffier, appelez les rôles!

L'assistance n'en revenait pas. L'assistance était... déçue! elle aurait voulu le voir livide, grelottant, défilé!

Le greffier avait terminé l'appel des causes.

— Seule, la première affaire retenue! prononça le président. Les autres, à huitaine!

Immédiatement, les deux avocats de la cause retenue occupèrent leurs places et le plaignant, debout, commença sa plaidoirie, se lançant dans des considérations juridiques fort subtiles, qui obligèrent les juges et le substitut à fouiller leurs énormes codes. Le président semblait prendre grand intérêt à le suivre dans son argumentation si serrée; à plusieurs reprises, il l'interrompit, discutant l'interprétation de certains articles. Ce fut ainsi jusqu'à deux heures et demie, heure de la suspension d'audience.

Toujours très calme, très naturel, le président, suivi des autres magistrats, se retira dans leur cabinet.

Les nerfs pouvaient enfin se détendre! la première partie du drame était achevée! Les langues s'en payèrent.

— Il est admirable! il paraît complètement ignorer son sort! quel mépris pour la mort qui le guette! quel empire sur lui-même!

— Oui! c'est un as! Mais, après tout, jusqu'à maintenant, il n'avait rien à redouter: le danger ne s'élevait qu'à trois heures.

— Evidemment... seulement l'appréhension de ce danger suffirait à en abattre d'autres! La pensée que l'on n'a plus que quelques heures à vivre...

Enfin, un timbre électrique retentit, la porte du fond s'ouvrit, l'huissier annonça le tribunal; celui-ci entra et s'installa.

Trois heures sonnèrent à l'horloge de la cathédrale.

— Maître, dit à l'avocat le président, d'une voix parfaitement assurée, vous avez la parole.

Sans pudeur, les femmes braquèrent leurs lorgnettes. Les cœurs battaient à grands coups. Dans la salle, un profond silence régnait, dans lequel éclataient les paroles de l'avocat. Une dame bégaya:

— Je sens que je vais avoir une attaque de nerfs.

Au même instant, elle tomba à la renverse; on l'emporta.

Comme avant la suspension d'audience, le président écoutait attentivement la plaidoirie, prenant des notes, consultant le code. Il n'était pas de ces juges qui dorment en rédi-

geant leur correspondance personnelle pendant qu'on s'adresse à eux.

Les femmes le fixaient de plus en plus hardiment, échangeant leurs impressions à voix basse, tremblante.

— Pas un muscle de son visage ne tressaille... il ne pâlit pas...

— C'est incroyable! Ah! il me semble qu'il vient de laisser échapper une légère grimace de douleur!

— Vous vous trompez! il n'a pas bougé!

Trois heures cinq... trois heures dix... trois heures quinze...

— Cette fois, il a sursauté, j'en suis sûre!

— Vous rêvez, ma chère, c'est de l'hallucination!

Trois heures trente... L'avocat continuait sa plaidoirie et le président continuait de l'écouter attentivement. Au premier rang, André, livide, fermait les yeux pour ne pas voir, ou les baissait, regardant le parquet. Alice contemplait M. Mortier avec une froideur et une indifférence qui étonnaient et indignaient son fiancé: ne partageait-elle pas son émotion, ou ce flegme apparent ne serait-il que d'un effort surhumain?

Trois heures quarante-cinq... Quatre heures... Rien... Les hommes respirèrent plus librement, les femmes s'éventèrent moins fébrilement... Quatre heures quinze...

— C'est fini, murmura quelqu'un: lui ne sera pas touché. L'assassin a eu peur, il s'est enfin arrêté.

Quatre heures et demie... Maintenant, un léger bourdonnement d'impatience s'élevait dans la salle, que le président dut apaiser paternellement, en frappant sur le bureau avec un couteau à papier. Au reste, l'avocat terminait sa plaidoirie, et, bientôt, le magistrat annonçait:

— A huitaine pour l'autre plaidoirie! L'audience est levée!

Il y eut un « ouf! » général de soulagement, et la foule se leva et s'écoula bruyamment, tandis que, dans son cabinet envahi, M. Mortier ne savait à qui serrer la main. A peine avait-il pu embrasser son fils et Alice.

Dehors, ce fut une formidable ovation, les gens criant:

« Vive le président Mortier! », voulant le toucher, le féliciter, lui barrant le passage. Des photographes lui demandaient encore un instant de pose et, bien que pressé de goûter un repos largement gagné, il le leur accordait volontiers. Des reporters l'interviewaient, réclamant ses impressions d'audience, lui infligeant des questions stupides. Et, déjà, dans la rue, les camelots hurlaient des journaux portant, en énorme manchette, ces mots:

L'audience s'est bien passée!

VIII

LE RAYON FATAL

LE président achevait de dîner gaiement, en compagnie de son fils, quand Alice entra, baissant la tête, tremblante, livide, bégayant:

— Monsieur le président, excusez-moi, je voudrais vous parler...

— Qu'y a-t-il, mon enfant? pourquoi cet air triste? que vous est-il arrivé? êtes-vous malade? J'aurais, je l'avoue, aimé à vous voir plus joyeuse, ce soir. Et pourquoi m'appelez-vous « monsieur le président », au lieu de « mon père », ainsi que vous en avez l'habitude?

— C'est... au magistrat seul que je m'adresse, c'est à lui que je viens demander la grâce de l'être qui m'est le plus cher au monde, celle de mon père!

— La grâce de votre père? Calmez-vous, asseyez-vous, l'émotion vous a troublée, vous avez tenu à

assister à cette pénible audience, c'était au-dessus de vos forces!

— Non, monsieur le président, je suis, hélas! très calme et vous supplie de m'écouter...

Il fit un geste d'acquiescement. Alors, elle, d'une voix basse, sourde, se confessa :

— Aujourd'hui, après le déjeuner, comme nous sortions de chez vous, une idée épouvantable traversa mon cerveau. Je me rappelai la haine mortelle que mon père portait à tous les magistrats, depuis la perte de son procès; je me rappelai plusieurs menaces qu'il avait proférées contre eux. Pourtant, je ne pouvais prendre au sérieux une telle pensée : mon père! papa! Cela me tracassa à un tel point que je vous quittai, presque subitement, mais je n'y tenais plus! et, à cet instant, rien n'aurait pu m'arrêter, un génie mystérieux me poussait irrésistiblement.

« Vous connaissez la situation de notre maison : elle est mitoyenne avec le palais de justice. Mais il était une chose à laquelle je n'avais jamais réfléchi : le laboratoire de papa se trouve, exactement, à la hauteur de la fameuse salle d'audience, et n'en est séparé que par l'épaisseur d'un mur assez mince; il n'est séparé du dossier du fauteuil présidentiel que d'un mètre! Encore une fois, je n'avais jamais songé à cela, et, à cette minute, le plan des lieux m'apparaissait, devant les yeux, très net, comme dessiné par un architecte.

« J'ouvris la porte de la rue sans faire de bruit, et, le cœur battant à grands coups, je montai silencieusement l'étagère. Je prêtai l'oreille : aucun bruit, sauf celui d'une sorte de ronflement, une machine électrique en action! La porte du laboratoire était entr'ouverte... papa ne m'attendait pas! Au reste, si elle avait été fermée, j'étais décidée à courir au tribunal et à vous prévenir. Doucement, doucement, je la poussai, et je regardai : dans le fond, c'est-à-dire du côté du mur du palais de justice, une énorme ampoule de rayons X brillait d'un éclat lunaire, et mon père, les yeux protégés par de grosses lunettes entourées de cuir, s'exerçait, à l'aide d'un énorme réflecteur de plomb, à les projeter dans cette direction.

« J'entrai, criant :

« — Papa, que fais-tu ?

« Lui se retourna, furieux, effrayant, les joues pâles de colère, les yeux farouches, la bouche écumant, le corps tremblant.

« — Qui t'a permis d'entrer ? hurla-t-il, d'une voix terrible. Sors ! je te l'ordonne ! je te chasse !

« — Papa, papa, que fais-tu ?

« — Sors !

« — Non ! je t'empêcherai de commettre un nouveau crime ! je sauverai le président Mortier !

« A ces mots, il bondit sur moi, je n'eus que le temps de me jeter de côté. Son visage n'avait plus rien d'humain : papa était fou !

« — Toi, ma fille, tu viens m'espionner ! tu vas me dénoncer ! je te tuerais aussi !

« De nouveau, il s'élança sur moi, réussissant, cette fois, à me saisir le cou, voulant, sans doute, m'étrangler ! Je pus encore crier :

« — Assassin !

« Subitement, il m'abandonna, murmurant :

« — Elle m'appelle assassin !...

« Déjà, il revenait à l'ampoule et reprenait le réflecteur. Le malheureux, poursuivant son idée, avait oublié ma présence ! Je m'emparai d'un marteau qui traînait, et, de toutes mes forces, j'en assénai un coup sur le commutateur. Un éclair aveuglant déchira la pièce, un tourbillon de fumée s'éleva, des flammes lèchèrent les murs : j'avais détermi-

né un court-circuit et provoqué un commencement d'incendie.

« Mais, monsieur le président, vous étiez sauvé ! les appareils ne fonctionnaient plus !

Alice se tut, sanglotant, tombant à genoux, joignant les mains. Le président la releva paternellement, disant :

— Je vous dois la vie, mon enfant, et la justice vous doit la fin de cet horrible cauchemar. Quoi qu'il vous en coûtât, vous avez accompli votre devoir, je vous en félicite !

— Hélas !... murmura la jeune fille, j'aurais pu l'accomplir sans dénoncer mon père...

— Ne regrettez rien : le docteur Faustin ne possède plus sa raison. Il importe de le conduire, le plus tôt possible, dans une maison de santé,

où des soins intelligents le guériront, peut-être. Cette solution permettra, en outre, de l'arracher à la justice, devant laquelle il ne sera plus responsable. Grâce à sa fortune, on pourra le mener dans une clinique où il jouira du confort voulu. Soyez donc rassurée.

— Pauvre papa... fou... enfermé...

André s'était levé et rapproché de sa fiancée; il lui prit doucement la main, murmurant :

— Alice, votre père guérira, et, bientôt, rien ne troublera notre bonheur. L'avenir nous sourit, sourions-lui.

— Oui, mes enfants, ne redoutez pas l'avenir : vous êtes la jeunesse et l'espérance, vous serez heureux !

RENÉ SCHWAEBLÉ

MON PREMIER BAL

(Suite de la page 9)

argentés chaussaient mes pieds et complétaient ma toilette.

On frappe à la porte !... Je crie : « Entrez ! »... C'est père qui vient jouir de sa surprise !

A peine a-t-il franchi le seuil de la porte de ma chambre, qu'il s'arrête. Ses yeux qui riaient en entrant, s'assombrissent et un nuage couvre son front.

« Père, m'écriai-je, petit père chéri, qu'y a-t-il ? »

Nous vivions trop l'un pour l'autre que je n'ais pas senti cette ombre qui, soudain, assombrissait son cher visage. Doucement, sans mot dire, il m'attira à lui, puis, m'éloignant un peu de lui pour me regarder de nouveau, il me dit tout bas : « C'est que, vois-tu, tu n'est plus toi, tu es Elle ! » « Elle », c'était maman, ma petite maman que je n'avais pas connue, et dont j'étais, paraît-il, le vivant portrait. Maman, partie en quelques jours par suite d'un refroidissement, maman, dont les années n'avaient pas effacé le souvenir dans le cœur de mon père. Nous en parlions si souvent qu'elle était demeurée vivante entre nous.

Je jetai mes bras autour du cou de celui à qui je devais tout, et bientôt je vis disparaître le nuage sur sa physiologie.

« Allons, allons, Mademoiselle, fit ce cher papa, laissez-moi vous admirer un peu ! Vous êtes ravissante, et je serai, ce soir, le plus envié des pères. »

Je ne tenais plus en place. J'enfilai mes longs gants blancs ; père jeta sur mes épaules une sortie de bal en fourrure, et nous voilà en route.

Je ne cessais de parler, je ne trouvais pas de mots pour exprimer ma gratitude et ma grande joie à mon cher compagnon, mais pour lui, mes yeux brillants, mon babillage étaient suffisants, et il jouissait de mon premier bal presque autant que moi-même.

Nous arrivâmes chez nos hôtes vers dix heures. Déjà la fête battait son plein, et les salons, brillamment illuminés, regorgeaient de monde. J'aurais voulu faire une entrée solennelle — je me l'étais bien promis — mais j'étais si émue que tout était brouillé devant mes yeux, lesquels, quoiqu'on les dise très grands, ne l'étaient pas encore assez ce soir-là pour tout voir en même temps.

J'entendis comme en rêve la voix de notre hôtesse qui disait à mon père : « Mon cher Claude, cette petite est trop jolie, je ne réponds plus de mes danseurs. » Et puis, au bras de mon père, je commençai à faire le tour du salon, mais je n'allai pas

bien loin — des jeunes gens, qui connaissaient papa, demandèrent à être présentés et sollicitèrent la faveur d'une danse. Avant que j'aie pu me reconnaître, toutes mes danses étaient réservées pour jusqu'à fort avant dans la nuit. Et je dansai, dansai, tournai, jusqu'à épuisement presque complet.

Mes cavaliers rivalisaient d'esprit et d'attentions et au cours de ce bal, je me plus à croire que j'en étais la reine. Parfois, je rencontrais les yeux de papa et nous échangeions un regard si plein de chaude tendresse que, par comparaison, des mots eussent semblés sans signification.

Que me racontèrent mes danseurs ? Quels compliments me firent-ils ? Que leur répondis-je ? Je ne sais plus ; je n'ai jamais dû le savoir ! Tout était trop nouveau, trop merveilleux pour moi !

Quelque part, à une malencontreuse horloge, trois heures sonnèrent. Je n'avais pas encore réalisé que les salons se vidaient peu à peu. Père s'approchant, s'excusa de m'enlever à si charmante compagnie mais que son devoir de père l'exigeait. Mes chevaliers — comme je me plaisais à les appeler — se recrièrent mais papa fut sans pitié. Je ne savais si je devais lui en vouloir ou l'en remercier, car dès ce moment, je ressentis toute la fatigue d'une soirée aussi mouvementée. Et pourtant je ne voulais pas rompre le charme et j'aurais voulu faire durer cette soirée indéfiniment.

Nous primes congé de nos hôtes, leur redisant tout le plaisir que nous avions goûté, et dans la voiture qui nous emportait, je me blottis près de papa. J'avais tant de choses à lui raconter ! Mais avant que j'aie pu dire un mot, il mit son doigt sur mes lèvres, appuya ma tête sur son épaule et docile, malgré mon désir de ne pas dormir, de faire revivre dans mon imagination tous les moments du bal, je fermai les yeux et le sommeil m'emporta sur son aile plus rapidement que la limousine qui nous ramenait « chez nous ».

Je me souviens vaguement que papa m'aida à descendre à l'arrivée à la maison et que la bonne m'aida à me dévêtir, mais tout cela reste imprécis. Je me mis au lit, j'essayai de me souvenir de ceux avec qui j'avais dansé, mais je ne pouvais réussir à placer un nom sur leurs figures, lesquelles peu à peu se brouillèrent, s'effacèrent, et je m'endormis pour de bon.

Mon premier bal était chose du passé.

JEHANNE DEGEN

Les Papiers à Mouches WILSON'S



TUENT REELLEMENT

Un papier tuera des mouches toute la journée et chaque jour pendant 2 ou 3 semaines. 3 papiers dans chaque paquet. Pas d'arrosage, de viscosité et de mauvaise odeur. En vente dans les Pharmacies, les Epicerie et les Magasins Généraux.

10 CENTS LE PAQUET
POURQUOI PAYER PLUS ?
The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

Rain King

LANCES
ajustables
BREVETÉES



POUR GAZONS
ou JARDINS

STATIONNAIRE
ou ROTATIF
JET FIN ou EPAIS

MODELÉS POUR
GRAND ou PETIT
ARROSAGE

En vente chez les principaux quincailliers.



Coupon d'abonnement

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

LES VIES BRISÉES

par **MARC MARIO**

La première pensée qui surgit dans l'esprit de Totor fut celle de suivre ce domestique et de se faire conduire ainsi à la villa habitée par Mlle de Chavanges ; et dans cette intention, il mit aussitôt les bouchées doubles et frappa en même temps pour appeler le garçon, tout en préparant sa monnaie pour le payer sans perdre de temps.

Mais malgré la hâte qu'il y mit, cette opération prit plus de temps qu'il en aurait fallu.

Le valet de chambre était déjà loin.

Totor le voyait presque à l'extrémité de l'avenue Jacqueminot, car il ne l'avait pas perdu de vue un seul instant.

Il conjecturait.

— Il ne peut aller loin par là, — se dit-il, — puisqu'il y a la gare au bout... Il doit plutôt habiter dans le haut du pays qu'au Bas-Meudon... Alors c'est qu'il va faire une commission, peut-être cherche-t-il quelque chose à la gare, et il ne va pas tarder à revenir.

Et il conclut :

— Eh bien ! je n'ai qu'à l'attendre là.

Et le jeune peintre, qui avait déjà envisagé avec quelque ennui la perspective de se passer de café, le condamna à l'instant même en se disant :

— J'ai bien le temps.

Puis, une réflexion lui vint, tandis qu'il additionnait son café d'un peu de cognac, en ayant soin de ne pas dépasser la marque tracée sur le flacon.

— Eh ! mais, j'y suis, — songea-t-il, ravi de son idée. — C'est aujourd'hui le quinze, la saint Propio, le jour du terme !... Le larbin de la bonne femme va tout simplement à l'agence qui est près de la gare pour payer le loyer.

Ce raisonnement judicieux était absolument exact.

Jules Rouland, — car Totor ne s'était pas trompé en le reconnaissant, — se rendait en effet chez l'agent de location de la rue de l'Arrivée pour retirer la quittance de loyer de sa patronne.

Mlle de Chavanges, toujours préoccupée de ne laisser personne pénétrer chez elle, n'attendait pas la visite du représentant du propriétaire.

Elle envoyait payer, selon l'usage, avant midi.

Au bout d'un quart d'heure, le domestique reparut.

Totor qui ne cessait de regarder dans la direction qu'il avait prise, le vit dès qu'il se montra à l'extrémité de l'avenue.

Il était prêt cette fois, et sa dépense étant réglée, au lieu d'attendre le valet de chambre et de le suivre, il prit les devants et se dirigea vers la rue de la République par où, tantôt, il l'avait vu venir.

En modérant son allure, celui-ci ne tarderait pas à le dépasser, et sa présence à sa suite paraîtrait ainsi naturelle.

Ce que l'ami de Liette avait assez ingénieusement combiné se produisit en effet, Jules Rouland le rejoignit devant l'église.

Totor se laissa un peu dépasser, et, réglant ensuite son pas sur le sien, tout en conservant une distance convenable, il le suivit jusqu'à l'extrémité du pays, jusqu'au parc de Chalais.

— Où va-t-il donc me mener ? — se demandait Totor qui le vit s'engager dans la rue des Vertugadins.

Il se disait que Mlle de Chavanges devait avoir choisi une villa très retirée, ce qui ne le surprenait guère.

Il arriva, en effet, sans que le valet de chambre se fût douté de la manœuvre dont il était l'objet, jusqu'à la villa de Fleury.

— Ce n'aurait pas été commode à découvrir, — se dit Totor en le voyant pénétrer dans la propriété dont il ouvrit lui-même la porte avec sa clef. — Mais j'ai toujours ma petite chance, car c'en est une réelle d'avoir rencontré ce larbin-là !...

Le jeune artiste rôda quelque temps autour de la propriété, afin de se rendre compte.

Il en fit presque le tour, sauf du côté de sa mitoyenneté avec le Châlet du Bois, et s'assura qu'elle était parfaitement close.

Il était impossible d'apercevoir la maison masquée par les arbres et trop éloignée de l'enceinte. On ne pouvait la voir que du côté du portail, par-dessus le volet de tôle qui garnissait la grille.

Il ne fallait pas compter apercevoir Liette, car arrivée à cette période qu'indiquait la présence de la sage-femme, on ne devait guère la laisser sortir.

Communiquer avec elle serait également impossible.

Totor avait hâte d'apprendre à Pierre et à Mariette l'heureux résultat de ses investigations, et il repartit presque aussitôt pour Paris.

XLIX

Paternité

Tout s'était passé ainsi que Valérie Dubourg l'avait combiné et décidé.

Les bagages, comprenant tout ce dont Liette et elle pouvaient avoir besoin pendant leur séjour à Meudon, avaient été transportés à la gare d'Angers dans la charrette du jardinier du château.

La fausse Lia de Chavanges était partie en voiture avec Liette à huit heures et demie du matin, de façon à faire le trajet sans se presser et d'arriver à la gare à l'heure qu'elle avait fixée à la sage-femme.

Mme Ménager fut très exacte.

Elle s'était munie elle-même d'une malle que l'on fit enregistrer directement pour Versailles avec les bagages que l'on retira de la consigne.

Le trajet s'effectua sans aucun incident.

Il ne fut même pas question, dans la conversation, des dispositions prises en vue de l'événement qui se préparait.

La sage-femme se montra à l'égard de Liette d'un empressément plein d'affabilité, presque affectueux même, ainsi qu'elle agissait habituellement, pour ainsi dire professionnellement.

Elle avait pour elle des attentions et des soins maternels.

Cette occasion d'exercer son ministère dans de semblables circonstances, aux conditions généreuses qui lui avaient été faites, constituait pour elle une véritable bonne fortune.

On déjeuna dans le train, avec des provisions que l'on avait prises au buffet avant le départ, et l'on arriva à Versailles exactement à l'heure indiquée par l'horaire, c'est-à-dire à trois heures vingt-six.

Le train pour Bellevue partait à trois heures quarante-deux et l'on y arriva quelques minutes après quatre heures.

Le valet de chambre de la châtelaine, selon les instructions reçues, attendait à cette gare avec un landau et il s'occupa lui-même des bagages, dont on lui remit les bulletins, pour les faire transporter à la villa.

La gare de Bellevue avait été choisie pour qu'aucune précaution ne fut négligée. La distance n'est pas importante, et personne de la sorte ne verrait arriver à Meudon les hôtes de la villa du colonel de Coursades.

Tout était prêt.

La fausse Lia de Chavanges n'avait à s'occuper de rien, car il était entendu qu'elle et sa filleule se trouvaient censément dans une propriété appartenant à Mme Ménager.

Elle avait tenu à prendre cette précaution à l'égard de la domestique engagée par Jules.

Ce fut donc la sage-femme que le valet de chambre présenta Thérèse Bonnard.

Il en parla à sa maîtresse dans l'entretien particulier qu'il eut ultérieurement avec elle, et il lui montra que cette domestique remplissait toutes les conditions voulues.

Liette fut installée dans une chambre spacieuse, dont les fenêtres donnaient sur le côté de la villa.

Un cabinet de toilette la séparait de la chambre de sa marraine qui s'éclairait sur la façade principale, tandis que de l'autre côté se trouvait Thérèse à qui l'on avait donné un petit cabinet.

La chambre de la sage-femme était à l'autre angle de l'étage, séparée de celles-ci par le palier.

Jules couchait seul au second.

Liette se sentait revivre depuis qu'elle avait quitté ce château.

A Meudon, tous ses plus chers souvenirs revenaient à son esprit.

C'est là qu'elle avait vécu si longtemps.

C'est là qu'elle avait été si heureuse lorsque, le dimanche, elle rejoignait Pierre pour aller avec lui faire dans le bois ces longues promenades dans lesquelles ils ne parlaient que de leur amour.

Une langoureuse mélancolie l'envahissait en envisageant tous les douloureux événements accomplis depuis.

Elle songeait à son bonheur brisé par cette séparation.

Pourquoi la destinée barbare avait-elle anéanti les doux projets qu'elle avait faits avec Pierre au sujet de cet enfant qui allait naître ?

C'est auprès de lui qu'elle devrait être en ce moment...

Et lui, qui devait souffrir autant qu'elle, après qu'on l'avait impitoyablement arrachée de ses bras, ne savait même pas qu'en ce moment elle se trouvait aussi près de lui.

Un moment Liette avait entrevu quelque espoir.

Lorsqu'elle avait aperçu Totor à la gare, lorsqu'elle l'avait revu à la grille de la Loire à Saint-Gemmes, lorsqu'elle avait eu de nuit cette mystérieuse entrevue avec lui, la malheureuse avait senti avec une allégresse véritable que tout n'était pas rompu, qu'elle n'était pas définitivement séparée de ceux qui l'aimaient.

Totor, cet ami, ce frère dévoué, constituait entre elle et Pierre un trait d'union, il pouvait parler à Pierre d'elle comme il lui parlait de lui.

Mais maintenant il ne pouvait savoir, croyait-elle, ce qu'elle était devenue.

Totor devait être toujours à Saint-Gemmes, s'étonnant de ne plus la voir paraître à sa fenêtre.

Elle se sentait bien seule désormais.

La pauvre Liette voyait approcher avec une secrète et indicible terreur le jour de sa délivrance.

Elle ne s'épouvantait pas à la pensée des souffrances physiques qu'elle allait avoir à endurer. Elle n'y songeait même pas.

La nature semble avoir mis dans l'âme féminine une résignation surhumaine le jour où elle voue à l'œuvre admirable de la maternité.

Ses terreurs étaient suscitées par la perspective des événements qui allaient s'accomplir et des douleurs morales qu'elle ne pouvait que prévoir sans parvenir à les définir.

L'avenir l'effrayait plus que jamais, en ces heures de sombre méditation, pendant lesquelles elle se demandait ce que la destinée inexorable lui réservait, à elle et à son enfant.

Et ce cher petit être qu'elle adorait déjà avec la plus vive tendresse, parce qu'il était le gage de l'amour de celui auquel elle s'était donnée, elle le sentait vivant en ses entrailles.

Sa tendresse maternelle s'exaltait dans la souffrance.

Elle s'attachait à la pensée et à la vie de son enfant avec d'autant plus de ténacité qu'elle sentait que l'on méditait de le lui enlever.

L'infortunée se désolait dans son isolement.

Que pouvait-elle, toute seule, pour s'opposer à ce que l'on voulait faire ? Qu'allait-il même se passer ?

Qu'avait décidé sa marraine qui ne lui avait encore fait part d'aucun projet ?

Et chaque jour l'événement attendu s'approchait.

Liette éprouvait à des signes certains, qui ne trompent même pas la femme qui n'a pas encore été mère, que l'heure redoutée de sa délivrance n'était plus beaucoup éloignée.

Elle sentait en même temps, sous l'influence des tourments et des terreurs de son esprit, ses forces diminuer progressivement, comme si elles devaient l'abandonner complètement.

Il lui semblait être devenue un corps sans âme, tant sa volonté s'était annihilée.

* * *

Une nuit, un orage effroyable éclata.

Après des raffales de vent qui sifflaient dans les grands arbres tourmentés, une pluie diluvienne s'était abattue, mêlée de grêlons qui arrachaient aux arbres les boutons et les fleurs.

Puis, la pluie s'était un peu calmée, quelques instants seulement, comme dominée par l'impétuosité de la bourrasque.

Alors la foudre avait grondé.

De larges éclairs avaient troué les sombres profondeurs du ciel.

De violents coups de tonnerre, roulants et prolongés, se succédaient presque sans interruption, en même temps que la pluie avait repris avec une rage nouvelle.

L'orage, absolument déchaîné, semblait s'être concentré sur le bois de Meudon.

Dans son lit, transi de frayeur, Liette tremblait et elle se demandait si Dieu ne lui ferait pas une grâce en la frappant avec son enfant qui ne connaîtrait rien ainsi de cette vie où tout semblait lui présager le malheur.

Sa terreur était si grande qu'elle sentait à peine ce qui se passait en elle.

Elle souffrait physiquement presque sans s'en rendre compte.

Elle cachait son visage contre son oreiller et d'horribles sanglots soulevaient sa poitrine.

— Pierre!... Pierre!... — appelait-elle en une clameur de désespoir qui l'étouffait dans sa gorge. — Pierre!... Viens!...

Il lui semblait qu'elle allait mourir.

Ah! pourquoi l'avait-on séparée de lui?...

Mourir sans le revoir, sans lui dire qu'elle emportait son amour!...

Non, Liette ne voulait pas mourir, et puisant des forces dans son épouvante elle-même, elle voulait lutter et l'appelait encore :

— Pierre!... mon Pierre!...

Un coup de tonnerre formidable qui sembla ébranler toute la maison, éclata à ce moment et la terrifia, en même temps qu'une douleur la tor-dit sur sa couche.

— Mon Dieu!... — gémit Liette éperdue.

Elle essaya de se soulever, luttant contre l'atroce souffrance, cherchant une position dans laquelle son martyre se calmerait, et le bruit qu'elle fit attira l'attention de la domestique qui couchait dans la pièce voisine et que l'orage avait tenu éveillé.

Thérèse appela d'abord.

— Madame!... C'est vous qui appelez, madame?...

On lui donnait le titre de madame dans la maison où le secret avait été bien gardé sur sa position.

Puis la domestique ouvrit la porte qui faisait communiquer son cabinet avec la chambre de la jeune femme.

Elle demanda, apparaissant sur le seuil :

— Madame, vous n'êtes pas malade ?

— Ah!... je souffre!... — répondit Liette d'une voix éperdue.

La chambre était faiblement éclairée par une veilleuse dans son manchon de porcelaine.

Thérèse alluma la bougie, passa à la hâte un jupon et une camisole et vint près de Liette qui se tordait de douleurs.

Quand elle la vit, elle comprit ce qui se passait, et tout en l'encourageant par de bonnes paroles, elle dit :

— Je vais appeler madame... Il n'y a pas à s'y tromper... c'est que c'est le moment.

— Vous croyez?... — demanda Liette avec une nouvelle terreur.

— Ah! pour sûr, c'est bien ça!...

Et la domestique, son bougeoir à la main, courut à l'autre bout de l'étage.

Elle frappa à la porte de la sage-femme, qui ne dormait pas non plus à cause de l'orage.

— Oui, Madame, il paraît que ça y est, — répondit Mme Ménager. — Pauvre petite femme, avec un pareil temps!... Cet orage y est sûrement pour quelque chose...

Elle réunissait rapidement, avec une habitude professionnelle, tous les objets dont elle pouvait avoir besoin.

Puis elle courut à la chambre de Liette.

— Eh bien! mon enfant, — dit-elle très maternellement, — c'est donc pour aujourd'hui que vous allez nous donner un beau bébé!...

Liette, exténuée, d'une pâleur de morte, n'eut pas la force de répondre.

— La douleur vient de se calmer, — dit Thérèse.

— Je le vois bien...

Allons, — ce ne sera rien, ma mi-gnonne... Il faut avoir du courage!...

La marraine de Liette arriva à ce moment.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Valérie Dubourg, ouvrière sans éducation, se crut capable d'atteindre par l'intrigue les sommets où la naissance ne l'avait point portée. Pour arriver à son but, l'habile aventurière n'était pas à court de roueries perfides, mises au service d'une ambition démesurée. Au hasard d'une rencontre, elle prit le parti d'usurper le rôle de parente de la petite Liette d'Arcis, dont la mère, vicomtesse, mourut presque subitement. Avant de pouvoir accaparer la fortune importante de la vicomtesse, Valérie se débarrassa de l'enfant qu'elle plaça sous les soins d'une jeune veuve, Sophie Ardusson, parieuse enragée des pistes de courses de chevaux.

A dix-huit ans, Liette était amoureuse d'un jeune mécanicien, Pierre Duval, lui aussi enfant abandonné par ses parents. Ce dernier ne prévoyait aucun obstacle au mariage dont il avait formé le doux projet avec sa Liette bien-aimée, car Mme Ardusson serait bien aise de se débarrasser en la lui donnant. Mais l'intrigante Valérie Dubourg, veillait sans cesse au grain, dans le but évident de ne pas perdre l'importante fortune que Liette aurait pu revendiquer un jour à sa majorité, si elle avait pu en connaître l'existence. Va sans dire, Valérie avait pris, à cet égard, les dispositions nécessaires avec la plus extrême habileté.

Liette avait compris mieux que jamais, la force de cet amour en lequel elle s'était réfugiée éperdue. Au milieu de sa douleur, elle avait éprouvé un tressaillement délicieux de félicité mystérieuse, qui la donnait toute entière à Pierre Duval, qui était désormais tout pour elle. De leur côté, Sophie Ardusson et le croque-mort Francis Couart faisaient l'impossible pour se procurer les renseignements nécessaires sur la famille de Liette, dans le but évident de s'approprier, avant la majorité de la jeune fille, une bonne partie de sa fortune.

Valérie Dubourg, la fausse Lia de Chavanges, jouant merveilleusement son rôle d'usurpatrice, emmena loin de Pierre, au fond d'un château impénétrable, la jolie Liette. Elle dut se soumettre à l'autorité de sa supposée marraine, qui la détestait, dès le premier jour, elle qui était la fille de cette femme, que le vicomte d'Arcis lui avait préférée, pour laquelle il l'avait abandonnée.

— Qu'y a-t-il? — demanda-t-elle, ayant reconnu la voix de Thérèse.

— C'est madame Liette qui a les douleurs!...

En un instant Mme Ménager fut sur pied.

Valérie Dubourg avait prêté l'oreille, ayant entendu ce qui se passait, et elle avait compris.

— Mon Dieu, quel temps épouvantable!... — dit la sage-femme en s'habillant à la hâte, tandis que la foudre continuait à gronder et que la pluie battait furieusement les persiennes.

Et tout en passant une robe de chambre :

— Ne laissez pas cette petite dame seule, — dit-elle à Thérèse qui repartit aussitôt. — Je viens tout de suite.

La porte de la fausse Lia de Chavanges s'ouvrit.

Elle parut, déjà habillée, et demanda :

— Qu'y a-t-il?... c'est Liette?...

Elle aussi voulut se montrer maternelle, et elle embrassa la pauvre enfant, luttant contre les sentiments mauvais de son âme pour continuer à jouer aux yeux de tous son rôle hypocrite.

Ah! si son espoir pouvait se réaliser!...

Si, dans la crise suprême, cette fille qu'elle détestait parce qu'il lui semblait qu'elle lui disputait la fortune volée à sa mère, pouvait mourir!...

La sage-femme s'était rendu compte de l'état de Liette qu'elle avait examinée, tout en continuant à lui parler, avec des phrases toujours les mêmes, celles qu'elle avait l'habitude de dire à toutes ses clientes en pareilles circonstances.

Puis elle s'assit sur un fauteuil, auprès du lit, tenant l'une des mains de la pauvre enfant, qu'elle encouragea.

Valérie Dubourg assistait impassible à cette scène navrante.

Quand le jour parut, éclairant faiblement la campagne inondée par la pluie qui maintenant avait cessé, Mme Ménager, répondant à une question de Mlle de Chavanges dit :

— Regardez quelle belle fille nous avons-là, — dit-elle en l'ayant rapidement enveloppée dans des langes chauds, et en la présentant à la jeune mère qui, bien qu'exténuée, l'embrassa avec ferveur.

Puis elle remit le bébé à la domestique, pour donner ses soins à Liette.

* * *

Maîntenant Liette dormait, de ce sommeil réparateur que la nature accorde aux mères après la crise douloureuse.

Son enfant reposait auprès d'elle, endormi aussi, montrant son petit visage rose, déjà gracieux, dans le cadre des blanches broderies de son bonnet.

Tout le monde s'était retiré pour la laisser reposer.

Dans la chambre que séparait le cabinet de toilette, la fausse Lia de Chavanges causait avec Mme Ménager.

Tout avait été réglé au sujet de la déclaration de naissance à faire à la mairie.

L'enfant, ainsi que cela avait été convenu, serait déclaré né de père et mère inconnus.

Il fut à peine nécessaire de le rappeler.

La sage-femme, toute dévouée à cette grande dame qui jouait si supérieurement son rôle, et qui payait fort bien, — ce qui aurait suffi pour lui valoir son dévouement absolu, — était convaincue qu'il ne s'agissait que de cacher les conséquences d'une faute et d'éloigner la publicité du déshonneur en empêchant le scandale.

Il s'agissait surtout, maintenant que l'enfant était né, de décider ce que l'on allait en faire.

Il en avait été longuement question, à plusieurs reprises, dans les fréquents entretiens que la fausse Lia de Chavanges avait eus avec Mme Ménager depuis leur installation dans la villa de Fleury.

Il avait été décidé que l'enfant de Liette serait placée en nourrice, à la campagne, par les soins de la sage-femme, qui se chargeait du placement, ainsi qu'elle l'avait fait bien souvent.

Toutes les garanties de discrétion seraient prises.

La nourrice ne pouvait connaître la famille de l'enfant qui lui serait confié.

Elle ne posséderait que l'acte de naissance, ne fournissant aucune indication, que la sage-femme lui remettrait en même temps que le nourrisson et le paiement de deux années de gages, augmenté d'une somme ronde à titre de cadeau.

La prétendue marraine de Liette saurait seule où se trouverait cet enfant illégitime.

Elle pourrait de loin veiller sur lui.

L'aventurière avait résolu dans ses projets de charger Jules Rouland, qu'elle tenait solidement en son pouvoir, de toute mission qui serait rendue nécessaire.

Elle avait pour cela des desseins qu'elle mûrirait encore, car rien ne pressait.

Qui sait ce qui se passerait en ces deux ans ?

L'enfant de Liette pouvait mourir. — Relativement à la déclaration, — dit la sage-femme, répondant à la préoccupation de Mlle de Chavanges, — nous avons tout le temps nécessaire, la loi n'en impose l'obligation que dans les trois jours qui suivent la naissance de l'enfant. Je

(Lire la suite page 23)



BAG, HAT, DICKEY
Simplicity 4360

4372
Simplicity

Simplicity 4370

Créations pratiques et originales

4360 — Pour dames et demoiselles dans les trois grandeurs : petite, moyenne et grande. Etoffe requise pour la moyenne. Dickey : $\frac{3}{4}$ de verge de tissu de 35"-39", $\frac{5}{8}$ de verge d'élastique. Coiffure : $\frac{3}{8}$ de verge de 35"-39"-54", $\frac{3}{8}$ de verge de crinoline de 35", $\frac{3}{4}$ de verge de large ruban de $\frac{1}{2}$ ". Sac : $\frac{3}{4}$ de verge de 35", $\frac{1}{2}$ verge de 54", $\frac{3}{4}$ de verge de 35" pour crinoline, $\frac{1}{2}$ verge de 35"-39" pour la doublure. Prix : 25 cents.

4370 — Culotte et jaquette, pour dames et demoiselles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 14, culotte et dos de la jaquette : 2 verges $\frac{5}{8}$ de 35", $2\frac{1}{2}$ verges de 39", $1\frac{3}{4}$ verge de 54". Devant de la jaquette, tissu contrastant : $\frac{3}{4}$ de verge de 35"-39"-54". Doublure de la jaquette : $\frac{3}{4}$ de verge de 39", $\frac{1}{2}$ verge de 35" pour l'entredoublure. Fermeture de 7" pour le côté de la culotte. Prix : 25 cents.

4372 — Manteau, pour dames et demoiselles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 16 : $3\frac{5}{8}$ verges de 39", $2\frac{5}{8}$ verges de 54". Doublure : $3\frac{1}{8}$ verges de 39". Aussi 1 verge $\frac{7}{8}$ de tissu de 54" pour compléter. Prix : 25 cents.

LES VIES BRISÉES

(Suite de la page 21)

vais donc aujourd'hui même, et avant toute chose, me préoccuper de trouver la nourrice, ce qui sera très facile ; je n'ai qu'à aller à Paris, dans un bureau que je connais, avec lequel j'ai correspondu bien des fois, et l'on m'indiquera sur le champ plusieurs nourrices à la campagne, parmi lesquelles je ferai mon choix, selon les indications que vous m'avez données.

— C'est cela que je vous recommande encore par-dessus tout, — insista l'aventurière. — Renseignez-vous bien sur les gens auxquels on confiera cet enfant.

— Soyez tranquille.
— Vous comprenez de quelle importance cela est pour ma pauvre Liette, pour moi, pour notre famille... et je peux le dire pour l'enfant elle-même.

— Je prendrai toutes les précautions nécessaires, vous pouvez vous en rapporter à moi, — promit Mme Ménager.

Et elle ajouta d'un air de circonstance :

— Je sais ce que c'est... Ce n'est pas la première fois que je vois des enfants dans ce cas-là.

Mais Valérie Dubourg jugea nécessaire d'insister et de faire de nouvelles recommandations.

— Il faut que nous soyons exempts de tout souci, de toute appréhension pour l'avenir, — dit-elle. — Voyez à quoi nous serions exposés si nous avions affaire à des gens sans scrupules, malhonnêtes et habiles, comme on en voit bien souvent parmi les paysans qui, sous une enveloppe grossière, cachent un instinct madré, un caractère retors.

— Je saurai bien les étudier.
— Des gens qui pourraient comprendre que cet enfant appartient à une famille riche, qui a un secret douloureux à cacher, qui pourraient un jour parvenir à nous connaître et qui se livreraient alors contre nous à un chantage épouvantable.

— N'ayez aucun souci, madame. Je ne confierai le bébé qu'à des gens sûrs, plutôt simples, ignorants... en Bretagne par exemple.
— Oui, c'est loin... cela vaut mieux.

— Et j'aurai soin, pour avoir le temps de les bien connaître, de ne pas leur verser tout de suite la totalité de l'argent que vous me remettez pour eux.

— Parfaitement.
— Cela pourrait éveiller leur convoitise. Il est préférable que je ne leur paye que les trois premiers mois de nourrice, en leur remettant seulement une part du cadeau que vous leur destinez.

— J'ai confiance en vous... Tout ce que vous ferez sera bien fait.

— De la sorte, ces gens-là ne connaîtront que moi et n'auront affaire qu'à moi. Je saurai bien leur expliquer la situation de l'enfant de manière à ne rien leur dire qui puisse éveiller leurs soupçons... La mère peut être morte en somme, en donnant le jour à son enfant ?

— Bien sûr.
— Cela coupe court à tout.

L'aventurière songeait encore à autre chose.

— Il faut aussi vous méfier en dehors de la nourrice, — dit-elle. — Le père de cet enfant habitait Paris, ainsi que je vous l'ai dit.

— Oui, je me souviens.

— Il avait aussi travaillé dans les environs de Meudon, car c'est ici qu'il avait connu cette pauvre fille, à l'époque où elle était au couvent. Qui sait s'il ne serait pas parvenu à savoir ce qui s'est passé?... Car enfin il sait qu'elle doit être mère, et pour arriver à m'obliger à consentir à ce mariage, il aurait bien pu sur-

veiller... Il pourrait vous suivre, savoir où l'enfant est placée, se faire connaître par la nourrice...

— Vous croyez ?

— Cet homme est un gueux qui ne voit dans cela qu'une bonne aubaine pour lui, car il sait bien que nous sommes riches... Assurez-vous donc bien, dans toutes vos démarches, surtout quand vous vous occuperez du placement de l'enfant, que vous n'êtes pas suivie.

— J'y veillerai, je vous le promets.
Alors, tout ceci bien entendu, la sage-femme demanda :

— Au sujet des noms à donner à l'enfant, avez-vous décidé quelque chose ?

— Non... Que faut-il faire ! — dit l'aventurière. — Il ne faut pas que le nom puisse faire découvrir un jour le nom de sa mère... Alors peu importe quel nom...

— On prend d'habitude, dans ces cas-là, deux prénoms.

— C'est cela... Marie, par exemple... C'est un nom commun... C'est le nom de tout le monde...

— Marie... et pour l'autre ?

— Celui que vous voudrez.

— Voulez-vous que je prenne celui du petit pays que vous habitez, Saint-Gemmes... Gemmes tout court... Cela aura l'air d'un nom de famille.

— Oui... cela ira très bien...
— Marie Gemmes... et comme nous l'avons dit : née de père et mère non désignés.

— C'est cela !...

Mon Dieu, de quel poids je serai délivré quand tout cela sera fini !... — soupira la prétendue marraine de Liette avec un air de *Mater dolorosa*.

— Ah ! madame, croyez que je vous plains, — dit Mme Ménager, qui jouait aussi sa petite comédie professionnelle. — Oui, c'est un grand malheur pour vous et pour cet enfant.

Totor connaissait déjà l'événement.

Depuis quelques jours, pressentant l'imminence de la délivrance de Liette, il avait resserré sa surveillance et il se tenait continuellement aux aguets.

Il rôdait fréquemment aux environs de la villa de Fleury, sans se départir de la plus habile réserve, sans se laisser voir, et il observait les allées et venues des domestiques.

Il était bien certain d'être mis en éveil par quelque indice.

Il se tenait aussi aux environs de la pharmacie, ce qui lui était facile, car, située dans la rue de la République, il avait à proximité le débit de tabac marchand de vin, où il pouvait s'installer à son aise pour lire les journaux, et à quelques pas de là, le restaurant des deux Gaspards, devant lequel les gens de la villa de Fleury seraient obligés de passer.

Le médecin habitait la maison voisine de celle du pharmacien.

En cas de complication au moment de l'accouchement, on ne manquera pas de l'envoyer chercher.

— Et puis ce serait bien le diable, — se disait-il, — si la sage-femme n'avait pas besoin de quelque chose de chez le pharmacien !

Et c'est ainsi, en effet, qu'il avait appris la délivrance de Liette.

Le matin, à huit heures, au moment même où il venait d'arriver à Meudon et où il s'était installé dans le débit de tabac pour déjeuner d'un

verre de café et d'un petit pain, il avait vu le domestique de Mlle de Chavanges passer dans la rue de la République et entrer dans la pharmacie.

Aussitôt il s'y était rendu.
Il entra en demandant :
— Donnez-moi deux sous de cétrat, s'il vous plaît.

Mais le pharmacien continua naturellement à servir le valet de chambre.

Il examinait la formule de l'ordonnance que Jules lui avait remise.

— Madame Ménager ? — dit-il en lisant la signature. — Je ne connais pas cette sage-femme. Elle n'est pas de Meudon, n'est-ce pas ?

— Non, elle est de Paris, — répondit le domestique.

— Ça ne fait rien pour cette fois... Il n'y a rien de particulier dans l'ordonnance. Mais vous lui direz que si elle a besoin d'autre chose, il faudra qu'elle fasse signer son ordonnance par un docteur ou qu'elle vienne me voir avec son diplôme... Elle doit le savoir, du reste.

Et tout en prenant une fiole vide, il demanda :

— C'est pour un enfant nouveau-né, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, — répondit Jules. — Je ne crois pas toutefois, car l'enfant n'est pas encore né... D'après ce que j'ai entendu dire, on ne l'attend que dans l'après-midi... Ce doit être plutôt pour la mère.

Totor était fixé.

Il tournait le dos à Jules Rouland, ayant l'air de s'intéresser vivement à la lecture des étiquettes des boîtes et des flacons rangés sur les étagères de la pharmacie, pendant qu'on lui préparait son ordonnance, et après son départ, dès qu'il eut reçu sa petite boîte de cétrat, — dont il n'avait, bien entendu, aucunement besoin, — il courut à la poste et libella ce télégramme :

PIERRE DUVAL,

Chez Rollinet frères, ingénieurs,
Boulevard Grenelle, Paris.

Événement attendu pour aujourd'hui.

Je veille au grain.
Ce soir apporterai nouvelles et détails.

VICTOR BERNARD.

Et pendant toute la journée, Totor surveilla plus étroitement que jamais les alentours de la villa de Fleury.

La dépêche, avant même de l'avoir ouverte, produisit une émotion considérable sur le malheureux Pierre.

Il savait que le jour de la délivrance était proche.

Que contenait ce papier bleu ?...

N'apportait-il pas l'annonce d'un malheur nouveau, épouvantable ?...

Le pauvre garçon souffrait plus cruellement que jamais, en ce moment, de la cruelle séparation qui lui était infligée.

Il aurait donné la moitié de sa vie pour être auprès de Liette, pour pouvoir l'encourager et la soutenir à l'aide de son amour, pour la reconforter par ses baisers pendant cette épreuve terrible.

Alors, quand il eut lu le télégramme de Totor, quand il eut la confirmation du pressentiment qui venait de le saisir, ce fut dans l'âme de Pierre Duval un sentiment inexprimable, fait à la fois de joie et de



La mission de la femme n'est pas de souffrir, mais d'être

HEUREUSE...

Le rôle de la femme est d'être heureuse, de répandre du bonheur autour d'elle. Rien n'empoisonne autant l'existence que la souffrance inutile. Combien de femmes, esclaves des malaises particuliers à leur sexe, sont nerveuses, irritables, incapables de remplir sereinement leur mission ?... Savent-elles que FEMOL leur apporterait sans doute l'aide dont elles ont besoin pour franchir en souriant l'épreuve mensuelle et les étapes pénibles de leur vie ?

FEMOL n'est pas un simple calmant : ce concentré végétal trouve la source du mal, tonifie les organes, les remplace, les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles, FEMOL aide la nature sans la contraindre. Chaque boîte de FEMOL suffit pour un traitement d'environ un mois et renferme une brochure médicale que toutes les femmes devraient lire. Depuis un quart de siècle, des milliers et des milliers de femmes y ont recours avec gratitude. Pourquoi pas vous ?

ADOLESCENCE - MATERNITÉ - RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

INSTITUT CAZO
637, rue Craig ouest, Montréal.



Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, \$1 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Avez-vous des cadeaux à faire...

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

douleur, qui l'absorba et le tint sous son étreinte.

Père!...

De son amour, de cet amour qui emplissait toute sa vie, de cet amour qu'on avait vainement tenté de briser, un enfant allait naître!...

Liette allait donner le jour à un enfant qui serait le lien indestructible qui l'unirait à lui.

Cet enfant qu'il adorait déjà depuis qu'il le savait conçu, était peut-être né en ce moment.

Il avait un enfant, et on l'en séparait comme on l'avait séparé de celle qu'il aimait!...

Ces pensées torturaient effroyablement le malheureux et il sentait se passer en lui des choses nouvelles, des choses inconnues, s'élever des résolutions imprécises qui le bouleversaient, se déterminer en tout son être un besoin d'agir dont la perspective le troublait.

Il n'aurait plus la force, maintenant qu'il était père, de se résigner à cette séparation qui le tuait.

Ses aspirations, plus ardentes que jamais, le poussaient vers Liette qu'il appelait de toutes les forces de son amour, et stimulé par sa paternité, il se sentait capable de toutes les audaces qu'il avait eu tant de peine à maîtriser jusqu'alors.

Pierre ne pouvait plus tenir en place.

Il comprenait bien qu'il ne pourrait plus travailler ce jour-là, obsédé par ses préoccupations douloureuses, agité par ces déterminations qu'il avait besoin d'étudier avant de les arrêter.

Il voulut quitter l'usine.

M. Rollinet était absent depuis deux jours. Il avait été appelé en province chez un grand industriel pour lequel il devait construire un accumulateur d'un nouveau modèle.

Pierre Duval travaillait en ce moment aux épures d'un moteur électrique applicable aux locomotives, dont le brevet devait être pris dès le retour de M. Alfred.

Son travail était presque achevé.

Il prévint le chef d'atelier, — de qui il ne dépendait pas, du reste, — et lui dit qu'il avait besoin de s'absenter, à la suite d'une dépêche qu'il venait de recevoir, et il quitta l'usine.

Pierre courut à la rue des Martyrs.

Il lui tardait d'annoncer la grande nouvelle à Mariette.

Il avait besoin des conseils, des exhortations et de la tendresse de cette sœur.

Et alors, quand il fut auprès d'elle, quand elle eut lu ce télégramme qu'il lui remit presque en balbutiant tellement son émotion était grande, elle le regarda un instant, avec une compassion affectueuse, car elle voyait des larmes dans ses yeux, et elle lui dit en l'embrassant :

— Mon pauvre Pierre!... Quelle peine tu as!... Ah! oui, je comprends ce que tu souffres maintenant surtout d'être séparé de Liette!

Pierre ne put répondre.

D'épouvantables sanglots le secourèrent, et Mariette, mêlant ses larmes aux siennes, s'efforça de le consoler et de le calmer.

Elle lui fit entrevoir un avenir dont le bonheur lui ferait un jour oublier ces cruelles épreuves, car enfin on ne pourrait retenir éternellement Liette loin de lui.

Le jour arriverait où elle atteindrait l'âge de l'émancipation et de la liberté, le jour où elle serait majeure.

Qui sait même si, aujourd'hui que cet enfant existait, sa marraine ne se laisserait pas toucher et ne consentirait pas à la lui donner quand elle comprendrait que tout ce qu'elle a fait pour les séparer n'a pas détruit leur amour?



On ne sait au juste pour quelle raison mais il semble y avoir parfois confusion quand on parle des Ecoles Ménagères Provinciales. On est porté à ne pas donner assez d'ampleur au terme art ménager et à l'identifier, tout bonnement, avec art culinaire. C'est peut-être parce que la bonne chère tient une place importante dans les préoccupations de bien des gens. On aurait tort, cependant, d'ignorer ou d'oublier que dans les établissements d'enseignement ménager les élèves apprennent non seulement la cuisine mais encore la coupe, la couture, la mode et le tricot. Les illustrations ci-dessus en sont la meilleure preuve. Elles représentent de jeunes élèves de l'Ecole Ménagère de Montréal habillées de vêtements qu'elles-mêmes ont confectionnés au cours de l'année scolaire : tailleurs aux lignes droites, jaquettes de sport, robes d'été souples et fraîches, en foulard et en crêpe rayés ou fleuris, toilettes du dimanche, l'une blanche avec broderie en creux d'abeille, l'autre en tissu à bouquets, toutes deux à petites manches bouffantes, et portées par de mignonnes sœurs des jeunes élèves. Les unes et les autres ne méritent-elles pas nos chaleureuses félicitations?

Mais Pierre hochait douloureusement la tête.

Il ne pouvait croire à la réalisation de cet espoir que l'affection seule inspirait à Mariette.

Il ne se sentait plus la force de subir avec la résignation qu'il s'était imposée, cette séparation qui le brisait.

Attendre jusqu'au soir l'arrivée de Totor, pour avoir la nouvelle de la naissance de son enfant, lui semblait impossible.

Il se forgeait, malgré l'intervention de Mariette, d'affreux tourments, en se demandant ce qui allait se passer.

Qui sait si l'enfant que Liette allait mettre au monde vivrait?...

La malheureuse avait tant souffert!...

Qui sait si elle-même, brisée, exténuée par ses douleurs, ne serait pas emportée en donnant le jour à son enfant?...

Qui sait quels projets avait faits Mlle de Chavanges?...

N'allait-elle pas, aussitôt après la naissance de cet enfant, le faire disparaître?...

Non, Pierre ne pouvait vivre dans ces cruelles incertitudes.

Il avait besoin de savoir et de voir par lui-même.

Il voulut aller à Meudon sur-le-champ.

— Eh! bien puisque tu le veux quand même, je viens avec toi, — dit Mariette.

Elle ne pouvait le laisser livré à lui-même en l'état où elle le voyait, en proie à une pareille surexcitation.

Elle voulait être auprès de lui pour le soutenir, si la douleur le terrassait; pour l'empêcher de commettre quelque chose d'irréparable, si l'exaspération l'emportait.

Et ils partirent tous les deux.

A l'heure précise où ils prenaient le train, à trois heures cinq, Liette donnait le jour à sa fille.

On aurait dit que Pierre en avait le pressentiment.

Une impatience mystérieuse, dont il ne pouvait être maître, s'emparait de lui, et jamais ce trajet fait si souvent, si court en réalité, ne lui avait paru aussi mortellement long.

Quand on arriva à Meudon, il semblait au bout des limites de la patience.

Il courut, entraînant Mariette de son pas précipité à travers la longue avenue qui prolonge la voie principale.

Ils arrivèrent au débit de tabac où Totor passait une partie de son temps.

Ils ne le trouvèrent pas.

Ils ne le rencontrèrent pas non plus chez un autre marchand de vins où il se tenait quelquefois.

Au restaurant des deux Gaspards, on ne put que leur dire ceci :

— M. Bernard a prévenu qu'il ne déjeunerait pas aujourd'hui, et il est parti du côté du bois.

Totor devait être allé aux environs de la villa de Fleury.

Il s'était sans doute rapproché pour avoir plus rapidement des nouvelles.

— Allons-y, — dit Pierre, — nous le trouverons bien...

Totor se trouvait dans un petit restaurant du quartier de Fleury, le restaurant Bazin, où prennent pension quelques employés du parc aérostatique militaire de Chalais.

Là il serait tout près de la villa de Mlle de Chavanges.

Il savait que le valet de chambre y venait quelquefois.

Jules Rouland, en effet, avait éprouvé le besoin de connaître ce qu'on avait dit dans le pays sur l'assassinat de la jeune femme du Chalet du Bois.

Depuis qu'il savait son crime découvert par celle qu'il servait, il voulut s'assurer que personne ne le soupçonnait.

Il avait besoin de connaître l'opinion des uns et des autres.

Il voulait surtout démontrer que le soupçon ne pouvait l'atteindre, puisqu'il était revenu à Meudon.

Et l'assassin s'était senti pleinement rassuré, car personne ne doutait de la culpabilité de Gaston Dumésnil.

Totor comptait avoir rapidement des nouvelles et sa combinaison ne fut point déçue.

Un peu après trois heures, le valet de chambre arriva.

Il vint avec le jardinier auquel il avait emprunté une brouette pour aller à la gare le jour du crime.

Il l'avait revu depuis son retour à Meudon et venait de le rencontrer en sortant de la villa.

Auparavant, il lui avait expliqué qu'il était au service d'une dame très riche, habitant la propriété du colonel de Coursades, avec une de ses parentes, une jeune femme qui allait être mère et qui avait eu le malheur de perdre son mari, et il lui avait procuré quelques journées de travail pour arranger les allées et les plates-bandes du jardin.

Il causait avec lui en entrant dans la salle du restaurant Bazin, et ne pouvait voir Totor qui s'était installé dehors, sous un des berceaux du jardin, que la vigne vierge ne tapissait pas encore de son feuillage.

L'ami de Liette l'entendit.

Jules disait :

— Oui, ça y est... Cette dame vient d'avoir une petite fille, d'après ce que m'a dit la cuisinière qui est restée auprès d'elle jusqu'au dernier moment.

— Eh bien ! tant mieux que ce soit fini, — dit le jardinier, — c'est toujours un vilain moment pour une femme.

— Tout s'est bien passé. On entendait crier la gosse depuis en bas... Elle doit avoir les poumons solides.

Totor n'en écouta pas davantage.

Il savait tout ce qu'il voulait, et se félicitant de son heureuse inspiration autant que de sa chance, il se disposa à courir à Paris afin d'annoncer au plus tôt la nouvelle à Mariette et à Pierre.

Mais il n'avait pas fait cent pas qu'il les aperçut, saisi aussitôt de stupeur.

— Ah ! par exemple !... — s'écria-t-il. — Eh bien ! vous avez eu le nez de venir, et c'est une rude veine que vous m'avez rencontré. J'allais filer pour courir à la maison.

— C'est donc fini ?... — demanda Mariette.

L'émotion empêchait Pierre de parler.

— Oui, ça y est, — dit Totor. — C'est une fille !...

— Une fille !... — exhalait Pierre, devenu aussitôt affreusement pâle.

— Oui, mon vieux, une fille, et née il y a à peine une demi-heure... J'étais bien placé, va, pour avoir la première nouvelle.

Ils avaient fait volte-face et s'étaient remis à marcher, suivant la route superbe bordée de grands ormes qui se dirige vers Clamart.

Totor racontait en détail tout ce qui s'était passé.

Il dit comment, dès le matin, il avait connu la première nouvelle, en allant chez le pharmacien, ayant vu le valet de chambre entrer dans la boutique.

Il raconta tout ce qu'il avait fait depuis ce moment afin de se renseigner, rôdant autour de la villa, et questionnant, sans qu'on puisse se douter de ses intentions, le boulan-

ger et le boucher qui étaient venus apporter leurs fournitures.

Enfin, il apprit comment il venait d'avoir à l'instant même la nouvelle de la naissance de l'enfant de Liette, de la bouche même du valet de chambre qui l'apprenait au jardinier.

— Une fille !... — répétait Pierre, ravi.

Et pendant les explications de Totor, qui l'avait pris par le bras en marchant, une réaction s'était faite en lui et des couleurs étaient revenues à ses joues.

Maintenant son amour s'exaltait dans la conception de sa paternité.

Les résolutions qui l'avaient troublé se précisaient dans son esprit, et sa volonté prenait énergiquement le dessus.

Avant de dire ce qu'il combinait, il questionna :

— Tu n'as pas entendu dire ce que l'on va faire ?...

— Non, — répondit Totor. — Tu comprends, dès que j'ai su la nouvelle, j'ai filé, n'ayant rien de plus pressé que de venir te l'annoncer.

— Mais Liette ?...

— Tout s'est bien passé, d'après ce qu'a dit le larbin.

— On ne sait rien des intentions de Mlle de Chavanges ?

— Non... quelles intentions ?...

— Au sujet de l'enfant.

— Eh bien ! que veux-tu qu'elle fasse ?... La sage-femme va le déclarer à la mairie probablement dans la journée de demain ; puis nous saurons bien si on le garde ou si on le met en nourrice, car je veillerai, je t'en réponds !...

— Oui... C'est vrai... on ne saura ça que demain... ou après-demain, — fit Pierre, songeur.

— Quant à la déclaration, ce ne sera pas difficile, si tu es toujours dans l'intention de ce que nous avons dit...

Alors, Mariette intervint.

Elle éprouvait le besoin de faire entendre à Pierre la voix de la raison, de lui donner les sages conseils que son affection lui inspirait.

— As-tu bien réfléchi ? — lui demanda-t-elle.

— Oui... Je sais ce que je veux faire, — répondit Pierre d'une voix qui les frappa tous les deux.

— Tu veux toujours reconnaître l'enfant dès que la déclaration aura été faite ?...

— Parbleu ! — fit Totor. — C'est le meilleur plan !

— Je veux faire mieux que ça, — déclara énergiquement Pierre Duval.

Ses regards brillaient de résolution.

— Que veux-tu faire ? — demanda Mariette, saisie de stupeur en le voyant ainsi.

— Je ne veux pas attendre que ma fille soit déclarée, — dit Pierre. — Je veux faire moi-même à la mairie la déclaration de sa naissance !...

— Ah ! oui, bravo, Pierre !... — approuva Totor.

— Toi !... — fit Mariette.

— Oui, moi, — répondit Pierre. — C'est mon droit !... Je suis le père !...

— Mais songes-tu à ce qui peut arriver ?...

— Que veux-tu qu'il lui arrive ?... — dit Totor. — Qui est-ce qui peut l'en empêcher ?...

— Réfléchis aux conséquences de ce que tu vas faire... — insista Mariette. — La marraine de Liette...

— Eh bien, quoi ?... qu'est-ce qu'elle peut faire ?...

— Je connais la loi, — dit Pierre. — La déclaration doit être faite par le père... Qui me démentira ?...

— Qui viendra dire que je ne suis pas le père de cette enfant ?...

— Pour sûr !... — fit Totor. — Ce n'est pas Liette, n'est-ce pas ?...

— Je ne veux pas que ma fille soit déclarée comme née de père et de mère inconnus, et qu'il y ait ensuite en marge de son acte de naissance la tache d'une reconnaissance qui, bien que spontanée, serait encore tardive... Je veux que ce soit son père lui-même qui la déclare, qui lui donne le nom qu'il aura choisi, et j'affirmerai ainsi hautement, par un acte légal, par un acte public ce que je suis pour elle !...

— Bravo, Pierre !...

— Je consacrerai officiellement, en face de la loi et avec son appui, ma paternité !...

— Et après ?... — dit Mariette épouvantée par les menaces de l'ouvrier.

— Après ?... Qui contestera mon droit ?...

— Parbleu ! est-ce que la recherche de la paternité n'est pas interdite ? — dit Totor. — Alors ?...

— Et c'est tout de suite que je veux faire cette déclaration, — reprit le jeune homme avec une ardeur impatient.

— Oui, tu as raison, Pierre !... — approuva encore Totor.

Et il ajouta avec dépit :

— Tonnerre de sort ! c'est embêtant que je n'aie pas vingt-un ans pour te servir de témoin.

— Je vais aller chercher pour témoins deux amis de l'usine, — dit Pierre, — d'abord Maugeyron, mon ancien contremaître ; il ne me refusera pas ce service.

J'y vais de ce pas, ce n'est pas loin d'ici.

Vous deux, allez m'attendre près de la mairie, chez le marchand de vins que tu m'as indiqué... Dans une demi-heure, je vous aurai rejoints !...

Et sans attendre d'autres objections, Pierre ajouta, devinant ce que pensait Mariette :

— Ne t'inquiète pas, j'ai réfléchi à tout... On ne peut pas me soupçonner d'agir par intérêt, maintenant que je sais que Liette ne possède rien et que son père est ruiné... On ne pourra dire que je m'attache à elle pour mettre la main sur sa fortune, puisqu'elle ne possède rien !...

Quant à la fortune de sa marraine, je n'en veux pas... Je ne veux rien de cette femme qui me l'a enlevée !...

Va, laisse-moi faire... Je suis bien décidé !...

Et il partit.

L

Contre l'enfant

PIERRE trouva l'ami auquel il avait songé à s'adresser.

Le contremaître de l'usine de Clamart lui avait voué une vieille amitié basée sur une sincère estime.

Il fut enchanté de le revoir, car ils étaient séparés depuis que Pierre était à l'usine de Paris.

Pierre le mit rapidement au courant de ce qu'il avait besoin de lui apprendre pour lui expliquer le service qu'il lui demandait, et Maugeyron accepta avec empressement.

Comme second témoin, il s'adressa au marchand de vin qui était établi au rez-de-chaussée de la maison où il avait habité autrefois, et tous trois se rendirent à Meudon par le chemin le plus court.

Ils trouvèrent Mariette et Totor à l'endroit convenu.

Pierre demanda :

— Il n'y a rien de nouveau ?

— Non, — répondit Totor qui comprit ce qu'il voulait dire. — Il n'y a pas de danger... On n'avait pas l'intention de faire ça aujourd'hui.

— Eh bien ! allons !...

Ils entrèrent tous les cinq à la mairie et se présentèrent devant le



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaiée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG.
Caster Postal, 2134 (Place d'Armes),
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessus.

Votre nom

Votre adresse

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis) ; \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullon, Montréal, Canada

Secrétaire, chargé de la tenue des registres de l'état civil.

Pierre dit :

— Je viens faire la déclaration de naissance d'un enfant.

— C'est vous qui êtes le père. — demanda l'employé de la mairie.

— Oui, monsieur ?

— Vous habitez Meudon ?

— J'habite Paris, mais l'enfant est née à Meudon.

— Cela suffit. — C'est un garçon ou une fille ?

— Une fille.

— Quels prénoms lui donnez-vous ?

— Lia-Pierrette.

— Votre nom de famille ? — questionna encore le secrétaire de la mairie en prenant des notes qui lui serviraient tantôt à dresser son acte.

— Duval... Pierre Duval.

— Votre âge ?

— Vingt-six ans.

— Votre profession ?

— Chef d'atelier à l'usine Rolli-

net frères.

— Quel est votre domicile à Paris ?

— Rue des Martyrs, 56.

— Vous êtes marié ?

— Non, monsieur... — répondit Pierre avec quelque confusion. — Pas encore...

— Ça ne fait rien pour la déclaration... Vous pourrez faire du reste la légitimation de l'enfant le jour de votre mariage, — dit le secrétaire. — Quel est le nom de la mère ?

— Adrienne-Lia d'Arcis.

— Son âge ?

— Elle est dans sa dix-neuvième année.

— Sa profession ?

— Elle ne travaille pas.

— Ces deux messieurs sont vos témoins ?

— Oui, monsieur.

Alors, après avoir pris les renseignements nécessaires concernant les témoins, le secrétaire de la mairie dressa l'acte sur les deux registres, en donna lecture et invita tout le monde à signer.

Ce fut avec une émotion dont il put difficilement se rendre maître que le mécanicien traça les lettres de son nom sur le registre de la commune.

Le moment avait quelque chose de solennel pour lui.

Par cette signature, il affirmait authentiquement, à la face de la loi, ses droits de père à l'égard du petit être que Liette venait de mettre au monde.

Il attestait son amour en une déclaration ineffaçable et contractait légalement le bien qui l'unissait à jamais à celle qu'il aimait au delà de tout.

Et le brave garçon sentit en lui une joie immense, qui le fit tressaillir en tout son être, lorsqu'il eut apposé les deux signatures sur les registres. Mais en même temps, Pierre éprouva une angoisse indicible, faite de l'appréhension de tout ce que l'avenir, gros de menaces, lui réservait encore de douleurs.

Les deux témoins signèrent à leur tour.

Puis le secrétaire de la mairie demanda à Pierre Duval s'il désirait un extrait de l'acte de naissance, et comme il accepta avec empressement cette proposition qui allait au devant de ses désirs, car il allait la formuler lui-même, l'employé municipal lui délivra séance tenante un bulletin, qu'il remplit rapidement et sur lequel il apposa le cachet de la mairie.

Et en le lui remettant, il lui dit :

— Je ferai signer l'acte aujourd'hui même à M. le Maire et vous pourrez le retirer demain. Vous n'avez qu'à en verser le prix, qui est de deux francs quatre-vingt.

Pierre remit cette somme, à laquelle il ajouta quinze centimes pour que cet acte lui fût adressé par la poste à son domicile à Paris.

Maintenant, ayant remercié ses témoins et pris congé d'eux, il rejoignit Totor.

Il était heureux et son visage resplendissait, quand il lui annonça la chose en ces simples mots :

— C'est fait !...

— Enfoncée la marraine !... — s'écria joyeusement Totor. — Maintenant, elle peut faire ce qu'elle voudra, ça y est !... La gosseline est à toi et le pape lui-même n'y pourrait rien changer, car les actes de l'état civil ça ne bouge plus !...

C'est lui qui était joyeux !...

Maintenant, il n'y avait plus qu'à ne pas perdre de vue l'enfant de Liette, car il y avait encore à se méfier des intentions de Mlle de Chavanges.

Totor s'en chargea, ainsi qu'il l'avait promis à Pierre, et c'est presque uniquement de cela qu'ils s'entretenaient, en déjeunant au restaurant des Deux Gaspards.

Le jeune artiste resterait à Meudon et ne perdrait pas de vue la villa de Fleury.

Chaque jour, il trouverait bien le moyen d'aller à Paris pour tenir Pierre et Mariette au courant de ce qui se passerait, ou, au besoin, il leur enverrait des nouvelles par la poste ou par le télégraphe.

Voilà que tout à coup, pendant qu'ils causaient, ils virent passer Mme Ménager, que Totor reconnut à travers les rideaux de la devanture du restaurant.

— Tiens, voilà la sage-femme, — fit-il en la désignant. — Elle va peut-être à la mairie faire la déclaration...

— Oui, sans doute.

— Ah ! je vois d'ici le tableau quand on va lui dire que c'est déjà fait !... Et la tête de la marraine, quand elle saura le coup !... Non, je voudrais être là, dans un petit coin, pour voir le nez qu'elle fera ! Et aussitôt il entraîna Pierre.

— Viens donc, — lui dit-il, — elle ne te connaît pas plus que moi, il n'y a pas de dangers.

Ils sortirent ensemble.

Mme Ménager avait déjà pris une certaine avance.

Elle suivait le trottoir de gauche de la rue de la République, marchant à pas menus, ne se doutant pas de la surveillance dont elle était l'objet.

— Non, elle ne va pas faire la déclaration, — dit tout à coup Totor en voyant que la sage-femme avait dépassé la mairie. — A moins qu'elle aille chercher les témoins.

— Oui, c'est probable.

Mais non, les deux amis, réglant leur pas sur celui de Mme Ménager, afin de maintenir leur distance, la virent prendre la direction de la gare.

— Tiens, tiens, où va-t-elle donc ?

— fit Totor surpris. — On dirait qu'elle va prendre le train...

Pierre se sentait une vague inquiétude.

La sage-femme d'Angers traversa la voie ferrée sur le pont et vint à la gare où elle entra, bientôt suivie par les deux jeunes gens qui la virent prendre un billet d'aller-retour.

Pierre et Totor échangeaient à voix basse leurs impressions et les conjectures auxquelles ils se livraient.

A leur tour, ils prirent leurs tickets.

Ils ne couraient aucun danger, puisque Mme Ménager ne les connaissait ni l'un ni l'autre.

Dans le train, placés dans un wagon voisin du sien, ils continuèrent à causer et Totor eut l'idée de ce qui se passait.

— Je parie qu'elle va chercher une nourrice pour la gosse, — dit-il à Pierre. — C'est probablement le plus urgent, car la marraine ne voudra pas que Liette nourrisse, puisqu'elle a pris tant de précautions pour sauver les apparences, comme elle dit... Elle ira faire la déclaration après.

Il ne se trompait pas.

A Paris, Mme Ménager se renseigna au bureau d'omnibus établi devant la gare, et, ayant pris la voiture qui lui fut indiquée, elle se rendit au quartier du Panthéon.

Pierre et Totor avaient pris place sur l'impériale.

Ils la virent, lorsqu'elle quitta l'omnibus, se diriger vers la rue Lacépède et entrer dans un bureau de nourrices.

— Ça y est, — fit Totor. — Tu vois, c'était bien ça !

Et, pendant que Mme Ménager se trouvait dans le bureau, ils s'entendirent sur ce qu'il y aurait à faire.

Pierre allait retourner rue des Martyrs, afin de donner des nouvelles à Mariette, et il ne rentrerait à l'usine que le lendemain.

Totor ne perdrait pas de vue la sage-femme, et il saurait si la marraine de Liette prenait une nourrice, ce qui lui paraissait peu probable, ou si l'enfant serait envoyé à la campagne.

En ce cas, il s'arrangerait bien pour être renseigné exactement sur la localité où on l'enverrait, car il veillerait de près sur la villa de Fleury.

Après, on déciderait ce qu'il y aurait à faire.

Ils se séparèrent donc et Totor continua à demeurer seul en observation à quelque distance du bureau de nourrices.

Quand il en vit sortir la sage-femme, il la suivit encore, la vit prendre une voiture et l'entendit donner au cocher l'ordre de la conduire aux magasins du Bon Marché.

Il comprit qu'elle allait faire, pour le compte de la marraine de Liette, les emplettes nécessaires pour la layette de l'enfant.

Cela ne l'intéressait guère. Il pouvait retourner à Meudon.

Pendant la nuit qui avait suivi la délivrance de Liette, un travail nouveau s'était fait dans l'esprit de Valérie Dubourg, que des préoccupations de toute sorte avaient tenue longtemps éveillé.

Elle s'inquiétait, malgré toutes les précautions habiles et minutieuses qu'elle avait prises, des conséquences que pourrait avoir, dans l'avenir, l'existence de cette enfant, qu'elle aurait voulu supprimer, anéantir, comme elle aurait voulu aussi faire disparaître à jamais la fille d'Odeline, qui était pour elle un danger permanent.

La misérable y avait songé.

Elle avait envisagé, sans la moindre épouvante, la perspective d'un crime.

N'avait-elle pas sous la main, aujourd'hui, un homme qu'elle tenait en son pouvoir, cet assassin du Chalet du Bois ?...

Depuis le jour où l'usurpatrice du nom de Chavanges avait découvert le crime de Jules Rouland, elle avait eu cette idée de se débarrasser définitivement de Liette.

Ce projet s'était implanté dans son esprit de démon et elle le caressait sans cesse, attendant l'occasion, le moment propice, les circonstances qui feraient qu'elle n'aurait rien à redouter des conséquences.

Elle le préparait dans sa pensée.

Pour le moment, Valérie Dubourg songeait à l'enfant qui venait de naître et qui constituait un lien entre la fille du vicomte d'Arcis et Pierre Duval.

Que Liette disparût, l'enfant ne subsisterait pas moins, et quelques précautions que l'on aurait prises pour dissimuler son origine, en ne révélant rien de sa filiation, qui sait si quelqu'un d'habile ne pourrait pas un jour, puisque la loi autorise la recherche de la maternité, établir que cette enfant était la fille de Liette ?

Si elle pouvait la faire inscrire dans la déclaration de naissance comme née de père et mère inconnus, la sage-femme serait quand même obligée de déclarer la maison dans laquelle cette enfant était venue au monde, et ceux qui y auraient intérêt n'auraient aucune peine à établir qu'à cette époque Mme de Chavanges était locataire de cette villa.

L'origine et l'identité seraient ainsi démontrées.

Ne pourrait-on pas s'abstenir de faire cette déclaration ?

Voilà ce que l'aventurière se demandait en ce moment.

Elle savait bien que la loi impose l'obligation de déclarer la naissance à laquelle ils ont assisté, non seulement à la sage-femme, mais encore aux témoins.

L'infraction à cette obligation est sévèrement punie, principalement quand il s'agit d'une sage-femme.

Mme Ménager y consentirait-elle ?...

— Cette femme n'est pas riche, — se disait la misérable qui concevait ce projet avec l'espoir de réussir. — Avec l'argent on fait bien des choses !...

Elle cherchait comment faire cette proposition coupable à la sage-femme.

— Que risque-t-elle en somme ? — se demandait-elle en étudiant les conséquences.

Lorsque le jour parut, Valérie Dubourg avait pris sa résolution.

Elle se rendit dans la chambre de Liette, auprès de qui elle trouva Mme Ménager qui lui donnait ses soins.

Le bébé reposait tranquillement.

La sage-femme venait de lui faire boire à la cuillère un peu de lait coupé d'eau sucrée et avait fait sa toilette.

La jeune mère avait passé une excellente nuit et son visage, si pâle la veille après l'horrible crise, avait repris ses couleurs.

Liette aussi avait longuement songé, et avec quelle affreuse douleur, à l'avenir.

Elle se désolait à la pensée de se séparer de cette enfant qui représentait à ses yeux celui qu'elle aimait toujours, celui dont on l'avait si cruellement séparée, celui à qui appartenaient toute sa vie et toutes ses pensées.

Elle voyait approcher avec d'horribles angoisses le moment où on allait lui enlever cette enfant née d'elle, qui lui avait coûté de si épouvantables souffrances, et l'en séparer, comme on l'avait séparée de son père.

Et longtemps, pendant qu'elle contemplait le bébé endormi, des larmes avaient coulé des yeux de la mère.

La fausse Lia de Chavanges s'approcha d'elle et, couvrant sa haine de son masque hypocrite, elle l'embrassa.

Elle s'informa de sa santé et eut aussi un baiser qu'elle mit du bout des lèvres sur la main rose de l'enfant endormi.

Puis, lorsqu'elle se trouva seule avec Mme Ménager, prenant en sa compagnie la tasse de chocolat qui constituait le petit déjeuner, elle n'osa pas lui parler de ce qu'elle avait combiné.

La sage-femme s'appretait à aller à Paris, pour chercher une nourrice, et il ne fut question que de cela et

des diverses emplettes nécessaires pour la layette.

Ce fut Mme Ménager elle-même qui dit :

— Je ferai la déclaration à la mairie cet après-midi.

C'était un répit qui permettrait à l'horrible aventurière de réfléchir encore à la proposition qu'elle voulait lui faire.

Lorsque Mme Ménager revint, rapportant tout ce qu'elle avait acheté au *Bon Marché*, elle parla de la nourrice.

Elle en avait trouvé une sans la moindre peine.

C'était la femme d'un pêcheur, Maria Copain, qui habitait avec sa mère sur la route de Criel, non loin du Tréport.

Elle offrait toutes les garanties et se trouvait dans toutes les conditions exigées.

Les parents étaient de pauvres gens, vivant de la pêche.

Le père de Maria Copain passait la plus grande partie de l'année en mer, faisant partie d'une équipe de pêche au chalut.

Quant à l'enfant, les Copains étaient trop pauvres pour le garder et la mère comptait le confier à l'Assistance publique.

Maria Copain était venue à Paris pour trouver un nourrisson, et Mme Ménager avait non seulement vu ses certificats, mais encore l'avait examinée et interrogée.

Le bébé serait admirablement bien dans cette famille.

— Pour être certaine de la discrétion de ces gens-là, — compléta la sage-femme, après avoir donné les renseignements les plus détaillés, — le mieux est de ne faire savoir que ce que l'on veut. Inutile de faire connaître à la nourrice la famille de l'enfant qu'on lui confie... On donne le nom qu'on veut et tout est dit.

Quant au paiement des mois de nourrice, — ajouta-t-elle en terminant, — j'y ai réfléchi. Cela ferait faire peut-être bien des réflexions à ces gens-là, si on leur donnait tout d'un coup une certaine somme.

Il est préférable, à mon avis, qu'une personne de confiance, — moi, par exemple, si vous le voulez bien, — serve d'intermédiaire, soit seule en rapport avec la nourrice et lui envoie son argent chaque mois, en recevant des nouvelles du bébé.

Cela m'est déjà arrivé plusieurs fois, et je trouve que, dans l'intérêt de la famille qui a des raisons graves pour ne pas se faire connaître, c'est la garantie la plus sûre, car la sage-femme oppose une barrière infranchissable à la curiosité de ces gens de la campagne.

— C'est vrai, — approuva la prétendue marraine de Liette, — et je trouve, en effet, que c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Mais l'offre de Mme Ménager ouvrait en outre la voie à la proposition que combinait l'aventurière.

— Assurément, — ajouta-t-elle en soupirant d'un air pathétique, — on ne prend jamais trop de précautions quand l'honneur de toute une famille est en jeu!...

Puis, avant d'en venir où elle voulait, l'habile comédienne jugea utile d'adresser quelques paroles de circonstance à la sage-femme qu'elle avait à gagner à son projet.

— J'ai une entière confiance en vous, — lui déclara-t-elle avec une manifestation de sympathie qu'elle accentua en lui prenant la main. — Je vous ai bien jugée dès le premier jour et je me suis ouverte à vous avec le plus complet abandon... Vous avez compris toute l'étendue de notre malheur et vous y avez compati sincèrement...

— De tout mon cœur, madame, vous pouvez le dire, — amplifia la sage-femme qui augurait bien de ces éloges.

— Mais malgré tout, si le présent me rassure, si toutes les précautions sont bien prises, l'avenir m'épouvante... Il m'épouvante parce que je songe qu'un jour tout peut être compromis si quelqu'un, poussé par de mauvaises intentions, vient à découvrir l'origine de cette enfant et parvient à savoir qu'il a pour mère cette malheureuse enfant.

— Il n'y aura aucune preuve — objecta Mme Ménager. — L'enfant sera déclaré née de père et de mère inconnus, inscrite seulement sous deux prénoms comme un enfant adultérin... Or, la recherche de la paternité est interdite par la loi, vous le savez.

— Oui, je le sais... Mais la recherche de la maternité est admise... On pourrait arriver à prouver que Liette est la mère de cette enfant...

— Comment saura-t-on que l'acte de naissance se trouve à la mairie de Meudon.

— Cela n'est pas impossible.

— Toutes nos précautions ont été bien prises pour déjouer les recherches que vous avez si sagement prévues... Personne au monde ne peut savoir que Mlle Liette est à Meudon...

— Aujourd'hui, soit ; mais on peut le savoir demain... on peut le savoir plus tard...

— Je ne vois pas quelle précaution de plus on pourrait prendre.

— Il y en a bien une dont j'ai eu l'idée... à laquelle je songe depuis que cette enfant est née, depuis que je sens mieux encore toute l'étendue de notre malheur... Car, croyez-le, madame, cela me tourmente terriblement... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, tellement j'étais préoccupée...

Ah! ce n'est pas une vie, cela!... — s'écria la prétendue marraine de Liette d'une voix de mélodrame. — Les dangers que j'entrevois m'épouvantent... Ce souci qui me mine me tuera peu à peu, si je ne parviens pas à m'affranchir de toute crainte...

— Pauvre dame, je comprends bien votre peine, allez!... — comptait la sage-femme. — Si vous pensez qu'il y a encore quelque chose à faire, dites-le... Je le sais bien, on ne prend jamais trop de précautions...

— Je n'ai pas osé vous en parler...

— Pourquoi?

— Il me semble que vous ne voudrez pas consentir...

— Vous savez bien que je vous suis dévouée...

— Mais cela vous ne voudrez pas le faire... j'en ai peur...

— Pour avoir cette idée-là?... Vous êtes incapable de me proposer quelque chose que ma conscience réproouve... Vous ne pouvez rien combiner contre l'existence de cette enfant...

— Oh! certes, non, — protesta énergiquement l'habile comédienne. — Pauvre innocente!... Je la plains d'être venue au monde dans ces tristes conditions... Je ne lui en veux pas, soyez-en bien sûre, et je ne voudrais rien faire contre elle...

— Alors de quoi s'agit-il?... Voyons, parlez-moi en toute confiance, — insista Mme Ménager qui compatissait sincèrement au malheur dont elle était témoin.

— Eh bien! soit... Je vais vous dire ce que j'ai calculé... — dit la marraine de Liette qui parut vaincre sa dernière hésitation. — Ah! si cela se pouvait, nous serions sau-

vées... Nous n'aurions jamais plus rien à craindre... La faute de ma malheureuse Liette serait pour toujours effacée et tout danger serait conjuré pour l'avenir.

— Que faudrait-il faire?... — dit Valérie Dubourg.

— Il faudrait que... moralement... cette enfant n'existât pas, — dit Valérie Dubourg.

La sage-femme ne comprit pas.

— Il faudrait qu'il n'y eût aucune preuve à nous opposer... Il faudrait que sa naissance fût en quelque sorte supprimée... qu'on n'en pût trouver aucune preuve... aucune trace...

Maintenant Mme Ménager avait compris.

Les deux femmes se regardèrent un instant sans prononcer un mot, agitées par des préoccupations opposées, l'une inquiète de la proposition qu'on venait de lui faire, l'autre cherchant à pressentir comment son projet qu'elle suggérait allait être accueilli.

La sage-femme eut rapidement envisagé la situation et se rendit compte des garanties de discrétion qui lui étaient assurées.

Elle pouvait incontestablement, sans se compromettre, ne pas déclarer la naissance de cette enfant, — car c'est bien là ce qui lui était proposé, — et elle n'aurait jamais rien à craindre.

Elle avait déjà accepté cette proposition, qui ne gênait en rien sa conscience dénuée de scrupules; elle cherchait seulement à tirer le meilleur parti de la situation et elle calculait le moyen d'obtenir pour ce service exceptionnel la rémunération la plus élevée.

Aussi elle hocha lentement la tête et laissant passer, comme une interjection expressive, un souffle entre ses lèvres minces :

— Pffut!... Songez-vous à ce que vous me demandez là... — dit-elle. — Mais je serais perdue, Madame, si jamais on venait à savoir cela... Non seulement je serais condamnée, car la loi est impitoyable pour nous, mais je ne pourrais plus rien faire... Je perdrais toute ma clientèle... Je verrais mon nom mis dans les journaux, au compte rendu des tribunaux... Ce serait épouvantable pour moi!...

— Comment cela se saurait-il? — demanda la fausse Lia de Chavanges.

— Est-ce que je sais?

— Qui voulez-vous qui le dise?... Il n'y a que vous et moi qui le saurons...

— Et la mère de cette enfant?...

— Liette?... Oh! soyez sans crainte, je réponds d'elle et de sa soumission... Elle a compris la honte que sa faute nous a infligée et elle veut empêcher tout scandale...

— Aujourd'hui?... mais plus tard...

La perspicacité de l'intrigante lui fit comprendre, malgré les protestations de Mme Ménager, que ce qu'elle voulait n'était pas impossible.

Sa conscience ne s'était pas révoltée.

Elle cherchait seulement à faire payer le plus cher possible ses services.

Du moment que ce n'était qu'une question de prix, la cause pouvait être considérée comme gagnée.

— Non... Réfléchissez bien... — insista Valérie Dubourg, sûre désormais de vaincre les scrupules que la sage-femme n'affichait que pour la forme. — Vous verrez que jamais personne ne saura rien... c'est absolument impossible...

— Et le père de l'enfant? — objecta encore la sage-femme. — Vous pensez, me disiez-vous, qu'il était

FORTIFIEZ votre SANTE



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

BUREAU

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6901, Ave de Chateaubriand

Boîte, P.O. 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____



coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Ne souffrez plus



Grâce au Traitement MEDICAL F. GUY

C'est le remède connu contre les périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

BUREAU :

Jeu et Samedi de 2 h.
à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6901, Ave de Chateaubriand

Boîte Postale 2353

Place d'Armes

Montréal, P. Q.

Souffrez-vous d'Indigestion ?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.

3686, rue Saint-André

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

Montréal, P. Q.

guidé par l'intérêt, maintenant qu'il sait que Mlle Liette est riche...

— Il ne sait pas seulement où nous sommes.

— Mais il pourra chercher à savoir ce qu'est devenu l'enfant dont il est le père, afin de pouvoir un jour revendiquer en son nom la fortune de sa mère...

— Ah! je l'en défie bien!... Du reste, c'est surtout pour me prémunir contre lui que je voudrais qu'il ne puisse rien trouver.

— Mais c'est précisément le moyen de faire découvrir que la déclaration n'a pas été faite, et cela retombera sur moi.

— Du tout!... Il ne trouvera rien parce que personne ne lui dira où la naissance a eu lieu... Il ne peut pas aller fouiller les registres d'état civil des trente-huit mille communes de France.

C'est égal... c'est un danger.

— Je n'en vois aucun, ni pour vous ni pour personne... Qui saura que c'est vous qui avez assisté Liette?... Ce n'est pas moi qui irait le dire!... Alors, quand bien même on aurait un jour la preuve que la déclaration de naissance n'a pas été faite, ce qui me paraît impossible, personne ne songera à venir m'accuser.

— Oui... Je ne dis pas...

— Croyez-moi, il n'y a absolument rien à craindre... J'y ai bien réfléchi, car je ne voudrais pas pour tout au monde qu'il nous arrivât le moindre désagrément... Ici, personne ne vous connaît... Il n'y aura aucune trace de votre séjour, puisque vous êtes chez moi...

La sage-femme demeurait pensive.

Elle paraissait réfléchir et se consulter avant de prendre une détermination.

Alors l'intrigante en vint à la question d'argent.

— Vous me sauveriez en consentant à cela, — lui dit-elle. — Demandez-moi ce que vous voudrez pour ce service... Je suis prêt à vous le donner...

Voyons, — ajouta-t-elle, voulant l'éblouir par l'énoncé d'une somme importante et la décider. — Je vous offre vingt mille francs!...

Mme Ménager eut un mouvement en entendant cette somme.

De sa vie, elle n'avait possédé une pareille fortune.

A son âge elle n'entrevoit pas la possibilité de la réaliser, de l'amasser.

On la lui offrait tout d'un coup.

— Vingt mille francs!... — fit-elle, ravie.

Elle n'aurait certainement pas songé à demander un prix pareil pour ce service.

Aussi elle ne voulut pas paraître intéressée.

— Croyez que ce n'est pas par intérêt que je me déciderais à faire cela, — dit-elle maintenant que la somme était promise. — Je comprends tellement vos ennuis que j'y compatis de tout mon cœur.

Valérie Dubourg se leva.

Elle ouvrit l'armoire à glace dont la clef ne la quittait pas et y prit un petit coffret en fer muni d'une fermeture de sûreté qu'elle déposa sur le quérillon et qu'elle ouvrit.

Elle en tira une liasse d'obligations.

— Voyez... Je vous remettrai cette somme en valeurs... Ce sont des obligations du Crédit foncier... Elles sont toutes au porteur...

— Enfin...

— Vous consentez?... dites!...

— Puisque c'est nécessaire à votre bonheur...

— C'est-à-dire que vous me sauvez!... — s'écria la fausse Lia de Chavanges.

Et ayant serré la main de la sage-femme en une enthousiaste explosion de reconnaissance, elle compta rapidement quarante obligations.

— Tenez, voilà quarante franciers de cinq cents francs, — dit-elle en les remettant à Mme Ménager. — Cachez-les et enfermez-les dans votre malle... Voyez, il n'y a aucune preuve entre nous...

Et pendant que la sage-femme, dissimulant sa joie, pliait les valeurs et les enveloppait dans un journal, elle ajouta :

— Alors, c'est entendu, n'est-ce pas?... La déclaration ne sera pas faite!...

— C'est entendu, — répondit Mme Ménager. — Au fait personne à Meudon ne se préoccupera de la naissance de cette enfant... Il n'y a pas de voisin... On ignore ce qui se passe ici.

— Bien entendu.

— Et quant à vos domestiques, ils ne savent pas si la déclaration n'a pas été faite.

— Ils n'y penseront même pas.

L'aventurière avait obtenu ce qu'elle voulait.

Désormais elle n'avait plus rien à craindre de l'avenir.

Elle parla alors de l'enfant et revint aux précautions qu'il y avait lieu de prendre, ainsi que cela avait été convenu, pour que l'on ne puisse jamais la retrouver.

Il fut convenu que la nourrice viendrait le lendemain.

Mme Ménager irait elle-même la chercher en voiture, afin qu'elle ne sache pas dans quelle localité on la conduisait, et elle la ramènerait à la gare du Nord prendre son train pour le Tréport avec l'enfant, sans la laisser s'arrêter à Paris ni causer avec personne.

Elle l'accompagnerait même jusqu'à destination, afin de voir dans quelles conditions elle est installée.

Liette, dont l'état était satisfaisant, pourrait très bien se passer de ses soins pendant quarante-huit heures.

La nourrice ne connaîtrait ainsi que Mme Ménager, qui lui laisserait son adresse, afin qu'elle puisse lui envoyer régulièrement des nouvelles de l'enfant.

Et puis qui sait si cet enfant vivrait?...

Il y a tant de maladies qui guettent le premier âge : les convulsions, la méningite, la congestion pulmonaire, l'entérite et bien d'autres!...

On en serait peut-être débarrassé plus tôt qu'on ne pense.

— Ce n'est pas pour souhaiter la mort à personne, — dit la sage-femme, — surtout à un pauvre innocent qui n'a pas demandé à venir au monde... mais il serait peut-être plus heureux!

— Oh! sûrement.

LI

Une démarche

TOTOR, qui ne perdait pas de vue la villa de Fleury, s'étonnait de ne pas voir la sage-femme se rendre à la mairie pour faire la déclaration de naissance.

Cependant il n'eut pas l'idée de ce qui se passait.

Il ne pouvait penser, après les précautions qui avaient été prises pour cacher la délivrance de Liette, que l'on songerait à ne pas déclarer la naissance de son enfant.

Il savait que la loi édicte une pénalité sévère contre la sage-femme qui ne ferait pas la déclaration de la naissance à laquelle elle a assisté, et il n'aurait pas imaginé que Mme Ménager eût encouru cette responsabilité.

Il pensait que cette formalité avait dû être accomplie à son insu, au mo-

ment où il déjeunait par exemple, et elle pouvait aussi bien l'avoir été par toute autre personne que la sage-femme.

Totor se proposait de vérifier le fait à la première occasion.

Il pouvait se faire qu'en déclarant la fille de Liette, sans l'indication d'aucune filiation, le secrétaire de la mairie ne se soit pas aperçu qu'elle s'appliquait à l'enfant déjà déclarée au nom de Pierre Duval.

Dans la banlieue comme dans la plupart des villes de province, les municipalités ne sont pas pourvues de médecins de l'état civil qui vont à domicile constater les naissances et vérifier le sexe de l'enfant déclaré.

La présentation du nouveau-né à l'officier d'état civil, que la loi prescrit, est supposée avoir été accomplie et la formule de l'acte de naissance en porte la mention.

Du reste, l'ami de Pierre Duval n'eut pas trop de loisirs.

Il dut s'attacher aux pas de la sage-femme qu'il vit sortir de la villa, ayant au bras son petit sac de cuir.

Il la suivit jusqu'à la gare, prenant toutes les précautions voulues pour qu'elle ne s'aperçût pas de son assiduité, et il prit place dans un wagon voisin du sien.

Au lieu de la suivre, Totor courut à la rue des Martyrs, afin de tenir Mariette et Pierre au courant de ce qui se passait.

L'événement qui se préparait était assurément la mise en nourrice de l'enfant de Liette; le jeune artiste le comprit en voyant la direction prise par la sage-femme en arrivant à Paris.

Pierre était en quelque sorte transfiguré depuis qu'il se savait père.

Le bonheur qu'il goûtait, en se mêlant en lui à la douleur encore plus vive de la séparation, le mettait dans un état d'agitation nerveuse dont il ne pouvait être maître.

Pas un instant il ne pouvait détacher sa pensée de cette villa de Meudon où se trouvaient les deux êtres qu'il aimait plus que tout au monde, les deux êtres auxquels, malgré la séparation injuste et cruelle qu'on lui infligeait, son existence était indissolublement liée.

Liette!... Plus que jamais maintenant, il sentait qu'elle était à lui.

Il lui avait semblé, pendant qu'il signait sur ces deux registres de la mairie l'acte de naissance de sa fille, qu'il l'avait en quelque sorte épousée, en dépit des obstacles que l'on avait élevés entre eux.

Et sa fille!... cette petite Pierrette qui était issue de leur amour, qui consacrait leur union... Cette enfant qu'il adorait sans pouvoir lui donner ses baisers de père, il allait aussi en être séparé!...

C'est à cela surtout que le malheureux père ne pouvait se résoudre.

Il interrogea tout de suite Totor.

— Non, rien de nouveau encore, — répondit le jeune artiste. — La gosse est toujours là-bas, mais elle ne va pas tarder à partir en nourrice, car la sage-femme est à Paris en ce moment, et je ne crois pas me tromper en disant qu'elle va ramener la nourrice avec elle.

Alors il ne fut plus question que de cela.

Ils conjecturèrent tous les trois et combinèrent ce qu'il y aurait à faire dans les divers cas qu'ils prévoyaient.

Totor suivrait la nourrice quand elle partirait afin de savoir où l'on placerait la petite Pierrette, et il télégraphierait aussitôt à Mariette.

Après on aviserait à ce qu'il y aurait à faire.

Totor fut de retour à Meudon avant Mme Ménager, et, installé *Aux deux Gaspards*, il la vit arriver à l'heure du train suivant.

Elle était accompagnée d'une jeune femme très brune, au teint hâlé, point laide toutefois, sur le compte de laquelle il ne pouvait se méprendre. C'était évidemment la nourrice.

Elle portait son enfant enveloppé dans un vieux tartan.

La sage-femme avait tout préparé selon les instructions qu'elle avait reçues.

Elle avait terminé avec le bureau de placement et, munie des pièces de Maria Copain qu'on lui avait remises, elle l'avait emmenée.

On avait laissé à la consigne de la gare Montparnasse, le menu bagage de la nourrice, consistant en un panier qui contenait quelques effets et un peu de linge, ce qui avait pu lui être nécessaire pendant son séjour à Paris.

Quant à son enfant, aussitôt revenue au Tréport, Maria Copain le confierait, ainsi qu'elle se l'était proposé, à l'Assistance publique.

Du reste, Mme Ménager, qui l'accompagnait, lui faciliterait toutes les démarches.

Ce fut avec un serrement de cœur indicible, poignant, que Liette vit entrer dans sa chambre cette femme qui venait lui prendre son enfant.

Ses regards s'attachèrent à elle avec une expression d'effarement et d'angoisse dont elle ne put se défendre.

Elle avait pris sa fille et la serrait dans ses bras, comme pour affirmer aux yeux de cette étrangère ses droits de mère.

Puis elle pleura, elle pleura abondamment au moment où sa marraine et la sage-femme, parlant tour à tour, lui firent comprendre qu'il fallait bien qu'elle se résignât à cette séparation.

Elle arrosa sa fille de ses larmes, quand elle l'embrassa une dernière fois au moment où l'on s'appropriait à la lui prendre, et en sanglotant elle la prenait contre son cœur, incapable de dénouer d'elle-même son étreinte.

Mme Ménager partit avec la nourrice.

Elle portait elle-même l'enfant de Liette, chaudement enveloppée dans la pelisse de laine blanche qu'elle lui avait achetée avec sa petite layette.

Elles montèrent toutes deux dans la voiture que le valet de chambre avait procurée et elles se rendirent à la gare.

Totor les y attendait.

Il avait prévu ce qui se passait et s'était tenu prêt, ayant apporté sa valise qu'il avait déposée sur un banc de la salle d'attente, déjà muni de son ticket à destination de Paris.

Il quitta leur arrivée.

Dès qu'il les vit descendre de voiture, il passa sur le quai de la gare.

Il savait que, de Meudon, on ne pouvait prendre de billet que pour la gare Montparnasse.

A Paris, on gagnerait certainement une autre gare, et là il s'arrangerait bien pour savoir où la nourrice se rendait.

Il fut étonné en voyant que la sage-femme l'accompagnait, mais cette mesure à laquelle il ne s'attendait pas, ne le déconcerta point; Mme Ménager ne le connaissait pas.

Il y vit un surcroît de précautions, pris par la marraine de Liette, et plus que jamais il se disposa à remplir la mission dont il s'était chargé.

En arrivant à Paris, l'ami de Liette imita l'exemple de la sage-femme et de la nourrice, et prit aussitôt après elles un fiacre pour se faire conduire,

ainsi qu'il l'avait entendu dire à leur cocher, à la gare du Nord.

Dans les conjectures qu'il avait faites pendant le trajet, Totor avait pensé que Mme Ménager n'accompagnerait la nourrice que jusqu'au train, sans doute pour l'aider à porter la fille de Liette, puisqu'elle était chargée de son propre enfant. Il fut donc de nouveau surpris en voyant qu'elles prenaient toutes deux leurs billets pour le Tréport.

— Le Tréport!... Très chic!... — se dit-il. — Un endroit que je connais comme ma poche!...

En effet, Totor y était allé plusieurs fois dans la saison d'été, tantôt avec des camarades, un jour même avec Mariette et Pierre, profitant des trains de plaisir à prix réduits que la Compagnie organise le dimanche pour les bains de mer.

Ce serait bien commode pour tout ce que l'on voudrait faire, car il n'y a que trois heures de trajet de Paris au Tréport.

Avant de partir, Totor lança du bureau télégraphique de la gare un petit bleu à l'adresse de Mariette pour lui dire ce qui se passait.

Il lui télégraphia de nouveau du Tréport, dès qu'il sut où demeurait la nourrice, qu'il eut appris son nom et qu'il se fut renseigné sur son compte auprès des voisins.

Il lui dit dans sa dépêche :

Je laisse repartir sage-femme et reste ici pour voir le bébé.

Serai retour après-demain soir, huit heures.

Et, en effet, après avoir vu partir Mme Ménager, Totor se dirigea vers la demeure de Copain.

Connaissant à merveille la ville, il coupa au plus court, passant sous le porche de l'église, en haut du Musoir qui domine le port, et il arriva ainsi à la route de Creil.

La femme du pêcheur habitait une des petites maisons sur la droite de la route, avant d'arriver au cimetière.

Le prétexte pour s'adresser à la nourrice de Pierrette était facile.

Totor dit qu'il avait le projet de passer l'été au Tréport. Il y était venu pour chercher une maison à louer, dans des prix raisonnables, et il ne voulait pas s'adresser à l'agence afin de ne pas payer trop cher.

Il se souciait peu, disait-il, d'être plus ou moins près de la plage; il préférait même les environs de la ville, et il se renseignait pour savoir s'il avait chance de trouver quelque chose en allant plus loin.

Et la conversation, ainsi engagée aisément, il n'écoula que d'une oreille distraite les renseignements qui lui furent donnés avec la plus entière complaisance, car chez tout habitant des villes de bains de mer il y a un loueur.

Copain, comme presque tous les Tréportais, louait sa maison pendant les mois d'été, ne se réservant que deux pièces, l'une au sous-sol, l'autre sur le derrière où toute la famille s'entassait.

Tout le reste était à la disposition des baigneurs.

On la lui fit visiter, sans qu'il ait eu besoin de le demander: au rez-de-chaussée, la «salle» et une petite cuisine, et au premier étage, deux chambres et un cabinet.

C'est à peine si on lui montrait l'une de ces deux chambres, car elle était plongée dans l'obscurité, les fenêtres étant soigneusement fermées.

— Il y a la petite qui dort, — expliqua à voix basse la femme du pêcheur.

— Ah! très bien, — fit l'ami de Pierre Duval. — Elle est à vous?

— Non, c'est la petite nourrissonne de ma femme... nous ne

Réellement Délicieux

THÉ

"SALADA"

l'avons que depuis hier. Le voyage l'a abattu, car ma femme est allée la chercher à Paris, et elle ne fait que dormir.

— Ça prouve qu'elle se porte bien. — Oh! pour ça oui, la mignonne... On voit qu'elle est en bonne santé... Elle n'a pourtant encore que trois jours.

— Ah!... Si petite!...

A ce moment, l'enfant fit entendre ses vagissements.

La femme du pêcheur vint au berceau, — un ancien berceau en noyer surmonté d'une flèche, — et en écarta les rideaux.

— Eh bien! on est donc réveillée!... — fit-elle avec un bon sourire. — Mais oui, on a fini son dodo... et on veut boire sa goutte, pas?... du bon lolo de sa nounou!...

Elle ouvrit la fenêtre, en disant ces derniers mots, afin de donner du jour dans la pièce.

Totor en profita pour s'approcher du berceau.

Il vit la fille de Liette, et, dissimulant l'émotion qui le saisissait, il mit un doigt dans la main ouverte du bébé qui le serra.

— Que c'est donc petit à cet âge, fit-il.

— N'est-ce pas, monsieur?

— Moi, j'adore les enfants... Il me semble que je ferai un bon papa de famille lorsque le moment sera venu.

— Ah! vous avez bien le temps!

— Pour sûr!... Rien ne presse! Mais c'est égal, c'est gentil, les enfants!

Et le bébé, les yeux ouverts, ces yeux sans regard du premier âge, ne disait plus rien maintenant qu'il sentait quelqu'un auprès de lui.

Et revenant à Totor :

— C'est ma femme qui est la nourrice, — dit le pêcheur. — Elle a eu de la chance de trouver tout de suite cette petite nourrissonne... Elle n'est pas restée quatre jours à Paris...

— C'est de Paris qu'elle vient?

— Ma femme, oui... Je l'avais envoyée parce qu'on trouve mieux en y allant soi-même, que si l'on s'adresse au bureau et si l'on fait venir l'enfant par la meneuse... Sans compter qu'on obtient de meilleures conditions... Que voulez-vous, on n'est pas riche... Et le métier de pêcheur est dur, l'hiver surtout quand on pêche le hareng et la sardine; alors il faut bien trouver quelque chose pour nous aider.

Mais la petite n'est pas de Paris, — poursuivit la mère de Maria Copain qui aimait assez à bavarder; — elle vient des environs... dans la banlieue... Je ne sais pas le nom de ce pays-là...

Maria arriva.

— Eh bien! je ne me serais jamais douté que vous étiez la nourrice, — lui dit Totor qui l'avait déjà vue tout à l'heure au rez-de-chaussée. — Vous avez l'air toute jeune.

Elle sourit et le sourire piqua ses joues de deux fossettes qui enjolivaient son visage déjà agréable et éclairé de grands yeux noirs et brillants.

Et tandis qu'elle prenait l'enfant pour lui donner à boire, en lui parlant ce langage des mamans, la mère répondit à sa place :

— Non, elle n'est pas vieille... Elle va avoir dix-neuf ans à Pâques.

Et revenant au prétendu projet de location qui lui servait de prétexte, Totor dit :

— Alors voilà la seconde chambre.

La mère de Maria en détailla l'installation et parla de la maison.

Bien sûr que du moment qu'on ne tenait pas à être même sur la mer, il valait mieux se loger par ici, où l'air est moins vif, où l'on est abrité des vents d'ouest et de la tempête, et où l'on est réellement à la campagne.

Et tout en causant, assis maintenant en face de la nourrice, Totor contemplait la fille de Pierre et de Liette qui tétait de bon cœur.

Il ramena la conversation sur elle quand il entendit qu'on l'appelait Mimi.

— Mimi!... — fit-il, — ce n'est pas son nom?

— Non... c'est un petit nom d'amitié, répondit Maria Copain.

Et sa mère ajouta :

— Elle s'appelle Marie, d'après ce qu'a dit la sage-femme.

— Marie Gemmes, — compléta sa fille.

Totor nota ce nom dans sa mémoire.

Un instant après, paraissant s'intéresser à cette famille de pêcheurs, dont il promettait de devenir le locataire, si cela plaisait à sa sœur, il demanda :

— Sans être trop curieux, qu'est-ce que ça vous rapporte pour nourrir un enfant?

— A Paris on paye mieux que par ici, — répondit la femme Copain. — Ici, c'est à peine si ma fille aurait eu vingt ou vingt-cinq francs... tandis qu'elle en a quarante...

— Quarante francs par mois...

— Et quand la pêche ne marche pas, comme en ce moment, il faut que nous vivions tout les trois avec ça... son mari a bien un peu de travail, des filets à réparer, des fois du calfatage, car il fait un peu de tout, mais tout ça est si mal payé...

— Vous vous rattraperez l'été, avec les Parisiens qui viennent à la mer.

— Il le faut bien... C'est dans l'été que nous mettons de côté pour toute l'année.

La conversation se prolongea encore un peu, puis Totor promit d'écrire dès qu'il serait à Paris et qu'il aurait rendu compte de son voyage à sa sœur.

Pour lui, la maison et la situation lui plaisaient, et il ne trouvait pas le prix de cent cinquante francs pour la location trop élevé.

Il était probable que l'on ferait affaire.

Et le jeune artiste parlait sérieusement, car, depuis qu'il était là, il avait conçu l'idée de réaliser ce projet qui ne lui avait servi que de prétexte.

Il pourrait très bien, pendant la morte-saison de Mariette, qui est aussi celle des théâtres, venir s'installer avec elle au Tréport.

Cela ne serait pas une grosse dépense.

On s'arrangerait bien avec Pierre qui gagnait maintenant ce qu'il voulait.

On serait ainsi près de l'enfant.

Pierre pourrait venir chaque dimanche par le train de plaisir, ou même la veille, avec un billet d'aller et retour, et rester jusqu'au lundi.

La femme Copain et sa fille étaient enchantées de son aubaine.

Le lendemain, Totor revint encore sur la route de Creil.

La nourrice qui était devant la maison, avec l'enfant, l'aperçut au tournant de la route, quand il passa devant la porte du cimetière.

Il s'arrêta.

— Vous êtes encore ici? — fit Maria Copain.

— Oui, je ne repars que ce soir, répondit Totor. — J'ai voulu voir un peu le pays et je suis allé un peu me promener par là-haut...

— Du côté de Mesnilval, peut-être?

— Non, pas si loin... Je suis allé jusqu'à ce bal champêtre qui est au bout, ce doit être gai l'été.

— C'est très amusant... On danse tous les dimanches.

La mère de Maria, l'ayant entendu, arriva.

Maintenant, on était plus familier avec lui, on le connaissait, on le considérait comme le futur locataire, et l'on causait plus aisément.

Et c'est ainsi que, tout en roulant une cigarette, Totor, d'un air détaché, ne paraissant poussé que par une sympathique curiosité, se fit raconter tout ce qu'il avait intérêt à savoir, le peu que connaissait Maria Copain, ce que lui avait dit la sage-femme, c'est-à-dire une histoire inventée à plaisir pour qu'elle ne s'étonnât point qu'on ne lui remit pas l'acte de naissance de l'enfant.

Mme Ménager lui avait dit qu'elle avait besoin de ces papiers pour une affaire de famille, car la jeune mère que l'on avait vue chez elle à Meudon était veuve.

Cela coupait court à tout.

Et Totor, avant de partir, voulut faire la connaissance du père Copain, à qui il fit promettre de lui faire faire dans la saison quelques bonnes parties de pêche.

Ceci acheva de lui gagner les sympathies de la famille de la nourrice, et cette sympathie s'accrut encore lorsque le jeune artiste paya au pêcheur une absinthe que l'on prit au Café du Commerce.

Lorsqu'il arriva à Paris, où son retour était attendu Dieu sait avec quelle impatience, Totor en eut long à raconter à Pierre et à Mariette.

— C'est le cas de dire que nous sommes de vrais copains maintenant, le père Copain et moi! — s'exalta-t-il tout heureux de sa réussite. — Ah! oui, il m'a à la bonne.

Pierre était tout ému en entendant parler de sa fille.

Il fallut que Totor lui donnât tous les détails, lui dit jusqu'aux choses les plus insignifiantes.

Et sur la nourrice, que de questions!

— En fin de compte, — dit Totor — le plan de la marraine de Liette est facile à comprendre. Elle n'a pas fait faire la déclaration de naissance de la gosse.

— Il faut qu'elle ait payé la sage-femme pour ça, — dit Pierre, — car c'est elle qui est responsable.

— Comme de juste!... Seulement que risque-t-elle?... Rien du tout, on ne la connaît pas à Meudon. Personne ne sait d'où elle vient!... Elle est censée être chez elle dans cette villa, d'après ce qu'elle a dit à la nourrice. — Alors qui peut savoir qu'il y a eu une naissance.

— Et en outre, — ajouta Mariette en s'adressant à Pierre, — la déclaration que tu as faite l'a mise en règle.

— C'est vrai!

— Le nom qu'elle a indiqué à la nourrice, — reprit Totor, — est celui du pays où est son château, Saint-Gemmes... Avec le prénom de Marie, ça fait un nom... Et la nourrice n'en sait pas plus que ça...

Et puis elle s'en fiche... Pourvu que ses mois soient payés régulièrement, c'est tout ce qu'il lui faut, et de ce côté-là elle n'a rien à craindre, car c'est la sage-femme qui doit lui envoyer son argent chaque mois, d'après ce que m'a dit la mère Copain.

— Elle a donc l'adresse de la sage-femme?

— Oui, elle l'a sur un papier qu'elle m'a montré: Madame Ménager, rue du Petit Clos, à Angers... Cela couvre la famille que la nourrice ne doit pas connaître.

— Enfin la petite est bien, — dit Mariette, — c'est l'essentiel.

— Oui, elle est bien, et chez de braves gens!... répondit Totor. — C'est propre comme un sou l'édans... Et si vous voyez ces gens-là, ça respire la santé!...

Et, tout de suite, il parla du projet que l'on avait combiné pour l'été.

— Qu'a-t-on à craindre?... Toutes les années le père Copain prend des locataires pour la saison. Si ce n'était pas nous, ça en serait d'autres... Alors ça n'aura rien d'extraordinaire... Du reste, la marraine de Liette n'y viendra pas, c'est sûr. Elle ne doit pas avoir dit à Liette où elle a placé sa fille... Il n'y a que

la sage-femme, mais elle ne nous connaît pas...

— Et nous serons près de cette pauvre enfant, — approuva Mariette. Toi mon pauvre Pierre, tu pourras venir du samedi au lundi...

— Oui, oui, nous ferons cela, — approuva Pierre.

— Et on tâchera de le faire savoir à Liette, — reprit Totor, — car je m'arrangerai bien pour correspondre avec elle ou pour la revoir, et comme ça elle sera plus tranquille... Elle saura au moins où est sa fille...

— Elle saura que nous sommes auprès d'elle et ça la tranquillitera, — fit Mariette.

— Et tu verras que de cette façon, on pourra attendre tout tranquillement le jour où Liette sera libre et où vous pourrez vous marier...

Pierre soupira douloureusement.

— Ché bon sort!... vous ne l'aurez pas volé!... — conclut Totor.

* * *

Le lendemain, Totor se réinstalla à Meudon, où il constata qu'il n'y avait rien de changé à la villa de Fleury.

Pierre, moins triste depuis qu'il avait reçu ces excellentes nouvelles de sa fille, s'était rendu à l'usine à son heure habituelle.

Il travaillait à l'épure d'un dynamo nouveau modèle, dont les frères Rollinet allaient entreprendre la construction, lorsqu'un employé de la comptabilité vint lui dire que le patron le demandait.

Il se rendit auprès de M. Alfred qui se trouvait dans son cabinet.

— Mon cher Duval, — lui dit l'ingénieur, — j'ai reçu hier soir une visite qui vous concerne.

Pierre s'étonna.

M. Rollinet lui indiqua un siège placé devant son bureau.

— Asseyez-vous, — lui dit-il.

Vous ne connaissez sans doute pas un avocat du nom de M. Durier, qui a son cabinet rue Vivienne?

— Non, monsieur.

— C'est ce M. Durier qui est venu me voir à votre sujet... Il m'a longuement questionné sur vous, sur votre famille, il m'a demandé tout ce que je savais sur votre compte...

— Dans quel but?... — demanda le jeune homme non sans quelque inquiétude.

— Je le lui ai demandé avant de répondre à ses questions, bien entendu, et il m'a dit qu'il était l'ami d'une personne qu'il ne pouvait nommer, mais qu'il s'agissait d'une démarche faite dans l'intérêt d'une jeune fille...

Ce fut une véritable émotion qui, à ces mots, s'empara de Pierre Duval et s'ajouta à son étonnement et à son inquiétude.

Il pensa aussitôt à Liette.

— Une jeune fille... — fit-il d'une voix blanche.

— Au courant de vos affaires et de vos ennuis, puisque vous avez eu confiance en moi, j'ai pensé qu'il s'agissait de celle dont vous m'avez parlé... de cette jeune fille que vous n'avez pu épouser et que vous aimez...

— De Liette... oui...

— Et j'ai donné à ce M. Durier les renseignements qu'il me demandait. Je lui ai dit l'estime que j'ai pour vous, les fonctions que vous occupez dans notre maison, votre situation actuelle et l'avenir qui me paraît vous être réservé...

— Vous avez été trop bon pour moi, monsieur Alfred... — s'écria Pierre réellement touché.

— Je n'ai dit que la vérité, cher Duval, et je suis heureux d'avoir l'occasion de vous dire que je vous considère comme mon collaborateur,

car je sais apprécier la part que vous prenez à mes travaux.

— Je vous remercie de tout mon cœur...

— D'après ce que j'ai compris, M. Durier me paraît être l'ami de M. le vicomte d'Arcis, puisque vous m'avez dit que le père de celle que vous aimez se nomme ainsi.

— Oui... Elle est bien la fille de M. le vicomte d'Arcis... Je vous ai dit...

— Je sais... — interrompit l'ingénieur pour éviter à l'ouvrier de rappeler des choses douloureuses. — J'aurais voulu qu'il fût question de cela entre M. Durier et moi, car je lui aurais dit quelle a été la loyauté de votre conduite envers cette jeune fille que vous avez connue et que vous avez aimée sans pouvoir soupçonner à quelle famille elle appartenait, et il aurait compris, sans aucun doute, que vous aviez agi en honnête homme.

— Mais si ce monsieur est l'ami du père de Liette, — dit Pierre dont le trouble grandissait, — dans quel but a-t-il fait cette démarche?...

— Je n'ai pas osé l'interroger, mais il est probable qu'il ne s'en tiendra pas là... Le vicomte d'Arcis doit avoir appris ce qui se passait et, ne voulant pas intervenir lui-même, il a sans doute prié un de ses amis de se renseigner.

Voyons, pourquoi vous tourmenter déjà avant de savoir?... — ajouta M. Rollinet qui comprenait bien, à l'expression de son visage, ce qui se passait dans l'esprit de Pierre Duval.

— Je pressens de nouveaux ennuis... — répondit péniblement l'ami de Liette.

— Pourquoi?... Ce monsieur avait l'air d'être dans d'excellentes dispositions à votre égard...

— Il est l'ami du vicomte d'Arcis... du père de ma pauvre Liette... Il ne peut donc agir que dans l'intérêt et dans les vues de M. d'Arcis... selon les instructions que M. d'Arcis lui a données lui-même... Vous comprenez bien, monsieur Alfred, que ces gens-là ne peuvent que blâmer mon amour... Je ne suis pas de leur monde... Je ne suis qu'un ouvrier...

— Non, mon ami, vous n'êtes pas un ouvrier, — interrompit l'ingénieur, — vous êtes un travailleur intelligent et instruit... vous êtes un artiste, et si la fortune vous avait favorisé, vous seriez certainement ingénieur aujourd'hui...

— J'ai quand même débuté comme ouvrier, — reprit Pierre qui se laissait aller à sa sombre douleur. — Je n'ai que mon travail pour vivre... Je ne suis que le fils d'un pauvre instituteur communal... C'est bien ce que Mlle de Chavanges, la marraine de Liette, m'a fait durement sentir.

— Soit, mais vous avez su vous élever par votre travail et votre intelligence au-dessus de votre origine.

— Les nobles méprisent le travail qui demeure pour eux une condition inférieure.

— N'avez donc pas de ces idées-là... Autrefois, je ne dis pas... mais la noblesse d'aujourd'hui n'est pas celle du dix-huitième siècle... Le travail et la science ont conquis leurs droits...

— Tous les nobles ne sont peut-être pas dans ces idées arriérées, mais il y en a encore... Si vous aviez vu quel air de mépris avait pour moi cette dame, vous comprendriez bien que je ne me trompe pas...

— Enfin, il ne peut rien vous arriver de pire que ce qui vous est déjà arrivé...

(A suivre au prochain numéro)

Gin de KUYPER

Pour obtenir une boisson rafraîchissante, mélangez du Gin de Kuyper avec du ginger ale, du citron et du limon, de la bière de gingembre ou de l'eau tonique, puis ajoutez de la glace.

302FRRA

40 onces 26 onces 10 onces
\$3.90 \$2.70 \$1.15

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695.

Quelques Bonnes Recettes

ROGNON DE BŒUF SUR CANAPE

Coupez le rognon en tranches minces et faites-le revenir rapidement dans du beurre ou de la graisse. Retirez le rognon du feu et tenez-le au chaud entre deux assiettes. Préparez un roux brun avec du beurre, de la farine, du vin, un bouquet garni, sel et poivre. Quand la sauce est cuite, ajoutez-y le rognon et quelques champignons si possible. Laissez chauffer et servez sur une omelette alsacienne épaisse. L'omelette se prépare de la façon suivante : délayez deux cuillerées de farine avec un peu de lait, incorporez un jaune d'œuf, une cuillerée d'huile, le blanc d'œuf battu en neige. Versez cette préparation dans une poêle contenant du beurre chaud et formez-en comme une crème épaisse.

CROUTE AUX CHAMPIGNONS

Faites cuire les champignons dans une casserole avec eau, beurre, jus de citron ou vinaigre et du sel. Dès qu'ils ont jeté un bouillon, les champignons sont cuits. Egouttez les champignons, et avec leur eau de cuisson préparez un roux blanc. Versez les champignons dans ce roux et, à première ébullition, ajoutez une liaison de jaunes d'œufs et de beurre. Videz une brioche et versez-y les champignons.

COTELETTES DE VEAU A LA MILANAISE

Parez les côtelettes et incisez-les très légèrement sur le bord, avec le revers d'un couteau. Salez et poivrez. Roulez les côtelettes dans du gruyère râpé, passez-les dans du blanc d'œuf battu en neige et passez-les à la mie de pain. Rangez les côtelettes dans une sauteuse contenant du beurre; faites-les prendre belle couleur sur leurs deux faces. Dressez-les sur un plat et arrosez-les avec le beurre de cuisson. Servez avec un entourage de rondelles de citron. Il faut de trente à trente-cinq minutes de cuisson.

MAYONNAISE DE SAUMON

Prenez un reste de saumon de la veille ou une boîte de saumon de conserve. Epluchez-le soigneusement et divisez-le en petits feuilletés que vous rangerez sur des feuilles de laitue émincées dans un saladier. Recouvrez le tout avec de la sauce mayonnaise très épaisse et bien relevée. Décorez le dessus de la mayonnaise avec des tranches d'œufs durs, des cornichons, des fines herbes hachées, des câpres. Vous pouvez user aussi de ce procédé pour utiliser un reste de poisson.

COTELETTES DE VEAU AU PETIT LARD

Coupez par tranches du petit lard bien entrelardé que vous faites ensuite rissoler dans une casserole avec gros comme un œuf de beurre. Ajoutez les côtelettes et faites-les revenir à petit feu en les retournant de temps en temps jusqu'à ce qu'elles soient cuites. Retirez de la casserole les côtelettes et le lard et mettez-les en réserve sur une assiette. Retirez la moitié de la graisse et jetez dans la casserole deux échalotes, une pincée de persil haché, du sel et du poivre. Mouillez avec un demi-verre de vin blanc et une quantité égale d'eau et de bouillon. Faites bouillir et réduire à moitié. Ajoutez alors les côtelettes, le petit lard et une liaison de trois jaunes d'œuf délayés avec deux cuillerées de bouillon. Faites lier sur le feu sans laisser bouillir. Servez après avoir ajouté un filet de vinaigre.

ARTICHAUTS SAUTES

Coupez les feuilles assez court; enlevez les parties dures, puis coupez les artichauts en quatre et retirez le foin. Mettez du beurre dans une cocotte; placez les artichauts, les feuilles en dessus, salez, poivrez. Quand les artichauts ont pris une belle couleur blonde, ajoutez deux verres de bouillon, du persil haché, des civettes. Cuisez à feu doux. Retirez les artichauts; ajoutez un jus de citron et un morceau de beurre à la sauce. Versez la sauce sur les artichauts.

POTAGE A L'OSEILLE

Hachez grossièrement une poignée d'oseille et mettez-la sur le feu dans une casserole avec un morceau de beurre et du sel. Mouillez peu et laissez cuire doucement pendant un quart d'heure en remuant, afin de ne pas laisser rissoler. Lorsque les herbes sont cuites, ajoutez la quantité d'eau nécessaire; salez, laissez prendre un bouillon, puis versez dedans peu à peu et en l'agitant une liaison de deux ou trois jaunes d'œufs délayés avec un peu d'eau. Versez le potage sur des tranches de pain et couvrez la soupière. On compte une liaison de deux jaunes d'œufs pour six convives. Tout bouillon de légumes peut être employé pour ce potage.

TARTE DE RIZ AUX TOMATES

Préparez une pâte à tarte ordinaire et garnissez-en l'intérieur d'un moule à tarte. Remplissez l'intérieur de la pâte avec du riz préalablement cuit dans de l'eau ou du bouillon légèrement salé. Disposez quelques noisettes de beurre sur la surface de la tarte et couvrez-la d'une sauce tomate très épaisse et bien assaisonnée. Faites cuire au four comme une tarte ordinaire.

CROQUETTES DE FROMAGE

Préparez une belle sauce très épaisse avec un morceau de beurre, une cuillerée de farine et une tasse de lait; poivrez, ajoutez du fromage de gruyère râpé. Laissez bouillir cette préparation, puis retirez-la du feu et incorporez-y, un à un, trois jaunes d'œufs. Laissez refroidir et faites des croquettes dans des blancs d'œufs en neige et dans de la fine chapelure. Jetez-les dans de la friture bouillante. Pour bien réussir les croquettes, il faut les laisser reposer dans un endroit bien frais, jusqu'au moment de les frire.

POIREAUX A LA CREME

Coupez les poireaux en morceaux pas trop grands. Cuisez-les dans un peu d'eau bouillante; quand ils sont bien tendres, retirez-les et, avec l'eau de cuisson, faites une sauce que vous allongez d'un peu de crème ou de lait. Remettez les poireaux pendant quelques minutes dans cette sauce et servez-les avec des croûtons frits.

Faites de Meilleures Confitures et Gelées avec CERTO



Vous obtenez
jusqu'à $\frac{2}{3}$ Plus de
Confiture ou de Gelée
avec la Même Quantité
de Fruits

Vite — Facile —
Economique

Tous les Fruits se Gélifient
à la Perfection

Très Courte Ebullition — Les confitures faites avec du Certo ne demandent qu'une à deux minutes d'ébullition à gros bouillons... les gelées, une demi-minute à une minute.

Plus de Confiture ou de Gelée — Il y a si peu de jus qui s'évapore que vous obtenez jusqu'à deux tiers de plus de confiture ou de gelée avec la même quantité de fruits.

Meilleur Goût, Plus Belle Couleur — L'ébullition est si courte qu'elle n'affecte pas le goût naturel et frais du fruit ni fonce sa couleur.

Réussite Assurée — Suivez à la lettre les recettes données avec le Certo et vous aurez toujours de bons résultats.

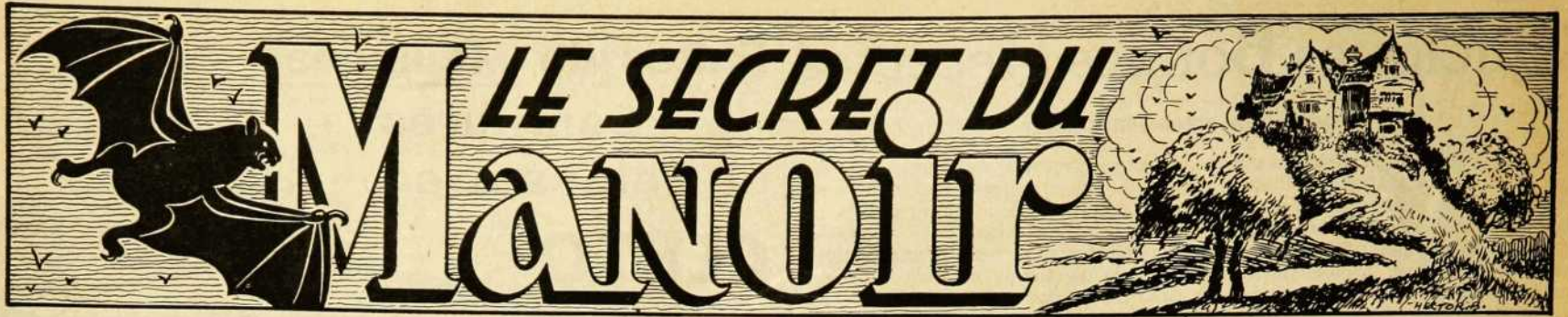
Livret de
40 Recettes
essayées sous
l'étiquette de
chaque bou-
teille de Certo.



CERTO est de la pectine extraite des fruits

Quand vous employez de la pectine pour faire des confitures et des gelées, l'Ordonnance No 150 de la Commission des Prix et du Commerce en Temps de Guerre vous permet d'employer du sucre mais pas plus d'une livre un quart de sucre pour chaque livre de fruits. Puisque "fruits" veut dire les fruits "non préparés", ceci vous permet de faire vos confitures et gelées d'après la méthode Certo qui vous donne environ deux tiers de plus de confitures ou de gelée avec la même quantité de fruits.



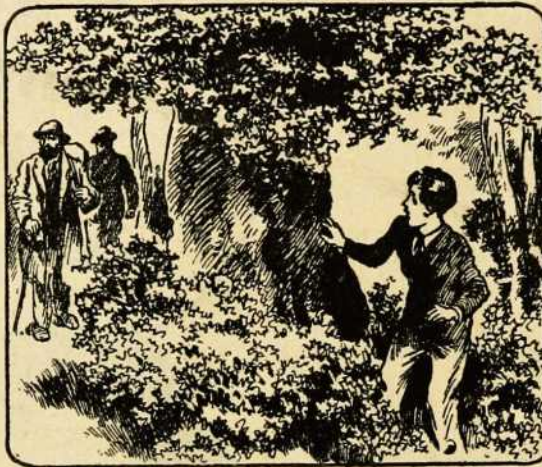


LE SECRET DU MANOIR

DOUZIEME EPISODE



1. — Caché derrière un arbre, Philippe vit les deux hommes échanger des souhaits. « Rien de nouveau, Mark ? » demanda le vagabond. « Oui, surveille un garçon et une fillette qui visitent le Manoir », répondit Mark Serl.



2. — Philippe retint son souffle. « Cet homme est seulement déguisé en vagabond », s'exclama-t-il. « Il est complice du mystérieux étranger ! » A ce moment, les deux hommes se séparèrent et le faux vagabond marcha dans la direction de Philippe.



3. — Comme l'homme déguisé s'approchait, Philippe se laissa choir dans les broussailles au pied de l'arbre. Ne sachant pas qu'il était épié, Joe Shade continua sa route, tout soucieux.



4. — Anxieusement, Philippe attendit que le vagabond eût disparu ; alors, se remettant sur pieds, il se hâta à la poursuite de Mark Serl. « Je ne lui permettrai pas de m'échapper, comme il l'a fait hier », pensa-t-il.



5. — Les empreintes suivaient une route à travers le bois et, finalement, aboutissaient dans une clairière, au milieu de laquelle se trouvait une maisonnette. « Le voici », s'écria Philippe, quand il vit l'homme qui ouvrait justement la porte.



6. — Pendant ce temps-là, Joe Shade s'était rendu dans les environs du Manoir, dans l'espoir d'apprendre quelque chose au sujet des enfants. Soudain, il fut surpris de constater qu'il y avait deux empreintes sur le sol. « Mark a été suivi ! », murmura-t-il.



7. — Philippe surveilla la maison, pendant quelques minutes, sans découvrir aucun signe de l'étranger. « Je vais tenter de voir quelque chose », se dit-il. Et traversant la clairière, il s'approcha de la fenêtre avec précaution.



8. — La pièce était vide, mais des papiers étaient posés sur la table. « Ces papiers m'apprendraient peut-être qui est cet homme mystérieux », pensa Philippe, en ouvrant lentement la fenêtre. Mais il ne voyait pas venir le vagabond.



9. — Sans bruit, Joe Shade s'approcha de la maisonnette, et comme Philippe allait entrer dans la pièce il s'en saisit. « Pincé mon garçon ! », s'écria le vagabond triomphalement, « tu ne peux pas t'échapper maintenant. »
(A suivre)

L'OEIL SACRÉ

De Satpura

CENT QUATRIEME EPISODE



1. — Munro fouilla les alentours mais ne trouva pas les mutiniers qui étaient partis avec le diamant sacré.



2. — « Leur chaloupe est aussi disparue », dit Munro. « Allons voir au bateau. » Jenners offrit son aide afin de se venger d'avoir été abandonné.



3. — Le détective accepta l'offre mais surveillait attentivement le matelot. A sa grande surprise, il n'y avait pas de signe de vie sur le bateau.



4. — Les deux mutiniers avaient caché leur chaloupe. Ils marchaient vers l'autre côté de l'île, quand ils entendirent remuer dans les buissons.



5. — Quelques secondes plus tard, un groupe de noirs, semblant sortir du sol, les entoura. « Des chasseurs de têtes », murmura l'un des hommes, cherchant un endroit pour fuir. Mais le cercle des indigènes se resserra sur eux. « Nous voici dans une triste situation », continua le matelot.



6. — Les noirs amenèrent les hommes ; pendant qu'ils marchaient, l'un d'eux, Spike, conçut un plan pour sortir de cette impasse.



7. — Rendu devant le chef Bangala, Spike lui demanda de les épargner et en retour lui offrit de les conduire vers le bateau.



8. — Le chef, cupide, accepta. « Mais si tu ne dis pas la vérité », dit-il, « tu ne verras pas le soleil se lever de nouveau. »



9. — Le compagnon de Spike, assis dans le canot du chef noir, ne partageait pas son enthousiasme. « Qui empêcherait ces indigènes de s'emparer du bateau et nous jeter aux requins », dit-il. « Nous avons nos armes, peut-être aurons-nous une chance de nous sauver », répondit l'autre.



10. — Sur le bateau, les occupants aperçurent les canots. Peut-être que ce sont des amis, mais ne prenons pas de chance », dit Munro. (A suivre)

La maîtresse d'école — Comment se fait-il, Tidjo, que tu n'es pas venu à l'école, hier ?

Tidjo — J'y venais, madame, mais le long du chemin j'ai vu un rouleau à vapeur.

La maîtresse — Eh bien, qu'est-ce que cela pouvait faire ?

Tidjo — J'allais traverser la rue, mais un monsieur m'a touché l'épaule et m'a dit : « Reste là, garçon, et fais bien attention au rouleau à vapeur. » Alors, je l'ai écouté, je suis resté et j'ai bien regardé le rouleau à vapeur toute la journée.

Le docteur — Mais vous n'avez donc pas pris le remède que je vous ai ordonné ?

Le malade — J'ai bien essayé mais je n'ai pas pu.

Le docteur — Pourtant c'est un remède bien facile à prendre.

Le malade — Vous croyez ça, vous ? eh bien, essayez donc ! sur la bouteille c'est marqué : « Tenir hermétiquement bouché. » Alors je me demande comment il faut s'y prendre pour avaler le contenu d'une bouteille qu'il faut laisser bouchée.

— Avez-vous de bonnes références comme chauffeur d'auto ?

— Oh, d'excellentes ! j'ai déjà écrasé une centaine de chiens et grimpé sur une douzaine de trottoirs, et personne n'a encore pu prendre mon numéro.

— Vous êtes beaucoup d'enfants chez vous, mon petit gars ?

— Autant que nous avons de cuillères.

— Ah ! et combien avez-vous de cuillères ?

— Chacun la nôtre.

— Mademoiselle, vous chantez comme une vraie sirène.

— Oh, monsieur, vous me faites un beau compliment ; est-il sincère, au moins ?

— Oui ; votre voix est tellement forte qu'on dirait une sirène d'alarme.

— Que fais-tu maintenant ?

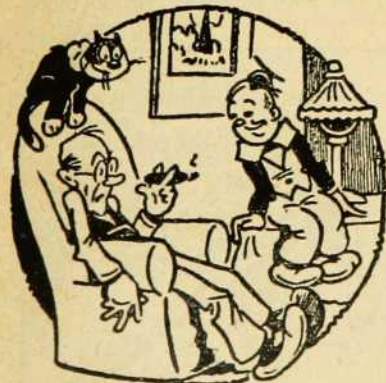
— Je suis artiste, je fais de la peinture à l'huile.

— Des paysages ou des portraits ?

— Non, des marines ; je me suis spécialisé dans les phares, et pour que mes tableaux soient plus réussis, je ne me sers que d'huile à lampe.

— La soie de cette robe est de bonne qualité ?

— Elle est si bonne, madame, qu'elle durera toute votre vie ; ensuite, quand elle sera usée, vous pourrez en faire de jolies petites combinaisons.



— Est-ce que tu fais quelque chose de bon à l'école, mon garçon ?

— Certain ! la maîtresse elle a même dit que si tous les autres étaient comme moi, elle fermerait son école demain.

RIONS, c'est l'heure...

— Vous venez de terminer votre grand ménage annuel, madame Salope ?

— Pas tout à fait, j'ai encore mon bain à prendre, mais ça sera pour plus tard, je suis enrhumée de ce moment-ci.

Elle — Vous n'avez aucune bonne raison à donner pour me demander en mariage, puisque je vous ai déjà refusé cinq fois.

Lui — Au contraire, ça me fait cinq bonnes raisons de vous le demander une sixième fois.

Un homme, qui avait épousé une fille riche, se voyait continuellement jeter à la face le reproche qu'il n'avait point d'argent personnellement, et que c'était elle qui avait tout.

— Qu'est-ce que tu aurais fait, lui dit-elle un jour, si tu n'avais pas eu la chance de m'épouser avec mon argent ?

— Ce que j'aurais fait ? répondit le mari excédé, un heureux célibataire sûrement !

— Monsieur, voulez-vous être témoin pour moi ?

— Mais je n'ai rien vu du tout, monsieur !

— Vous ferez en plein l'affaire ! comme cela vous pourrez jurer que vous ne m'avez pas vu donner la volée à ce bonhomme-là.

— Tu as été au concert vocal ?

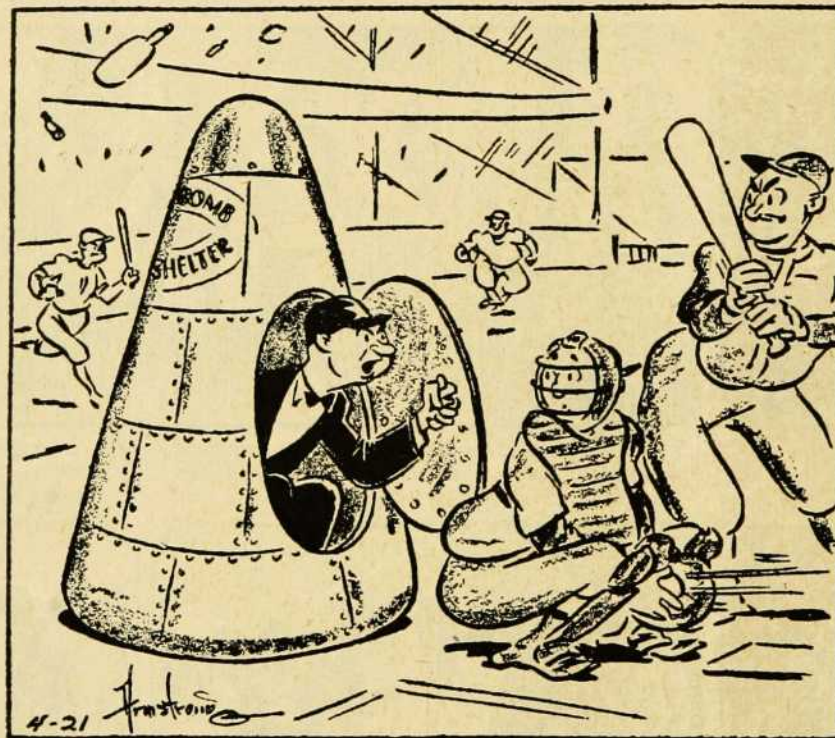
— Oui.

— Tu n'en as pas l'air enthousiasmé ; comment as-tu trouvé ça ?

— Pour te dire la vérité, nous n'en avons pas eu pour notre argent ; imagine-toi que les artistes chantaient tous en même temps, sans doute pour avoir fini plus tôt ; ce n'est pas correct !

— Maman, qui était Noé ?

— C'était un homme d'autrefois qui prédisait le temps avec le même succès que les météorologistes d'aujourd'hui ; un jour, il annonça qu'il allait tomber une très forte pluie, et personne ne l'a cru.



"Strike !"

(Montreal Herald)

— Mon petit chou en or, ma poulette en sucre, tu es bien la petite femme la plus franche qu'il y ait au monde ; je croyais, avant de te bien connaître, que même la meilleure des femmes cache toujours quelque vérité à son mari mais, depuis deux ans que nous sommes mariés, je vois bien que s'il n'y avait qu'une seule femme franche au monde, ce serait bien toi.

— Oh, chéri de mon cœur ! ce que tu me dis là me cause une aussi grande joie que m'a faite un célèbre spécialiste des yeux, il y a trois ans.

— Un spécialiste des yeux ?
— Mais oui, et un grand ! puisque tu ne t'es encore jamais aperçu que j'ai un œil de verre.

— Vous avez passé une bonne soirée ?

— Oui, mais malheureusement, il y a deux chanteurs qui ont tout gâté.

— Comment cela ?

— L'un chante très bien, mais il n'a pas voulu chanter ce soir-là.

— Et l'autre ?
— Il ne sait pas du tout chanter, mais il a chanté tout de même.

— La persistance est toujours le moyen du succès.

— En êtes-vous certain ?

— Absolument.

— Eh bien, essayez donc de faire couvrir un œuf de porcelaine à une poule ; elle aura beau persister à la besogne, je doute fort qu'il finisse par éclore un petit poulet.

La maman — Il y avait deux morceaux de gâteau sur cette assiette-là, tout à l'heure, et je n'en vois plus qu'un seul ; comment cela se fait-il ?

La petite fille — C'est sans doute parce qu'il ne faisait pas bien clair dans la cuisine, je n'ai pas vu le deuxième.

Un homme qui a une voix de porte mal graissée, ou encore de pachyderme enrhumé, raconte à un ami qu'il réussit très bien à calmer son jeune bébé quand il crie sans raison.

— Je chante, lui dit-il, et aussitôt le bébé se tait.

— Je crois bien cela, répond l'ami ; il y a des enfants comme ça, que la peur rend muets.

— Il en est arrivé une bien bonne à Servocuit, le fameux inventeur !

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Imagine-toi qu'il a inventé et fabriqué un fauteuil pour une personne de poids moyen seulement ; si un bonhomme de deux cents livres, par exemple, venait à s'asseoir dessus, le fauteuil se séparait en plusieurs morceaux qui se réarpillaient à terre.

— C'est une idée de fou !

— Si tu veux ; mais c'était la sienne ; il ne voulait pas que les gros poids se servent de son fauteuil ; or, hier soir, le fauteuil s'est effondré.

— Ah ! et ensuite ?

— Ensuite, l'inventeur a appris que sa fille avait le poignet démis et son futur gendre le nez écrasé.

— Que savez-vous au sujet de la Minerve des anciens ?

— C'était la déesse de la Sagesse, elle ne s'est jamais mariée.

Il y a des gens qui supportent plus facilement les choses désagréables qui leur arrivent, si elles frappent également les autres ; c'était le caractère d'un cultivateur à qui quelqu'un disait :

— Hein, le père ! ça doit bien vous embêter, si c'est vrai ce qu'on dit ; il paraît que toutes vos patates sont pourries ?

— C'est bien trop vrai, mais j'ai tout de même une bonne consolation.

— J'en suis content pour vous. Qu'est-ce que c'est ?

— Les patates de tous les autres sont également pourries.

Dans un train, le préposé au contrôle des billets examine celui d'un des passagers.

— Vous allez descendre à la prochaine station, lui dit-il.

— Hein ? Jamais de la vie ! Descendre ? ... essayez donc de me faire descendre, et vous verrez lequel de nous deux ira à l'hôpital ensuite !

— Mais je vous dis que vous ne pouvez pas rester dans ce train-ci !

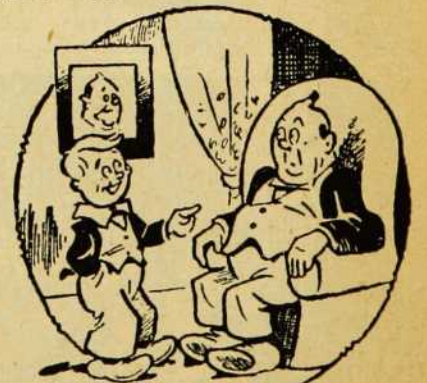
— Oui ? ... eh bien, j'y reste tout de même, et puis fichez-moi la paix, la moutarde commence à me monter au nez !

— Après tout, restez-y donc ! murmura l'employé qui s'en va.

Le passager, tout fier, se cale commodément dans son siège et s'endort ; quand il se réveille, deux heures plus tard, on arrive dans une ville qu'il ne connaît pas du tout ; il appelle le contrôleur.

— Où suis-je donc ? lui demande-t-il.

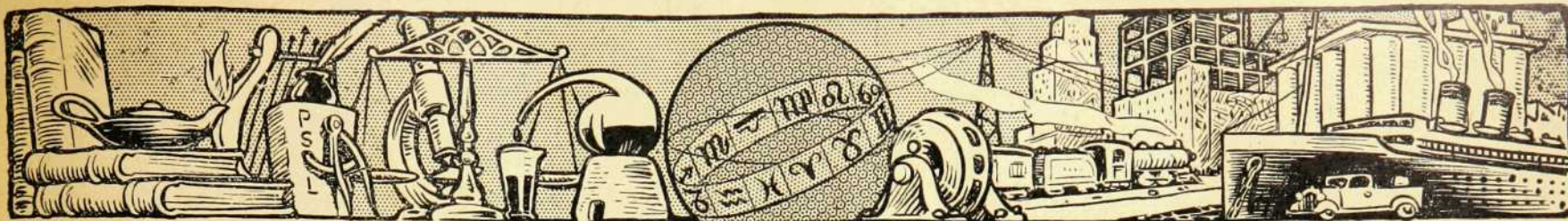
— Tout juste à l'opposé d'où vous vouliez aller, répond l'autre ; c'est ce que je voulais vous expliquer quand j'ai vu votre billet, mais vous n'avez pas voulu entendre raison, tant pis pour vous.



— Sais-tu à quoi je pense, mon oncle ?

— Non ; dis voir.

— Eh bien, c'est que si un homme avait un appétit comme le mien et une bedaine aussi grande que la tienne, il coûterait cher à nourrir.



La plus ancienne maison industrielle aux Etats-Unis est la Perot Maltin Company, fondée en 1687, et qui fonctionne toujours depuis 255 ans.

Un curieux désastre fut l'explosion d'un réservoir de deux millions de gallons de mélasse à Boston, le 15 janvier 1919. Les fragments du réservoir endommagèrent plusieurs édifices en blessant plus de soixante personnes. Le flot de mélasse faisant irruption du réservoir brisa onze personnes avant qu'on pût leur porter secours.

Il y a des éclairs jaillissant entre un nuage et la terre qui n'ont que trois mille pieds de longueur alors que d'autres, jaillissant entre deux nuages, ont plus de vingt milles de longueur.

Le dernier homme qui subit, aux Etats-Unis, la peine de la marque au fer rouge, fut un nommé Jonathan Walker; on lui imprima, au fer rouge, les deux lettres « S. S. » (slave stealer) dans la paume de la main droite parce qu'il avait aidé sept esclaves à s'enfuir au Bahamas. La chose eut lieu à Pensacola, dans la Floride, en 1844.

Au Japon, les fidèles de la religion shintoïste font simplement les choses; toutes leurs pratiques religieuses consistent à entrer occasionnellement dans un de leurs temples pour y réciter une courte prière. En entrant, ils frappent des mains et les moines du temple sonnent une cloche pour éveiller la divinité et attirer son attention sur celui qui vient d'entrer.

Au monastère cistercien d'Alcobaca, au Portugal, on peut manger du poisson à très bon compte; il ne coûte rien et ne demande que peu d'efforts pour se le procurer. Les cuisiniers n'ont qu'à tendre un filet dans une branche de la rivière Alcoa qui traverse leur immense cuisine; la pêche est toujours fructueuse et le transport du poisson, comme on le voit, simplifié à l'extrême.

Les fruits et les légumes sont maintenant déshydratés pour en rendre le transport plus facile et moins onéreux aux grandes distances. C'est ainsi que des quantités de mille livres avant le séchage se réduisent ensuite aux poids suivants: citrons, 220 livres; œufs, 200 livres; patates, 170 livres; lait 100 livres; pois, 90 livres; blé-d'Inde, 80 livres; choux, 60 livres; épinards, 50 livres et tomates, 30 livres.

Le phare qui est sur la roche Tillamook, à un mille en mer des côtes de l'Oregon, est continuellement exposé à l'assaut des vagues; celles-ci, pendant les violentes tempêtes, rejettent souvent jusqu'à la lanterne du phare qui est pourtant à cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

La plus grande peinture qui ait certainement jamais été faite est celle du cours du Mississippi, entre son embouchure et la Nouvelle-Orléans. Cette peinture, exécutée par John Banvard, représente un parcours du fleuve de treize cents milles, et a seize mille pieds de longueur; on y voit tout le paysage des rives et, pour la commodité de la vision, elle se déroule d'un grand rouleau pour s'enrouler sur un autre. La durée de cette exhibition est de deux heures.

Dans l'Italie du dix-huitième siècle, une femme de haut rang n'était jamais escortée par son mari quand elle devait se rendre à une cérémonie quelconque ou dans un lieu public d'amusement; la règle voulait qu'elle se fit alors accompagner d'un autre personnage qu'on appelait le sigisbée.

Il n'y a pas encore très longtemps, les théâtres du Japon présentaient, en une journée, cinq pièces au lieu d'une seule, et pour le prix d'une seule entrée. Pour des raisons de commodité, les premiers actes des cinq pièces étaient joués à la suite les uns des autres, puis les deuxièmes actes, etc. Ces cinq actes faisaient successivement le programme d'une journée. C'était assurément le moyen d'avoir des spectateurs pendant cinq jours de suite, s'ils voulaient connaître la suite et la fin de ce qu'ils avaient vu le premier jour, mais il est probable que plus d'un spectateur devait finir par avoir les idées pas mal embrouillées.

Aux Etats-Unis, les usines de productions de guerre, et leurs dépendances, sont entourées de hautes clôtures en fil métallique pourvues, sur toute leur longueur, de ce qu'on pourrait appeler un service électrique et automatique de sentinelles. Cette installation vient aboutir dans un bureau central où des hauts-parleurs amplifient les moindres bruits qui peuvent se faire en un point quelconque de la clôture ou à ses approches. Cet endroit est automatiquement désigné avec précision et l'ensemble de cette installation permet une surveillance continue et absolument efficace. C'est particulièrement utile pendant les nuits d'obscurcissement ou les nuits sans lune, alors qu'il faudrait, comme équivalent, parfois des milliers de sentinelles très proches les unes des autres sur une longueur totale qui peut atteindre vingt milles.

Dans plusieurs grandes cathédrales d'Europe on ne fait que rarement usage des plus basses notes des grandes orgues à cause de l'intensité de leurs vibrations; on craint que ces vibrations ne finissent par endommager des vitraux anciens et de grand prix.

Alphonse Allais prétendait connaître toutes les grandes dates de l'Histoire. « Seulement, avouait-il, je ne sais plus à quels événements elles se rapportent. »

L'île de Tavolara, dont les contours dessinent exactement sur la mer Tyrrhénienne la forme d'une petite chèvre, est située au nord-est de la Sardaigne, dans le golfe de Terranova. Elle a 8 kilomètres de largeur, 5 kilomètres de longueur, s'élève de 555 mètres au-dessus du niveau de la mer et compte une vingtaine d'habitants, tous bergers ou pêcheurs. Couverte de bois et de broussailles, elle est peuplée de chèvres farouches aux longues cornes, aux dents d'un jaune doré, qui descendent d'animaux domestiques abandonnés dans l'île à une époque inconnue. En 1843, un paysan sarde, Carlo Bartoleoni, s'était installé avec sa famille dans cette île alors inhabitée. Quelques années plus tard, Charles-Albert, se rendant en Sardaigne, relâcha quelques heures à Tavolara et Bartoleoni vint le saluer. « Je suis roi de Sardaigne, lui dit en riant le monarque, et vous, vous êtes roi de Tavolara. » Les journaux italiens s'emparèrent de ce mot et, à la mort de Carlo, qui avait obtenu à ferme l'île tout entière, baptisèrent son fils du nom de Paul Ier. Ce roi sans couronne est mort en 1908. Très hospitalier, il recevait volontiers dans son « palais », une simple maison en grosses pierres, les touristes qui venaient l'y visiter. Dans sa salle d'honneur, il avait suspendu les portraits de ses « collègues » d'Europe, aujourd'hui presque tous détrônés... Son fils aîné lui succéda sous le nom de Paul II.

La culture privée du tabac est défendue par la loi en Egypte; en Turquie, la loi défend aux journaux de parler des suicides, et en Russie elle ne permet pas l'exhibition des monstres humains.

Le « capybara » est le plus gros des rongeurs connus, et ses dents sont si puissantes qu'il lui arrive parfois de ronger des objets métalliques comme on pourrait le faire avec une lime.

La tortue « dos de cuir », que les naturalistes désignent sous le nom savant de « Dermochelys coriacea », est unique en son genre. Elle vit dans les mers chaudes et n'a pas de carapace écaillée comme les autres; son corps est recouvert d'une peau dure comme le meilleur cuir. Sa longueur peut atteindre neuf pieds.

A Londres, même pendant les plus furieux bombardements, les chances n'ont été que d'une seule contre 280.000 qu'une bombe frappe à moins de cent cinquante pieds d'un individu; c'est du moins ce qui ressort du calcul des observateurs.

Avant la récupération du métal, des milliers d'automobiles étaient abandonnées dans les rues des grandes villes, aux Etats-Unis, parce qu'elles étaient brisées ou définitivement hors de service. A New-York seulement, il fut abandonné ainsi, une de ces dernières années, 10,251 autos, soit une moyenne de 29 par jour, que la ville dut faire transporter dans des cours à ferraille.



Chaque peuple se croit, tout naturellement, plus beau et mieux fait que les autres, et les artistes, dans ces peuples, représentent les personnages célèbres de n'importe quel pays avec leurs propres traits à eux-mêmes; c'est ainsi que nos amis et alliés Chinois, qui sont d'ailleurs des experts en céramique, ont fait des statuettes qui ne sont sans doute pas très ressemblantes aux personnages qu'elles figurent mais sont tout de même fort amusantes. Voici comment ils se figurent le fameux Roi-Soleil Louis XIV et la duchesse de Bourgogne. Certainement ces grands personnages ne se seraient pas reconnus eux-mêmes.

4N42-C-255
MLLE SIMONE SAURIOL
STE DOROTHEE
CO LAVAL QUE



IL vous est certainement arrivé, à vous comme à tout le monde, de vous demander certains soirs ce que vous pourriez bien lire d'intéressant sans avoir à feuilleter une foule de livres ou sans avoir à acheter plusieurs magazines au hasard. Dans de pareils cas, n'hésitez pas à acheter LA REVUE POPULAIRE où vous trouverez tout ce qu'il faut pour vous distraire et vous instruire: un ROMAN D'AMOUR complet et le plus souvent inédit, une foule d'articles sur tous les sujets, des chroniques de toutes sortes et une multitude de photographies et de dessins.

LA REVUE POPULAIRE, dont le tirage augmente de plusieurs milliers d'exemplaires par année, est lue aujourd'hui dans toutes les bonnes familles canadiennes, aussi bien à la ville qu'à la campagne. Ce n'est pas sans raison que cette revue canadienne-française, fondée il y a TRENTE-DEUX ans cette année, connaît une pareille vogue. Lisez-la une fois et vous comprendrez.

Lisez notre roman d'août :

L'AMOUR BALANCE

Par CONCORDIA MERREL

Coupon d'abonnement: LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.